

# **Stéphanie Plum - 13 - (trad)- Lean Mean Thirteen**

**Janet Evanovich**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

#1 *NEW YORK TIMES* BESTSELLING AUTHOR

JANET  
EVANOVICH

LEAN MEAN  
THIRTEEN

A STEPHANIE PLUM NOVEL

*Lean Mean Thirteen*

*Janet Evanovich*

ST. MARTIN'S PRESS, NEW YORK

*Première Edition: Juin 2007*

Ce livre est une fiction. Tous les personnages, les organismes et les évènements peints dans ce roman sont un produit de l'imagination de l'auteur.

*Affections et remerciement à ma fabuleuse éditrice, Super Jen Enderlin.*

*Merci à Sara Parker pour la suggestion du titre de ce livre.*

## *Résumé,*

*De nouveaux secrets, de vieilles flammes, et des agendas cachés sont sur le point d'envoyer la chasseuse de primes Stéphanie Plum sur son aventure la plus scandaleuse encore!*

*Erreur # 1: Dickie Orr. Stéphanie a été mariée avec lui pendant environ quinze minutes jusqu'à ce qu'elle le surprenne avec son ennemie jurée, Joyce Barnhardt. Un quart d'heure après, Stéphanie demandait le divorce, en espérant ne jamais revoir l'un ou l'autre.*

*Erreur # 2: Rendre un service au super sexy chasseur de primes Carlos Manoso (surnom: Ranger) Ranger a besoin de Stéphanie pour découvrir si Dickie trempe dans des opérations louches. Il s'avère que oui. Il s'avère aussi que Dickie est également de nouveau en couple avec Joyce Barnhardt. Et il se trouve que les faveurs de Rangers viennent toujours avec un prix...*

*Erreur # 3: Devenir complètement cinglée en rendant un service à Ranger, et essayer de causer des blessures corporelles à Dickie dans son bureau devant le personnel. Maintenant, Dickie a disparu, et Stéphanie est la principale suspecte dans sa disparition. Dickie est-il mort? Peut-il être retrouvé? Et Stéphanie Plum peut-elle garder une longueur d'avance dans ce nouveau jeu dangereux? Joe Morelli, le flic le plus chaud à Trenton New Jersey, tient Stéphanie sur ses gardes et il en sait plus que ce qu'il dit à propos de beaucoup de choses, dans la vie de Stéphanie. C'est un jeu du chat et de la souris pour Stéphanie Plum dans lequel, le prix ultime pourrait être sa vie.*

*Avec le flair de Janet Evanovich pour des situations hilarantes, de l'action à couper le souffle, et des personnages inoubliables, Lean Mean Thirteen montre pourquoi personne ne peut battre Evanovich pour le divertissement blockbuster.*

*« Je voudrais aviser les lecteurs que j'ai fait cette traduction avant tout pour mon plaisir personnel. J'ai essayé de respecter l'œuvre de Janet Evanovich le plus fidèlement possible. Étant donné que je ne suis ni auteure ni traductrice, je demande votre indulgence!*

*Cette série contient 24 tomes jusqu'à maintenant, le tome 25 devrait paraître en juin 2014. À ce jour, 9 tomes seulement et une courte nouvelle ont été traduits. Comme plusieurs, je suis une grande fana de cette série et je trouve vraiment dommage que les maisons d'édition ne poursuivent pas sa publication. Pocket a annoncé qu'elle poursuivra « prochainement » la publication de la série, mais n'avance aucune date. J'ai alors acheté les ebooks en versions originales anglaises, que je traduis pour mon propre plaisir en attendant les traductions officielles, que j'achèterai aussitôt!*

*En attendant je vous propose très humblement, cette traduction, qui fera patienter les accros qui, tout comme moi, sont impatients de revoir Stéphanie, Morelli, Ranger et tous les autres personnages qui nous font rire!*

*Je vous encourage grandement à acheter les livres, papiers ou électroniques, que vous aimez pour encourager les auteurs! »*

*Bonne lecture!*

*La Puce, membre de Ebooks Gratuit.*

## Chapitre 1

Depuis cinq minutes, j'étais stationnée devant le bureau de cautionnement de mon cousin Vinnie, assis dans ma misérable voiture, à débattre intérieurement s'il fallait continuer ma journée, ou retourner à mon appartement et me glisser dans mon lit. Mon nom est Stéphanie Plum, et la Stéphanie raisonnable voulait retourner au lit. La Stéphanie tarée pensait qu'elle devait aller de l'avant.

J'étais sur le point de faire quelque chose que je savais que je ne devrais pas faire. Les signes étaient tous là devant moi. Estomac à l'envers. Impression de catastrophe imminente. Sachant que c'était illégal. Et pourtant, j'irais de l'avant avec le plan. Non pas que c'était particulièrement inhabituel. En vérité, je côtoie les catastrophes imminentes depuis aussi loin que je me souviens. Merde, quand j'avais six ans, j'ai saupoudré ma tête de sucre en poudre, me disant que c'était de la poussière de lutin, je voulais me rendre invisible, et je suis entrée dans la toilette des garçons à l'école. Comment dire? Vous ne savez pas que vous avez de l'eau par-dessus la tête, jusqu'à ce que vous sautiez, non?

La porte du bureau de cautionnement s'ouvrit, et Lula sortit la tête.

— Tu vas rester là toute la journée? Ou bien tu entres? me cria-t-elle.

Lula est une femme noire avec un corps digne de figurer sur un tableau de Rubens, et un placard rempli de vêtements digne de Las Vegas qui sont quatre tailles trop petits. C'est une ancienne tapineuse qui travaille actuellement à classer des dossiers pour le bureau et mon chauffeur... quand l'humeur lui prend. Aujourd'hui, elle portait de grandes bottes Sasquatch en fausse fourrure, et son cul était emballé dans un pantalon en spandex vert poisson. Son sweat-shirt rose avait « *déesse de l'amour* », écrit en paillettes au travers de ses seins.

Ma garde-robe est beaucoup plus décontractée que celui de Lula. Je portais un jean et un T-shirt en tricot à manches longues de Gap. Mes pieds étaient enveloppés dans des bottes *Ugg* contrefaites, et j'étais emmitouflée dans une grande veste matelassée. J'ai les cheveux bruns naturellement bouclés qui se comportent bien quand je les porte à longueur d'épaule. Quand ils sont courts, le mieux que l'on puisse dire, c'est qu'ils sont énergiques. J'avais forcé sur une autre couche de mascara aujourd'hui, dans l'espoir de stimuler ma bravoure.



J'avais une faveur à rendre, qui, je le soupçonnais, allait revenir me hanter. J'attrapai mon sac, j'ouvris brusquement la portière du côté conducteur, et je me glissai à l'extérieur de la voiture.

C'était la fin février, et il y avait les ténèbres aussi loin que l'œil pouvait voir. Il était presque dix heures, mais les lampadaires étaient allumés, et la visibilité dans la neige tourbillonnante était d'environ quinze centimètres. Un vieux camion toussant et pétaradant passa, m'éclaboussant de neige fondante à mi-jambe, trempant mon jean, faisant sortir de ma bouche des mots orduriers. Un paysage hivernal, style New Jersey.

Connie Rosolli me regarda par-dessus son écran d'ordinateur quand je pénétrai dans le bureau. Connie est la gestionnaire de bureau de Vinnie et sa première ligne de défense contre le flux de gens cautionnés en colères qui défilent. Les preneurs aux livres, les prostituées, des collectionneurs de billets d'infractions, et les salauds de trafiquants, qui espèrent atteindre le sanctuaire de Vinnie. Connie avait quelques années de plus que moi, quelques kilos de plus, quelques centimètres de moins, des bonnets plus grands, et elle avait les cheveux, quelques centimètres plus hauts que les miens. Connie était assez jolie pour les critères du Jersey, Italienne de troisième génération.

— J'ai trois nouveaux DDC, me dit Connie. L'un d'eux est encore Simon Diggery.

Les DDC sont des gens qui ne se présentent pas à leurs comparutions devant le tribunal, après que Vinnie leur ait avancé leurs cautions pour sortir de prison. Vinnie perd de l'argent, quand les gens ne se présentent pas à leurs comparutions, de sorte que c'est là que j'interviens. Je travaille pour Vinnie comme agent de cautionnement, mieux connu sous le nom de chasseur de primes, et mon travail consiste à retrouver les DDC et les faire retourner dans le système.

— Ne me demande pas de t'aider avec Simon Diggery! me dit Lula, affalée sur le divan brun en skaï, tenant son exemplaire de *Star Magazine*. J'ai déjà vu, et déjà donné. Je ne le referai pas. Pas question!

— C'est une proie facile, dis-je. Nous savons exactement où le trouver.

— Il n'y a pas de « nous » qui tient. Tu es seule sur ce coup. Je ne gèlerai pas mon doux Jésus, assise dans un verger d'os au milieu de la nuit, en attendant que Simon Diggery se présente.

Diggery était, entre autres choses, un pilleur de tombes professionnel, il soulage les gens récemment décédés de leurs bagues, leurs montres, et occasionnellement les costumes *Brooks Brothers* s'ils sont de la taille de Diggery. La dernière fois que Diggery était en violation de sa comparution, Lula et moi l'avions surpris, en train de scier une bague dans le cercueil de Miriam Lukach. Nous l'avions pourchassé au travers du cimetière avant de le rattraper devant le crématorium.

Je pris les trois nouveaux dossiers de Connie et les fourrai dans mon sac à bandoulière.

— Je pars.

— Où vas-tu? Voulut savoir Lula. Il est presque midi. Je suppose que tu ne passes pas par un resto, où je pourrais avoir un sous-marin aux boulettes de viande? Par une journée pareille, je mangerais bien un sous-marin aux boulettes de viande.

— Je vais au centre-ville, dis-je. J'ai besoin de parler à Dickie.

— Qu'est-ce que tu dis? « Lula sauta sur ses pieds. » Ai-je bien entendu? Est-ce LE Dickie qui a appelé la police la dernière fois que tu es allée dans son bureau? Est-ce LE Dickie à qui tu as dit d'aller se faire foutre? Est-ce LE Dickie à qui tu as été marié une quinzaine de minutes dans une autre vie?

— Ouais. C'est CE Dickie.

Lula attrapa son manteau et son écharpe posés sur une chaise.

— J'embarque avec toi. Il faut que je voie ça. Merde! je n'ai même plus besoin de sous-marin aux boulettes de viande!

— OK! Mais je ne vais pas faire de scène, dis-je à Lula. J'ai besoin de parler à Dickie pour une question juridique. Ça ne sera pas conflictuel.

— Je sais. Non conflictuelle. Comme deux personnes civilisées.

— Attendez-moi. J'y vais aussi, dit Connie en sortant son sac du fond de son tiroir de bureau. Je ne veux pas manquer ça. Je fermerai le bureau pour quelques heures pour juste pour voir ça!

— Je ne ferai pas de scène, répétais-je.

— Bien sûr, mais j'y vais juste au cas où ça deviendrait très laid, insista Connie.

— Moi aussi! ajouta Lula. Ce ne sont pas les diamants qui sont les meilleurs amis d'une fille. C'est un Glock 0,9 mm!

Connie et Lula me regardèrent.

— Qu'est-ce que *tu* portes? Me demanda Connie.

— Une toute nouvelle bonbonne de laque et le gloss que je porte.

— C'est un très beau gloss, me complimenta Lula, mais ce serait pas mal d'avoir quelque chose pour ta protection.

Connie s'emmitoufla dans son manteau.

— Je ne peux pas imaginer quel est le problème juridique que tu veux discuter avec Dickie, mais ça doit être sacrément important pour te faire sortir par ce temps!

— C'est en quelque sorte personnel, répondis-je, « en m'appuyant sur l'une des compétences que j'ai acquises comme chasseur de primes... ma capacité à dire des bobards. » Ça remonte, à... quand nous nous sommes mariés. Ç'a à voir avec... les impôts.

Nous sommes tous sortis la tête basse dans le froid. Connie verrouilla la porte du bureau, et nous sommes montés dans la Firebird rouge de Lula. Lula démarra le moteur, le hip-hop hurlait dans le lecteur CD, et Lula décolla.

— Dickie est encore au centre-ville? Voulut savoir Lula.

— Oui... mais il est dans un nouvel immeuble. 3240 Brian Place. Son cabinet se nomme *Petiak, Smullen, Gorvich, et Orr*.

Lula fila vers le bas d'Hamilton et tourna sur *North Broad*. Le vent avait diminué, et il ne neigeait plus, mais il y avait toujours une épaisse couverture nuageuse inquiétante. Au mieux, le temps pourrait maintenant être décrit comme sombre. Je répétais en silence mon faux discours sur la façon dont j'avais besoin des informations pour une vérification. Et je me faisais des promesses de récompense pour mes performances. Je voyais des pâtes au fromage dans mon futur proche. *Butterscotch Tastykakes*. Rondelles d'oignon. *Snickers*. OK, donc cela s'ajoute au *Blizzard d'Oreo* et gâteau au fromage de *Dairy Queen* qui m'attend quelque part.

Lula prit à gauche sur Brian et trouva une place de parking à un demi-pâté de maisons de l'immeuble de bureaux de Dickie

— Je vais te claquer sur la tête si tu n'arrêtes pas de craquer tes doigts, me menaça Lula. Tu dois te détendre. Tu as besoin d'informations fiscales, et il est tenu de te les donner. « Lula tourna son regard vers moi. » C'est tout, non?

— À peu près.

— Oh oh! s'exclama Lula. Il y a autre chose, pas vraie?

Nous sommes tous sortis de la Firebird et nous nous sommes blottis pour combattre le froid.

— En fait, je dois planter quelques micros sur lui pour Ranger, confiais-je à Lula.

Elle était là, flottant dans l'air, se balançant dans la brise... la faveur de l'enfer.

Carlos Manoso répondant au nom de rue Ranger. C'est mon ami, mon mentor chasseur de primes, et dans le cas présent..., mon partenaire dans le crime. C'est un cubano-américain à la peau foncée,

les yeux et les cheveux brun foncé, qu'il a récemment fait couper court. Il a une demi-tête de plus que moi, et deux mois de plus. Je l'ai vu nu, et quand je dis que *chaque* partie de lui est parfaite, vous pouvez le prendre pour de l'argent comptant. Il a été membre des forces spéciales, et maintenant qu'il n'est plus militaire, il a encore les compétences et les muscles. Il possède maintenant une entreprise de sécurité nommée RangeMan. De plus, il fait les DDC les plus dangereux pour Vinnie. C'est un gars hot, et il y a de forts sentiments entre nous, mais j'essaie de garder une certaine distance. Ranger joue selon ses propres règles, et je n'ai pas eu de copie des instructions.

— Je le savais!, s'écria Lula. Je savais que ce serait une bonne chose de venir.

— Tu as besoin d'une excuse meilleure que les impôts, me dit Connie. Tu vas avoir besoin d'une diversion si tu veux planter des micros.

— Ouais... approuva Lula. Tu as besoin que nous allions avec toi. Tu as besoin de diversion.

— Que diriez-vous si nous disions que nous voulons démarrer une entreprise ensemble? suggéra Connie. Et, nous avons besoin de conseils sur les permis et les accords de partenariat.

— Quel genre d'entreprise avons-nous? demanda Lula. Je dois savoir dans quoi je m'embarque avec vous!

— Ce n'est pas une véritable entreprise, dit Connie. Nous faisons semblant.

— Je dois quand même savoir, dit Lula. Je ne mets pas ma réputation sur n'importe quoi!

— Pour l'amour de Dieu! dit Connie excédée, agitant ses bras et trépignant pour se garder au chaud. Ça pourrait être n'importe quoi. Nous pourrions être traiteurs pour des réceptions.

— Ouais... c'est crédible, concéda Lula. Parce que nous sommes tous des cuisiniers gastronomiques. La seule fois que j'ai allumé mon four c'était pour réchauffer mon appartement. Stéphanie ne sait probablement pas, où est sa cuisinière!

— Bon, que diriez-vous d'une teinturerie, ou un service de limousines avec chauffeur, promeneur de chiens, ou nous pourrions acheter un bateau de crevettes? suggéra Connie.

— J'aime l'idée de la limousine, dit Lula. Nous pourrions acheter une Lincoln et nous habiller en uniforme d'emmerdeur. Quelque chose, avec un peu de breloques.

— C'est correct avec moi, acquiesça Connie.

Je hochai la tête et je tirai mon écharpe par-dessus mon nez.

— Moi aussi. Allons à l'intérieur. Je gèle.

— Attendez, dit Lula. Nous avons besoin d'un nom. Vous ne pouvez pas avoir une compagnie de limousine sans nom.

— *Lucky Limos*, suggéra Connie.

— Merde! dit Lula. Je ne vais pas m'associer avec une société de limousines qui a un nom merdeux comme ça!

— Tu lui donnes le nom que *tu* veux, concéda Connie à Lula. Je me fous du nom que cette foutue entreprise porte! Mes pieds sont engourdis.

— Ça devrait être quelque chose qui nous représente, dit Lula. Comme *Les Bitches Limousines*.

— C'est un nom stupide. Personne ne louera une limousine d'une compagnie avec un nom comme pareille! s'insurgea Connie.

— J'en connais quelques-uns, dit Lula.

— *Charmante Limousine, Limousine solitaire, Limousines Loser, Limousine cabossée, Limousine folle, Limousine prout prout, Limousines pour menteurs, abat-jour Limousine, Limousine enfouissement, Limousine percée, Limousines citrons, longues limousines, les grandes limousines, Limousine paresseuse, Limousines, je me fous de tout*, énumérais-je.

Connie me regarda et fit la grimace.

— Peut-être que nous pourrions l'appeler *Lula Limousine, dis-je finalement*.

— Ouais! je vote pour! Se réjouit Lula.

— Alors c'est décidé! Va pour *Lula Limousine*.

— OK, ajouta Connie. Écartez-vous de mon chemin que je rentre pour me décongeler.

Nous nous sommes toutes précipitées par la porte avant de l'immeuble de Dickie et entrions dans le hall d'accueil, absorbant l'explosion soudaine de chaleur. Le hall donnait accès à une zone de réception, et j'étais soulagée de voir un visage inconnu derrière le bureau. Si quelqu'un m'avait reconnu de ma dernière visite, ils auraient immédiatement appelé la sécurité.

— Laisse-moi parler, demandais-je à Lula.

— Bien sûr, concéda Lula. Je serai sage comme une image. Je vais sceller mes lèvres.

Je m'approchai de la réception tentant de prendre une attitude réservée.

— Nous aimerions voir, M. Orr, dis-je à la femme.

— Avez-vous un rendez-vous?

— Non, dis-je. Je suis désolée de venir à l'improviste, mais nous allons démarrer une nouvelle entreprise, et nous avons besoin des conseils juridiques. Nous étions dehors, regardant l'immeuble, et nous avons pensé courir le risque que M. Orr puisse avoir un moment à

nous consacrer.

— Bien sûr, dit la femme. Permettez-moi de voir s'il est disponible. Votre nom?

— *Capitale Limousines*.

— Humm, marmonna Lula derrière moi

La femme passa un coup de fil à Dickie et lui communiqua nos informations. Elle raccrocha la ligne en souriant.

— Il a quelques minutes entre deux rendez-vous. Vous pouvez prendre l'ascenseur à votre gauche. Deuxième étage.

Nous nous sommes toutes dirigées dans l'ascenseur, et je poussai le bouton pour le deuxième étage.

— Qu'est-ce que c'était? Voulut savoir Lula. *Capital Limousines*?

— C'est juste sorti comme ça, mais ça sonne chic, non?

— Pas aussi chic que *Lula Limousines*, insista Lula. J'appellerais les services de *Lula Limousines* tous les jours de la semaine contrairement à *Capitale Limousines*. *Capitales Limousines*, sonne comme si nous avions un bâton dans le cul! mais tu passerais un bien meilleur moment dans *Lula Limousines*.

La porte s'ouvrit, et nous sortîmes de l'ascenseur entrant dans une autre salle de réception avec un nouveau visage à la réception.

— M. Orr vous attend, dit la femme. Son bureau est au bout du couloir.

Je pris la tête du cortège d'un pas calme, jusqu'au bureau de Dickie. J'arrivai à sa porte ouverte et je frappai doucement. Je jetai un œil à l'intérieur, souriante. Amicale. Aucunement menaçante.

Dickie leva les yeux et le souffle lui manqua. Il avait pris un peu de poids depuis la dernière fois que je l'avais vu. Ses cheveux bruns s'étaient éclaircis au sommet, et il portait des lunettes. Il était vêtu d'une chemise blanche, cravate rayée rouge et bleu, et un costume bleu sombre. Je le trouvais beau quand je l'ai épousé, et il était encore beau, pour un avocat. Mais il paraissait fade par rapport à Joe Morelli et Ranger, les deux hommes qui étaient actuellement dans ma vie. Dickie n'était pas hot et n'avait pas l'énergie brute de mâle qui émanait de Morelli et Ranger. Et bien sûr, je le savais maintenant, Dickie était un enculé.

— Pas besoin de t'inquiéter, dis-je calmement. Je suis ici en tant que cliente. J'avais besoin d'un avocat, et j'ai pensé à toi.

— J'ai de la chance! ironisa Dickie.

Je fronçai les yeux involontairement et pris une profonde respiration mentale.

— Lula, Connie et moi pensons démarrer un service de limousine, dis-je à Dickie.

— Ouais! s'exclama Lula. *Lula Limousines*.

— Et...? demanda Dickie.

— Nous ne connaissons rien sur le démarrage d'une entreprise, ajoutais-je. Avons-nous besoin d'une sorte de contrat de partenariat? Avons-nous besoin d'une licence d'entreprise? Faut-il s'incorporer?

Dickie glissa vers moi un morceau de papier sur son bureau.

— Voici les taux du cabinet d'avocats pour nos services.

— Wow! dis-je, en regardant le montant. C'est beaucoup d'argent. Je ne sais pas si nous pouvons nous le permettre.

— Encore une fois, j'ai de la chance.

Je sentis ma pression artérielle monter d'un cran. Je plantai mes mains sur mes hanches et lui lançai un regard furieux.

— Est-ce que je dois supposer que tu ne souhaites pas que nous soyons tes clientes?

— Permets-moi de réfléchir une nanoseconde... Oui! La dernière fois que tu es venue dans mon bureau, tu as essayé de me tuer.

— Tu exagères! Te mutiler, oui. Te tuer... probablement pas.

— Permets-moi de te donner un conseil gratuit, ajouta Dickie. Garde ton emploi du moment. Vous trois, en affaires, ce sera une catastrophe, et si vous durez assez longtemps pour vous rendre jusqu'à la ménopause comme des partenaires d'affaires, vous vous transformerez en cannibales.

— Est-ce que je viens de me faire insulter, là? demanda Lula.

OK, donc c'est toujours un imbécile, me dis-je. Ça ne change pas la mission. Tu dois garder l'œil sur l'objectif. Tu dois rester cordiale et trouver une façon de planter les micros. Difficile à faire quand Dickie était dans son fauteuil derrière le bureau, et que je me tenais en face de lui.

— Tu as probablement raison, concédais-je.

Je regardai autour et je me déplaçai jusqu'aux étagères en

acajou qui bordaient un mur. Livre de loi côtoyant ses épaves personnelles. Des photographies, des récompenses, quelques canards en bois sculpté, des objets d'art en verre.

— Tu as un superbe bureau, le complimentais-je.

Je regardais maintenant les photographies. Une photo de Dickie avec son frère. Une photo de Dickie avec ses parents. Une photo de Dickie avec ses grands-parents. Une photo de Dickie diplômé de l'université. Une photo de Dickie sur des pistes de ski. Pas de photos de l'ex-épouse de Dickie. Je continuai mon chemin le long de son mur, et me retrouvai maintenant presque derrière lui. Je me retournai habilement pour admirer ses beaux accessoires de bureau... et c'est là que je l'ai vu... Une photo de Dickie et Joyce Barnhardt. Dickie avait son bras autour de Joyce, et ils riaient. Et je savais que c'était récent, car le front de Dickie était exceptionnellement élevé sur la photographie.

Je pris une grande inspiration et je m'intimai intérieurement à rester calme. Mais je pouvais sentir le renforcement de la pression dans mes doigts, et je m'inquiétai que mon cuir chevelu prenne feu.

— Oh oh! marmonna Lula, en me regardant.

— Est-ce J -J-Joyce? demandais-je.

— Ouais! répondit Dickie. Nous avons repris contact. J'ai eu une aventure avec elle, il y a quelques années, et je crois que j'ai toujours eu une attirance.

— Je sais exactement, il y a combien d'années! Je vous ai surpris à forniquer comme deux porcs sur *ma* table de salle à manger, quinze minutes avant que je demande le divorce, espèce de sous-merde, gros tas de merde de chien.

Joyce Barnhardt était grosse. Les dents avancées, petite fille sournoise qui répandait des rumeurs, elle choisissait les plus faibles émotionnellement. Elle crachait dans mon dessert du midi, et fit de mes années d'école un cauchemar. Au moment où elle eut vingt ans, la graisse s'était répartie aux bons endroits. Elle a teint ses cheveux en roux, elle avait les seins plus gros, les lèvres gonflées, et elle a choisi la carrière de briseuse de ménage et croqueuse de diamants. En regardant en arrière, je devais admettre que Joyce m'avait fait une faveur en étant le catalyseur qui m'a permis de sortir de mon mariage avec Dickie. Cependant, ça ne changeait rien au fait que Joyce ne sera jamais ma personne préférée.

— C'est vrai! dit Dickie. Maintenant, je me souviens. Je pensais



que je pourrais finir avant que tu reviennes à la maison, mais tu es revenu plus tôt.

Et ce qui devait arriver... Dickie était sur le dos au sol, mes mains autour de son cou. Il hurlait du mieux qu'il pouvait, considérant que je l'étouffais. Puis, Lula et Connie se sont précipitées pour essayer de nous séparer. Au moment où Lula et Connie réussirent à me faire lâcher prise, la pièce s'était remplie du personnel de bureau.

Dickie se traîna loin de moi et me regarda les yeux hagards.

— Vous êtes tous témoins! dit-il aux gens dans la pièce. Elle a essayé de me tuer. Elle est folle! Elle doit être enfermée dans un asile de fou. Appelez la police! Appelez le contrôle des animaux. Appeler mon avocat. Je veux une ordonnance d'interdiction!

— Tu mérites Joyce, répondis-je à Dickie. Ce que tu ne mérites *pas* c'est cette horloge de bureau. C'était un cadeau de mariage de ma tante Tootsie.

Je pris l'horloge, je tournai les talons, levant mon nez légèrement, et je sortis de son bureau, Connie et Lula sur les talons.

Dickie tituba vers nous.

— Donne-moi cette horloge! C'est mon horloge!

Lula sortit son Glock et le pointa sur le nez de Dickie.

— As-tu entendu? Sa tante Tootsie lui a donné cette horloge. Maintenant, retourne ton petit cul d'avorton dans ton bureau et ferme la porte avant que je fasse un gros trou dans ta tête.

Nous avons pris les escaliers de peur que l'ascenseur soit trop lent, avons foncé à l'extérieur par la porte d'entrée, et avons marché vers le bas de la rue à toute vitesse avant que les flics ne se présentent et m'emmènent en taule. Je vis le rutilant SUV noir garé dans la rue. Vitres teintées. Moteur en marche. Je m'arrêtai et je levai le pouce vers la voiture, et les phares ont flashé. Ranger était à l'écoute du micro que je venais de mettre dans les poches de Dickie. Nous nous sommes enfoncés dans la Firebird de Lula, et elle décolla aussitôt.

— Je le jure! Je pensais que tu allais prendre feu quand tu as regardé la photo de tête de nœud et Joyce, dit Lula. C'était comme si tu avais les yeux rouges du démon que l'on voit dans les films d'horreur. Je pensais que ta tête allait tourner!

— Ouais... mais le calme m'a envahi, expliquais-je. Et j'ai réalisé

que j'avais une chance de planter le micro dans la poche de Dickie.

— Le calme a dû t'envahir au moment où tu lui serrais le cou et que tu lui cognais la tête contre le sol, comprit Connie.

Je poussai un soupir.

— Ouais... C'est à peu près à ce moment-là.

\*

\* \*

Nous avions de la nourriture partout sur le bureau de Connie. Sous-marins aux boulettes de viande dans des emballages en papier ciré, un grand contenant de salade de chou, des chips, des cornichons et des colas diètes.

— C'était une bonne idée, dis-je à Lula. Je suis affamée!

— Sauter un câble, ça ouvre l'appétit! Dit Lula. Quelle est la suite?

— Je pensais faire du travail de téléphone pour Simon Diggery. Je peux sûrement trouver quelque chose à son sujet qui me conduirait ailleurs que dans un cimetière.

Diggery était un petit homme nerveux en début de cinquantaine. Ses cheveux bruns étaient grisonnants et attachés en queue de cheval. Sa peau ressemblait à du vieux cuir. Et il avait des bras comme Popeye, à force de creuser dans les cimetières depuis des années. Le plus souvent, il travaille seul, mais parfois, il a été vu dans les rues à deux heures du matin avec son frère Melvin, pelles en bandoulière comme des fusils de l'armée.

— Tu n'arriveras à rien avec des appels téléphoniques, dit Lula. Ces Diggery sont rusés.

Je sortis le dossier sur Diggery et je recopiai les numéros de téléphone et les lieux de travail. Dans le passé, Diggery avait livré des pizzas, il a été empaqueteur à l'épicerie, pompiste, et il a nettoyé les cages du chenil.

— C'est un bon début pour commencer, dis-je à Lula. Mieux que de frapper à leur porte. Les Diggery vivaient tous ensemble dans un mobile home en décrépitude à Bordentown. Simon, Melvin, l'épouse de Melvin, les six enfants de Melvin, le python de Melvin, et l'oncle Bill Diggery. Si, tu frappes à la porte du mobile home, tu ne trouves que le python. Les Diggery étaient comme des chats sauvages. Ils se dispersaient dans les bois derrière leur maison à la minute qu'une voiture s'arrêtait dans l'allée.

Quand le temps était particulièrement mauvais et que le sol était

gelé, le vol de tombe était au ralenti, alors Simon prenait parfois de petits boulots. J'espérais l'attraper à l'un de ces emplois. Puisque les emplois étaient aléatoires, la seule façon de savoir où il travaillait était de duper un membre de la famille ou un voisin.

— Quelle est l'accusation cette fois? demanda Lula.

Je fouillai dans le dossier.

— Ivresse, désordre, destruction de la propriété privée, tentative d'agression.

Tout le monde savait que Diggery était le pilleur de tombe de Trenton, mais ses arrestations étaient rarement associées à la profanation des morts. Il a été le plus souvent arrêté pour désordres et agression. Lorsque Simon Diggery était ivre, il jouait de sa pelle. Je rassemblai mes informations et les fourrai dans mon sac avec l'horloge.

— Je serai à la maison pour le reste de la journée.

— Je travaillerais bien à la maison jusqu'en juillet, déclara Lula. J'en ai marre de ce temps.

Je venais d'entrer dans ma voiture quand ma mère appela sur mon portable.

— Où es-tu? Es-tu au bureau de cautionnements?

— Je partais.

— Je me demandais si tu voulais arrêter chez *Giovichinni* pour moi sur le chemin du retour. Ton père fait du taxi toute la journée, et ma voiture ne démarre pas. Je pense que j'ai besoin d'une nouvelle batterie. Je voudrais deux cent cinquante grammes de pâté de foie, deux cent cinquante grammes de jambon, deux cent cinquante grammes de pain aux olives, et deux cent cinquante grammes de dinde. Ensuite, pourrais-tu m'apporter un peu de fromage suisse et un bon pain de seigle? Et un rôti de croupe. Et prendre un *Entenmann*. Ta grand-mère aime le gâteau aux framboises et cafés.

— OK. Je suis en route.

Le bureau de cautionnements est situé, dos au centre-ville de Trenton, et face à un petit quartier ethnique, connu sous le nom de Bourg. Je suis née et j'ai grandi dans le Bourg, et bien que je vive maintenant en dehors des limites du Bourg, j'y suis toujours attachée par la famille et l'histoire. *Citoyen du Bourg une fois, citoyen du Bourg toujours*. *Giovichinni* est une petite épicerie familiale près d'ici en bas sur Hamilton, et c'est la charcuterie de choix du Bourg. C'est aussi un foyer de commérage, et j'étais certaine que les nouvelles de mon saccage circulaient à travers tout le Bourg, y compris chez *Giovichinni*.

Je conduis un Crown Vic bordeaux qui a servi autrefois de voiture de flic. J'avais besoin d'une voiture rapide, et c'était la seule voiture que je pouvais me permettre chez *Crazy Iggy's Used, Car Emporium*. Je me suis promis que la Vic serait temporaire, je démarrai

et me rendis chez Giovichinni.

Je me précipitai dans le magasin, la tête basse, effectuant mes achats, espérant que personne ne mentionne le nom de Dickie. Je quittai le comptoir de la boucherie indemne, passai devant Mme Landau et Mme Ruiz sans dire bonjour, et je fis la queue pour la caisse derrière Mme Martinelli. Dieu merci, elle ne parlait pas anglais. Je regardai Mme Martinelli passer à la caisse et je savais que ma chance était partie. Lucy Giovichinni était à la caisse.

— J'ai entendu dire que tu avais saccagé le bureau de ton ex ce matin, me dit Lucy, en vérifiant mes courses. Est-ce vrai que tu l'as menacé de le tuer?

— Non! J'étais avec Lula et Connie. Nous avions quelques problèmes juridiques que nous voulions lui confier. Honnêtement, je ne sais pas comment ces rumeurs sont parties.

Et ce n'était que le début. Je pouvais le voir venir. Ça allait dégénérer en catastrophe de proportions bibliques.

Je portai mes sacs jusqu'à la Vic, je les chargeai dans le coffre avec l'horloge de bureau de tante Tootsie, et je m'installai au volant. Au moment où je me rendais à la maison de ma mère, le verglas s'accumulait sur le pare-brise. Je me garai dans l'allée et je transportai les sacs jusqu'à la porte d'entrée, où ma grand-mère Mazur attendait.

Mamie Mazur est venue vivre avec mes parents quand mon grand-père Mazur contourna la *FDA* [i] et transporta ses besoins en gras trans à l'autorité suprême.

— As-tu le gâteau au café? demanda Mamie.

— Ouais. J'ai le gâteau au café.

Je passai devant elle et j'emportai le tout à la cuisine, où ma mère repassait.

— Depuis combien de temps elle repasse? demandais-je à Mamie.

— Depuis une vingtaine de minutes. Depuis que l'appel est arrivé disant que tu as envoyé Dickie à l'hôpital, puis que tu as échappé aux flics.

Ma mère repasse chaque fois qu'elle est énervée. Parfois, elle repasse la même chemise durant des heures.

— Je n'ai pas envoyé Dickie à l'hôpital. Et il n'y avait aucun flic

impliqué.

Du moins, je n'en avais pas vu.

— Lula, Connie et moi sommes allées voir Dickie pour des conseils juridiques et depuis, les rumeurs ont commencé.

Ma mère cessa de repasser et éteignit le fer.

— Je n'ai jamais entendu de rumeur sur la fille de Miriam Zowicki, ou la fille d'Esther Marchese, ou la fille d'Elaine Rosenbach. Pourquoi y a-t-il toujours des rumeurs au sujet de MA fille?

Je me servis une tranche de gâteau au café, que j'engloutis, et j'enfonçai mes mains dans mes poches de jean pour éviter de dévorer tout le gâteau. Grand-mère rangeait les aliments dans le frigo.

— Stéphanie et moi sommes des gens colorés, nous faisons parler de nous sur beaucoup de choses. Regarde toutes les choses ridicules qu'ils disent sur moi. Je vous jure!... Les gens racontent vraiment n'importe quoi!

Ma mère et moi avons échangé des regards, parce que presque tout ce qui était dit de ridicule à propos de mamie Mazur était vrai. Si, lors d'une exposition mortuaire le cercueil était fermé, elle forçait le couvercle pour jeter un coup d'œil. Elle se rend furtivement voir les performances des Chippendales quand la troupe est en ville. Elle conduisait comme une folle jusqu'à ce qu'elle perde finalement son permis de conduire. Et elle a donné un coup de poing dans le nez de grand-mère Bella Morelli l'année dernière, quand Bella a menacé de mettre la malédiction sur moi.

— Veux-tu un sandwich? Me demanda ma mère. Restes-tu pour le dîner?

— Non. Je dois y aller. J'ai du travail de téléphone à faire.

Joe Morelli est mon petit ami occasionnel. La patience n'a jamais été son point fort, mais il est disposé à attendre, alors que nous avons tous deux des problèmes face à l'engagement. Il mesure un mètre quatre-vingt de muscle, pur et dur et une libido italienne. Ses cheveux sont actuellement plus longs que ce qu'il souhaiterait, plus par paresse que par choix de la mode. C'est un flic civil de Trenton qui tolère mon boulot... et mon association avec Ranger. Mais il préférerait que je suive une route plus sûre... par exemple, travailler comme boulet à canon humain. Morelli possède une petite maison en rénovation non loin de chez mes parents, mais il n'y dort pas quand les planètes sont alignées correctement. Depuis près de deux semaines, les planètes étaient mal alignées, mais il semblerait qu'aujourd'hui c'était sur le point de s'améliorer parce que le SUV de Morelli était garé dans le parking de mon immeuble.

Je me garai à côté de la voiture de Morelli et je coupai le moteur de la Vic. Je regardai mes fenêtres et je vis que les lumières étaient allumées. J'habite au deuxième étage d'un bâtiment sans fioritures en briques de trois étages en bordure de Trenton. Mon appartement donne sur le parking, et ça me convient comme ça. Je peux m'amuser à regarder les personnes âgées fracasser les autres voitures en essayant de se garer.

J'attrapai mon sac avec mes dossiers de DDC, et me précipitai dans l'immeuble. Je pris l'ascenseur jusqu'au deuxième étage, j'ouvris la porte de mon appartement, et là je le vis. Il avait laissé ses bottes dans mon petit hall, et il était debout au fourneau, remuant une casserole de sauce à spaghetti. C'était un magnifique mâle de la tête aux pieds, en chaussettes grises épaisses et T-shirt délavé *Blue Claws* qui pendait sur son jean. Il avait une grande cuillère dans une main et un verre de vin rouge dans l'autre. Son gros chien orange et maladroit, Bob, était à ses pieds. Morelli souriait. Il déposa la cuillère et son verre de vin quand il me vit.

— Tu rentres tôt, dit-il. Je pensais te surprendre avec un dîner. Comme tu vois, ce sera une soirée spaghetti.

Qui aurait pensé que Joe Morelli, le fléau du Bourg, le mauvais garçon, que toutes les filles voulaient et que toutes les mères craignaient, vieillirait et se domestiquerait? J'allai près de lui et je regardai dans la casserole.

— Ça sent merveilleusement bon. Ce sont des saucisses chaudes que je vois là?

— Ouais. De *Giovichinni*. Du basilic frais, des poivrons verts et de l'origan. J'ai mis seulement un peu d'ail, car j'ai de grands projets pour ce soir.

Mon hamster Rex, vit dans un aquarium sur le comptoir de la cuisine. Rex aime sommeiller dans sa boîte de soupe pendant la journée, mais Morelli avait donné du poivron vert à Rex, et il était hors de sa boîte, occupé à enfoncer les morceaux de poivron dans ses joues.

Je tapotai le côté de la cage, une façon de dire bonjour, et je bus une gorgée du vin de Morelli.

— Tu parais bien avec une cuillère dans la main, dis-je à Morelli.

— J'assume mon genre. Je peux cuisiner. Surtout si c'est de la nourriture d'homme. J'ai tracé une limite à « plier le linge ».

Il drapa un bras sur mes épaules, et se blottit contre mon cou.

— Tu as froid, et je me sens très chaud. Je pourrais partager un peu de ma chaleur avec toi.

— Qu'en est-il de la sauce?

— Il faut que ça mijote pendant encore quelques heures... Je n'ai pas ce problème. Je mijote depuis des jours.

## Chapitre 2

Je sortis du lit un peu après huit heures et me rendis à la fenêtre. Il ne tombait ni neige ni grésil, malgré ça, ce n'était pas une belle température. Le ciel était gris, et il semblait faire froid. Morelli était parti. Il a été appelé pour un double homicide à vingt-deux heures la nuit dernière et n'est jamais revenu. Bob est resté avec moi, et maintenant, il arpente ma chambre et la porte d'entrée.

J'enfilai un pull, j'insérai mes pieds dans mes bottes, j'attrapai mon manteau, et je mis la laisse à Bob.

— D'accord, mon grand, dis-je à Bob. Allons nous promener.

Nous nous sommes promenés sur quelques rues, jusqu'à ce que Bob fasse ce qu'il avait à faire, et puis nous sommes retournés à mon appartement pour le petit-déjeuner. Je fis du café, et tandis que le café infusait, Bob et moi avons mangé les spaghettis froids.

Je laissai tomber quelques nouilles dans le plat de nourriture de Rex, et lui donnai de l'eau fraîche. Il y eut un certain tremblement dans les copeaux de bois, en face de la soupe, le nez de Rex apparut, il renifla, et il émergea. Il se jeta sur son plat de nourriture, fourra les nouilles dans ses bajoues, et se précipita vers sa boîte de soupe. C'est à peu près l'étendue de ma relation avec Rex. Pourtant, c'était un battement de cœur dans l'appartement, et je l'aimais.

J'apportai mon café dans la salle de bain et pris une longue douche chaude. Je séchai mes cheveux avec le sèche-cheveux et je mis du mascara. J'enfilai un chandail, un jean et des bottes. J'emportai le téléphone et mes papiers dans la salle à manger. Je commençais mon enquête au téléphone avec les voisins de Diggery et je sirotais une seconde tasse de café, quand j'entendis le verrou de ma porte d'entrée. Morelli entra dans la cuisine et se versa une tasse de café.

— J'ai des nouvelles.

— Bonnes ou mauvaises?

— Difficile à dire, déclara Morelli. Je suppose que ça dépend de ton point de vue. Dickie Orr a disparu.

— Et?

— Traces d'entrée par effraction sur la porte d'entrée. Sang sur le sol. Deux balles extraites de son mur de salon. Des marques sur le plancher de bois dans le hall, comme si quelque chose avait été traîné sur le sol.

— Tu déconnes!

— Les flics ont répondu, lorsque ses voisins ont appelé en disant qu'ils avaient entendu des coups de feu. Chip Burlew et Barrelhead Baker sont arrivés les premiers sur les lieux. Ils y sont arrivés quelques minutes avant minuit. La porte était ouverte. Pas de Dickie. Et il y a encore mieux! C'est Marty Gobel qui enquête le cas, et quand il a parlé au personnel du bureau de Dickie ce matin, tout le monde t'as pointé du doigt.

— Pourquoi feraient-ils ça?

— Peut-être parce que tu as sauté comme une enragée sur lui hier?

— Ah, ouais. J'avais oublié.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Lula, Connie et moi voulions obtenir un avis juridique, et j'ai un peu perdu la boule... quand j'ai vu une photo de Dickie et Joyce Barnhardt. Elle était sur son bureau.

— Je pensais que tu en avais fini avec Dickie.

— Il s'avère qu'il y a encore une certaine hostilité.

Et maintenant, Dickie pouvait être mort, et je n'étais pas sûre de *ce que* je ressentais. Il me semblait que c'était inapproprié d'être heureuse, mais je n'avais pas beaucoup de remords. Le mieux que je pouvais réaliser à cette minute était qu'il y aurait un trou dans ma vie où Dickie avait l'habitude de résider. En fais... peut-être pas. Peut-être qu'il n'y avait même pas de trou.

Morelli sirotait son café. Il portait un sweat-shirt gris sous une veste marine, et ses cheveux noirs bouclaient sur ses oreilles et tombaient sur son front. J'eus un flash-back de lui dans le lit quand ses cheveux étaient humides contre la nuque de son cou, et ses yeux étaient dilatés noir et concentrés sur moi.

— C'est une bonne chose que j'aie un alibi, dis-je.

— Et ce serait quoi?



— Tu étais ici.

— Je suis parti à vingt-deux heures pour enquêter sur les meurtres de l'immeuble *Berringer*.

— Oh oh! Est-ce que tu crois que j'ai tué Dickie? demandais-je à Morelli.

— Non. Tu étais nue et satisfaite quand je suis parti. Je ne peux pas t'imaginer quitter cet état détendu, et partir pour aller descendre Dickie.

— Permits-moi de réfléchir... dis-je à Morelli. Ton expertise dans le lit est mon alibi!

— C'est ça.

— Penses-tu que ça tiendra devant une cour de justice?

— Non... mais ça me fera bien paraître dans les tabloïds.

— Et si ce n'était pas pour tout ce bon sexe et les spaghettis, tu penses que je serais capable de tuer Dickie?

— Cupcake... je pense que tu es capable de tout.

Morelli souriait, et je savais qu'il jouait avec moi, mais il y avait quelque chose de vrai dans ce qu'il disait aussi.

— J'ai des limites, dis-je.

Il glissa un bras autour de ma taille et embrassa mon cou.

— Heureusement, pas trop.

Bon, alors je devrais probablement parler à Morelli pour Ranger et la mise sur écoute, mais les choses allaient si bien que je détestais mettre une ombre au tableau. Si je raconte à Morelli pour le micro, il va faire son truc italien, me crier dessus en agitant les bras, m'interdisant de travailler avec Ranger. Et, puisque je suis d'origine hongroise du côté de ma mère, je devrai faire mon truc hongrois et le dévisager, les mains sur les hanches, et lui dire que je travaillerais avec qui je voulais bien. Ensuite, il sortirait de mon appartement furieux, et je ne le reverrais pas pendant une semaine, au cours de laquelle nous serions tous les deux bouleversés.

— Est-ce que tu restes un moment? demandais-je à Morelli.

— Non. J'ai besoin de parler à quelqu'un dans le bidonville d'Hamilton pour les meurtres de *Berringer*. Je passais par ici et j'ai pensé que tu voudrais savoir à propos de Dickie.

Morelli regarda par-dessus mon épaule le dossier ouvert.

— Encore Diggery? Qu'est-ce qu'il a fait cette fois?

— Il a bu et a saccagé un bar sur Ninth Street avec sa pelle. Il a saccagé pour une valeur de deux mille dollars d'alcool et de verrerie et il a pourchassé le barman dans la rue.

— Tu ne vas pas passer la nuit dans le cimetière, n'est-ce pas?

— Je n'en avais pas l'intention. Le sol est gelé. Diggery attendra que quelqu'un soit nouvellement enterré, ce sera plus facile de creuser. J'ai vérifié les nécrologies. Personne n'a été enterré hier, et il n'y a pas de funérailles aujourd'hui. Y a-t-il une raison particulière qui t'intéresse, ou tu veux juste faire la conversation?

— Je pensais à des restes de spaghetti.

— Bob et moi les avons mangés pour le petit-déjeuner.

— Dans ce cas, j'apporterai le dîner. As-tu une préférence? Chinois? Pizza? Poulet frit?

— Surprends-moi.

Morelli déposa sa tasse sur la table de la salle à manger et embrassa le sommet de ma tête.

— Je dois y aller. Je prends Bob avec moi.

Morelli et Bob partirent. Je composai le numéro de Lula.

— Je n'ai pas eu beaucoup de chance pour des informations sur les parents de Diggery. Je vais faire un tour là-bas et y jeter un œil. Veux-tu monter avec moi?

— Enfer, non! La dernière fois que nous étions dans sa putain de caravane de merde, tu as ouvert une porte de placard et un serpent de six mètres de long en est tombé!

— Tu peux rester dans la voiture. De cette façon, si le serpent m'attrape, et que tu ne me vois pas, après une heure, tu pourras appeler quelqu'un pour sortir mon cadavre froid de la maison.

— Tant que je n'ai pas à sortir de la voiture.

— je te prendrai dans une demi-heure.

Je rassemblai mes dossiers et éteins mon ordinateur, et j'appelai Ranger.

— Yo, répondit Ranger.

— Yo... toi-même. Dickie a disparu.

— C'est ce que j'ai entendu.

— J'ai quelques questions.

— Ce ne serait pas intelligent de répondre à ces questions au téléphone, dit Ranger.

— Je sors avec Lula, ce matin, à la recherche de Diggery, mais peut-être que nous pouvons nous voir cet après-midi.

— Garde tes yeux ouverts pour le serpent!

Et Ranger coupa la ligne.

Je m'emmitouflai dans mon grand manteau matelassé, mon écharpe et mes gants, je pris l'ascenseur, et je sortis dans le froid. Je me dirigeai vers la Crown Vic et lui donnai un coup de pied sur la portière côté conducteur avec ma botte.

— Je te déteste! dis-je à la voiture.

Je démarrai, et je roulai jusqu'au bureau. Lula sortit quand j'arrivai. Elle ouvrit brusquement la portière côté passager et me regarda.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Une Crown Vic.

— Je sais que c'est une Crown Vic. Tout le monde sait que c'est une Crown Vic. Comment ça se fait que tu en conduises une? Il y a trois jours, tu étais au volant d'une Escape.

— Un arbre est tombé dessus. Elle est bousillée.

— Ça devait être un gros arbre.

— Tu entres?

— Je mesure les conséquences. Si les gens me voient dans cette voiture, ils croiront que je suis en arrestation... de nouveau. Ça va être préjudiciable à ma réputation. Même sans ça, ça va être humiliant. C'est assez difficile d'être hot sans avoir à surmonter une expérience automobile humiliante. J'ai une image à maintenir!

— Nous pourrions utiliser ta voiture.

— Ouais... mais supposons que, par miracle, tu attrapes

Diggery? Je ne veux pas mettre son cul pourri dans ma Firebird!

— Eh bien, je ne vais pas à *Bordentown* dans ce tas de ferraille toute seule. Je vais te payer le déjeuner si tu entres dans la voiture.

Lula se glissa sur le siège passager et boucla sa ceinture.

— J'ai eu une envie d'un *Cluck Burger Deluxe* aujourd'hui. Avec une grosse portion de frites. Et peut-être l'une de ces tartes aux pommes *Clucky*.

J'avais seize dollars et cinquante-sept cents dans mon porte-monnaie, et je devais l'étirer jusqu'à ce que je capture un DDC et que je reçoive une nouvelle rentrée d'argent. Deux et cinquante pour un *Cluck Burger Deluxe*. Un dollar cinquante pour les frites. Un autre dollar pour la tarte. Ensuite, elle aurait besoin d'un cola. Et... si je prends le rabais, cheese Berger pour quatre-vingt-dix-neuf cents. Cela me laisserait dix dollars de côté pour une urgence. C'est une bonne chose que Morelli apporte le dîner. Je pris Hamilton jusqu'à Broad en direction sud. Je crus entendre un bruit étrange venant de sous le capot, je montai donc le volume de la radio.

— Tu ne devineras jamais ce que Connie a entendu sur la fréquence des flics ce matin, me dit Lula. Dickie manque à l'appel, et ça ne semble pas bon. Il y avait du sang et des balles dans tous les sens. J'espère que tu as un alibi!

— J'étais avec Morelli. Plus tôt dans la soirée.

— Tu ne peux pas avoir un meilleur alibi que ça! affirma Lula.

— As-tu entendu s'ils avaient des suspects?

— Tu veux dire... autre que toi?

— Ouais.

— Non. Il n'y a que toi, c'est tout ce que je peux dire.

Lula me regarda.

— Je suppose que ce n'était pas toi?

— Non.

— OK, donc ce n'était pas toi, directement, mais il pourrait y avoir un lien avec le micro que tu as mis sur lui.

— Tu n'as rien dit. Et tu n'en parleras plus jamais! ordonnais-je à Lula. En fait, hier, tu n'as pas vu ou entendu parler de micros.

— Je dois avoir eu des hallucinations!

— Exactement.

— Mes lèvres sont scellées.

Je tournai sur South Broad et pris la route 206 jusqu'à Groveville Road. Je traversai la voie ferrée et commençai à chercher le chemin qui mène à la maison de Diggery.

— Ça ne me semble pas très familier, dit Lula.

— C'est parce que nous sommes venus ici l'été dernier.

— Je pense que c'est parce que nous sommes perdues. Tu devrais avoir MapQuest, suggéra Lula. J'ai toujours MapQuest!

— Nous ne sommes pas perdues. Nous avons seulement raté la route.

— Connais-tu le nom de la route?

— Non.

— Tu vois! Tu as besoin de MapQuest.

Un vieux pick-up rouillé nous dépassa. Il y avait un support d'armes à feu au travers de la vitre arrière, un autocollant *Grateful Dead* [ii]sur le pare-chocs, et un drapeau des États confédérés flottait sur l'antenne. Il me semblait qu'il devait habiter le quartier de Diggery, donc je fis demi-tour et l'ai suivi, laissant Groveville Road pour une route sinueuse à deux voies parsemée de nids-de-poule.

— Ça y ressemble plus, approuva Lula, en regardant défiler la campagne. Je me souviens de certaines de ces excuses ridicules concernant sa maison.

Nous avons passé devant une cabane construite en papier goudron et en panneau de particules, au détour d'une courbe, et la caravane de Diggery apparut sur la gauche, en retrait d'environ quinze mètres. Je continuai à rouler jusqu'à ce que je sois hors de vue de la caravane. Je fis demi-tour plus loin, je repassai devant la caravane de Diggery, et je me garai juste au-delà de la courbe. Si Diggery me voyait garer en face de sa maison, il serait déjà à mi-chemin de Newark au moment où je sortirai de ma voiture.

— Je ne pense pas qu'il y est quelqu'un dans la maison, constata Lula. Je n'ai pas vu de voitures dans la cour.

— Je fouinerais dans ce cas. Tu viens?

— Je suppose... mais si je vois le serpent, je déguerpis de là. Je *déteste* les serpents. Je ne prendrai même pas la peine de me demander si le serpent s'enroule autour de ton cou, je te le dis tout de suite, je ne resterai pas pour t'aider!

Diggery vivait sur un misérable morceau de terrain desséché et gelé. Sa caravane double était couverte de taches de rouille de haut en bas, avec de la pourriture sur le plancher de la caravane. Des feuilles de ferrailles avaient été installées sous la caravane pour cacher les blocs de ciment et étaient maintenues avec du ruban adhésif. Piller des tombes, ne rapportaient pas beaucoup, de toute évidence. Il y avait des feuillus derrière la caravane. Pas de feuilles à cette époque de l'année, juste des branches d'arbres stériles. C'était la fin de la matinée, mais il y avait peu de lumière qui filtrait à travers l'épaisseur des nuages gris.

— Il y a une porte arrière de l'autre côté, dis-je à Lula. Tu prends la porte de derrière, et je prendrai la porte d'entrée.

— L'enfer si j'y vais! protesta Lula. Tout d'abord, je ne veux pas que Diggery ouvre cette porte et me botte le cul en essayant de fuir dans les bois. Et deuxièmement... bien, c'est tout. Il n'y a pas de deuxièmement! Je te suis. Je pourrai sortir la première, si le serpent nous attaque!

Il n'y eut aucune réponse quand je frappai à la porte, mais je ne m'attendais pas à une réponse. Les petits Diggery étaient sûrement à l'école. Les grands Diggery fouillaient probablement dans les bennes à ordures, cherchant pour leurs déjeuners. Je poussai la porte et je regardai prudemment à l'intérieur. Je poussai un interrupteur près de la porte et une ampoule de quarante watts éclaira une pièce qui pourrait être le salon. J'entrai et j'écoutai s'il y avait des bruissements, ou un bruit de glissement. Lula passa la tête et renifla l'air.

— Je sens une odeur de serpent, dit-elle.

Je ne connais pas l'odeur que dégage un serpent, mais je me doutais que c'était un peu comme un Diggery

— Fouine autour et vois si tu peux trouver quelque chose qui nous dit où Simon travaille, dis-je à Lula. Un talon de paie, une boîte d'allumettes, une carte routière avec un gros X orange dessus.

— Nous aurions dû amener des gants de caoutchouc, dit Lula. Je parie que cet endroit est couvert de bave de serpent!

— Ça commence à bien faire avec le serpent, lui dis-je. Peux-tu arrêter avec ça?

— J'essayais juste d'être vigilante. Si tu ne veux pas que je te rappelle de faire attention... OK, ça marche. Tu te débrouilles toute seule.

Lula ouvrit une porte de placard et une vadrouille tomba sur elle.

— Serpent! hurla Lula. Serpent! Serpent! Serpent!

Et elle courut comme une dératée hors de la caravane.

Je regardai Lula dehors.

— C'était un balai.

— Es-tu sûre? Pour moi, ça ressemblait à un serpent.

— C'était une vadrouille.

— Je pense que j'ai mouillé mon pantalon.

— C'est trop d'information, dis-je.

Lula se glissa de nouveau dans la caravane et regarda la vadrouille sur le sol.

— Ça m'a foutu une sacrée frousse! me dit-elle.

Nous avons fouillé le salon et la cuisine. Nous avons regardé dans une petite chambre qui était remplie de lits superposés. Nous avons ouvert la porte de la chambre principale et... il était là... le serpent. Il était recroquevillé sur le lit, et il nous regardait avec ces yeux de serpent décontractés. Il avait une boule dans la gorge qui avait la taille du chien de la famille, ou peut-être un petit Diggery.

J'étais paralysée par la peur et l'horreur et la fascination de voir son repas immobile dans son corps. Mes pieds ne pouvaient pas bouger, et je pouvais à peine respirer.

— Nous le dérangeons, murmura Lula. Nous devrions partir maintenant et le laisser finir son petit-déjeuner.

Le serpent avala et la masse se déplaça de quinze centimètres plus bas dans le fond de sa gorge.

— Oh! Merde! murmura Lula.

Et la prochaine chose que je sus, j'étais dans ma voiture.

— Comment suis-je arrivée dans la voiture? demandais-je à Lula.

— Tu as poussé un cri perçant et tu es sortie de la caravane en

courant tout du long, jusqu'ici. Je parie que j'ai des marques dans le dos parce que tu as essayé de me passer par-dessus.

Je m'affalai dans mon siège et me concentrai pour calmer les battements de mon cœur et ralentir sa course.

— Ce n'était pas un serpent! Les serpents ne sont pas si gros? Si?

— C'est le serpent de l'enfer! C'était un putain de reptile mutant. Lula pointa son doigt vers moi. Je te l'avais dit que nous ne devrions pas aller là-bas. Tu ne voulais pas m'écouter!

J'étais tellement terrifiée, que j'avais besoin de mes deux mains pour mettre la clé dans le contact.

— Ça m'a prise par surprise, dis-je.

— Ouais... moi aussi, acquiesça Lula. Est-ce que j'aurai mon déjeuner aujourd'hui?

Je laissai Lula au bureau et regardai ma montre. Il était un peu passé treize heures. J'avais autant de DDC enfouis dans mon sac, attendant d'être retrouvés, mais j'avais du mal à trouver l'enthousiasme pour reprendre mon boulot de chasseur de prime. Je décidai que la procrastination était la voie à suivre, alors j'appelai Morelli.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau sur Dickie? demandais-je.

— Non. Pour autant que je sache, il est toujours porté disparu. Où es-tu?

— Je suis dans ma voiture devant le bureau, et j'essaie de me calmer.

Je pouvais entendre Morelli sourire sur la ligne téléphonique.

— Comment est le serpent?

— Gros.

— As-tu attrapé Diggery?

— Non. Je ne l'ai même pas approché.

Je raccrochai avec Morelli et j'appelai Ranger.

— Pouvons-nous parler? demandais-je.



— Chez toi ou chez moi?

— Chez toi.

— Je suis garée derrière toi.

Je regardai dans mon rétroviseur et je croisai ses yeux. Il était dans sa Porsche Cayenne.

— Parfois, tu me fais flipper, dis-je à Ranger.

— Baby.

Je sortis de ma poubelle Crown Vic pour entrer dans le SUV immaculé de Ranger.

— Tu m'as impliquée dans un meurtre! lui reprochais-je.

— Et tu n'as pas d'alibi.

— Y a-t-il quelque chose que tu ne sais pas?

— Je ne sais pas ce qui est arrivé à Dickie.

— Donc, je suppose que ça signifie que tu ne l'as pas enlevé?

— Je ne laisse pas de taches de sang.

Ranger était habillé dans ses vêtements noirs habituels. Des bottes noires *Vibramsoled*, jean noir, chemise noire, manteau de feutre de laine noir, et une casquette noire *Navy SEAL[iii]*. Ranger était une ombre. Un homme de mystère. Un homme qui n'a pas le temps ou le désir de mélanger et d'assortir les couleurs.

— Ce micro que j'ai planté sur Dickie... C'était quoi ça?

— Tu ne veux pas le savoir.

— Oui, je le veux.

— Tu ne veux *pas*.

Je l'ai regardé dans les yeux.

— Je le *veux*.

Ranger fit ce qui pour lui était un soupir. Un simple murmure du souffle expulsé. J'étais une douleur sur son cul.

— Je suis à la recherche d'un gars nommé Ziggy Zabar. Son frère, Zip, travaille pour moi et est venu me demander de l'aide quand Ziggy a disparu la semaine dernière. Ziggy est comptable agréé dans

une firme du centre-ville. Ils préparent les déclarations de revenus pour Petiak, Smullen, Gorvich, et Orr. Chaque lundi, les partenaires tiennent une réunion à l'extérieur, et Ziggy avait inscrit la réunion sur son calendrier. Il a été vu entrant dans sa voiture pour aller à la réunion, puis il a disparu. Les quatre partenaires jurent que Zabar n'est jamais arrivé, mais je ne les crois pas. Il y a quelque chose qui ne va pas avec cette entreprise. Dickie a des références légitimes et a passé son diplôme du barreau au New Jersey. Ses partenaires ont des diplômes du Panama. À l'heure actuelle, je ne peux pas dire si Dickie est stupide ou s'il est impliqué.

— Est-ce que le micro fonctionne?

— La réunion a été annulée. Nous avons écouté jusqu'à peu après vingt-deux heures et nous avons remballé quand Dickie se mit au lit.

— Donc, tu n'écoutais plus lorsque des coups de feu ont été tirés.

— Non... mais je suis allé chez lui après les flics, et il me semble que Dickie a quitté la maison portant les mêmes vêtements qu'il a eus toute la journée. Nous avons essayé de le repérer avec le micro, mais nous n'avons pas eu de chance. Soit, il est hors de portée, ou le micro a été découvert et détruit.

— Et maintenant?

Ranger sortit un petit sac en plastique de sa poche. Il contenait un micro.

— Penses-tu pouvoir planter ça sur Peter Smullen?

Je sentis ma mâchoire se décrocher et mes sourcils toucher mon cuir chevelu.

— Tu n'es pas sérieux!

Ranger sortit un dossier du tableau de bord et me le tendit.

— Smullen n'était pas au bureau hier. Il avait un rendez-vous chez le dentiste. Donc, il ne devrait pas te reconnaître. Voici quelques photos de Smullen, une courte biographie, ainsi que notre meilleure estimation de ce que sera son horaire demain. Il partage son temps entre Trenton et Bogotá. Quand il est en ville, c'est une créature qui a ses habitudes, donc l'approcher ne sera pas un problème. Essaie de le marquer demain matin, de cette façon, je pourrai l'écouter toute la journée.

— Et je vais le faire... pourquoi?

— Je te laisse y réfléchir, me dit Ranger.

Il regarda ma voiture à travers le pare-brise de sa Cayenne.

— Y a-t-il une raison pour que tu sois au volant d'une Vic?

— Ce n'était pas cher.

— Baby, *la liberté* ne sera jamais trop chère.

— Tu ne m'as pas demandé si j'avais tué Dickie, demandais-je à Ranger.

— Je sais que tu n'as pas tué Dickie. Tu n'as jamais quitté ton appartement.

Il fut un temps où je considérais la surveillance de Ranger comme une invasion de la vie privée, mais cette époque était révolue depuis longtemps. Il n'y a pas grand-chose que vous ne pouvez absolument pas contrôler... et je n'avais aucun contrôle sur Ranger.

— Où est-il? Sur ma voiture? demandais-je, essayant de faire un travail assez décent pour ne pas paraître trop énervée.

La bouche de Ranger ne souriait pas, mais ses yeux étaient légèrement plissés dans les coins.

— Appareil GPS dans ton sac. S'il te plaît, ne l'enlève pas.

Je mis le dossier et le micro dans mon sac et je sortis de la Cayenne.

— J'imagine que tu seras là, en train de regarder chacun de mes mouvements?

— Comme toujours, me dit Ranger.

J'entrai dans la Crown Vic, démarrai le moteur, et mis le chauffage à fond. Je regardai dans mon rétroviseur. Plus de Ranger.

J'examinai les photos de Peter Smullen. C'était un gars qui semblait dans la moyenne, les cheveux bruns avec une calvitie et un ventre de bière. Il porte une barbe naissante sur toutes les photos. Lèvres comme une limande. Son dossier indique qu'il mesure un mètre soixante-quinze. Âgé de quarante-six ans. Marié et père de deux enfants, vingt et vingt-deux ans. Les enfants et la femme sont en Colombie. Smullen possède un studio dans le canton de Hamilton. Lorsque Smullen était en ville, il entrait dans le garage de stationnement dans l'immeuble de son bureau au cabinet d'avocats à

huit heures très précisément, et il allait prendre un *Frappuccino triple* au *Starbucks* du coin.

Je l'aurai au Starbucks.

Je fermai le dossier, je voulus le poser sur le siège à côté de moi, lorsque la portière du côté conducteur de la Vic s'est soudainement ouverte. Joyce Barnhardt me fusillait des yeux en me traitant de salope.

Joyce mesurait un mètre quatre-vingt sur des bottes noires à talons aiguilles de dix centimètres. Elle portait un long manteau en cuir noir bordé de fausse fourrure, ses yeux étaient renforcés avec des faux cils décorés de faux diamants, ses ongles vernis rouges étaient longs et effrayants. Le tout était surmonté avec beaucoup de cheveux mi-longs, rouges brillants disposés en boucles et en vagues. Joyce n'avait jamais dépassé le stade *Farrah Fawcett*.

Je fronçai les yeux vers elle.

— Y a-t-il un but à cette conversation?

— Tu l'as tué! Tu as découvert que nous étions en couple, et que tu ne pouvais pas le manipuler. Donc, tu l'as tué!

— Je ne l'ai pas tué.

— J'étais tout près de marier cette petite merde, et tu as tout ruiné. As-tu une idée, combien il en valait la peine? Une fortune putain! Et tu l'as tué, et maintenant je ne recevrai rien. Je te hais!

Je tournai la clé dans le contact et je mis la Vic en vitesse.

— Je dois y aller maintenant, dis-je à Joyce. Ça m'a fait plaisir.

— Je n'ai pas fini! aboya Joyce. Je ne fais que commencer. Je vais continuer. Je vais faire de ta vie un enfer!

Joyce sortit une arme de sa poche de manteau et la pointa sur moi.

— Je vais te mettre une balle dans l'œil. Et puis je vais te tirer dans le pied, et le genou, et le cul...

J'enfonçai l'accélérateur et je décollai avec ma portière encore ouverte. Joyce tira deux coups, et réussit à faire un trou dans la vitre arrière. Je regardai dans mon rétroviseur et je l'aperçus debout au milieu de la rue, me faisant un doigt d'honneur. Joyce Barnhardt était folle.

Je roulai sur un pâté de maisons sur Hamilton, je tournai au coin de la rue et j'entrai dans le Bourg. Je pensai que, après l'expérience traumatisante de Joyce, j'avais besoin de quelque chose pour me calmer... comme un morceau de gâteau aux framboises et café *Entenmann*. De plus, mon père avait toutes sortes de choses cachées dans sa cave, comme du ruban adhésif d'électricien, que je pourrais utiliser pour coller ma fenêtre arrière. Le vent sifflait à travers le trou de balle, créant un courant d'air à l'arrière de mon cou. Ça aurait été tout à fait correct en juillet, mais c'était sacrément froid en février. Je me retrouvai dans le dédale des rues du Bourg jusqu'à la maison de mes parents et me garai dans l'allée. Je sortis et examinai la voiture. Un trou dans la lunette arrière, et Joyce avait touché un feu arrière.

Je me courbai contre la neige fondante qui tombait et je courus jusqu'à la porte d'entrée. J'entrai, laissant tomber mon sac sur le buffet dans le hall, et je me rendis à la cuisine. Ma mère était à l'évier, elle lavait des légumes. Mamie était assise à la petite table avec une tasse de thé. La boîte de gâteau Entenmann était sur la petite table de la cuisine. Je retins mon souffle et m'approchai de la boîte. Je levai le couvercle. Deux morceaux. Je regardai autour de moi anxieuse.

— Est-ce que quelqu'un veut un Entenmann? demandai-je.

— Pas moi, répondit Mamie.

— Moi non plus. Répondit ma mère à son tour.

Je fis glisser ma veste de mes épaules, je l'accrochai sur le dossier de la chaise, et je m'installai.

— Du nouveau dans le monde du crime? demanda Mamie.

— Que du vieux, que du vieux. Répondis-je. Quoi de neuf, avec toi?

— Je dois acheter ce truc collant pour mes prothèses. J'espérais que tu pourrais m'emmener à la pharmacie.

— Bien sûr.

J'avalai la dernière bouchée du gâteau et reculai ma chaise.

— Je peux t'emmener tout de suite, parce qu'il faut que je me remette au boulot.

— Je vais à l'étage chercher ma bourse, déclara Mamie.

Je me penchai vers elle et je lui murmurai,

— Aucune arme à feu.

Mamie Mazur possédait un .45 à long canon, nommé Elsie. Il n'est pas enregistré, et elle n'avait pas de permis de port d'arme dissimulé. Mamie pensait qu'être vieille lui donnait l'autorisation de le porter. Elle appelait ça l'égalité des chances. Ma mère cacha le flingue et il a mystérieusement réapparu.

— Je ne sais pas de quoi tu parles! me dit Mamie.

— J'ai suffisamment de problèmes avec les flics en ce moment. Je ne peux pas me permettre de me faire intercepter pour un feu arrière cassé et qu'ils découvrent que tu es armée et dangereuse.

— Je ne vais nulle part sans Elsie! déclara Mamie

— Qu'est-ce que tout ce chuchotement? interrogea ma mère.

— Nous essayons de décider si je devrais rafraîchir mon rouge à lèvres, mentit Mamie.

Je la regardai.

— Tu n'as pas besoin de rouge à lèvres.

— Une femme doit toujours mettre du rouge à lèvres.

— Ton rouge à lèvres est très bien.

— Tu es en train de devenir comme ta mère, me dit Mamie.

Il fut un temps où cette déclaration m'aurait fait flipper, mais maintenant, je pensais que peut-être ce ne serait pas si mal d'avoir quelques-unes des qualités de ma mère. Elle avait une influence stabilisatrice sur la famille. Elle était la représentante du comportement social accepté. Elle était la gardienne de notre santé et de notre sécurité. Elle était le muffin au son qui nous permettait d'être des beignets de gelée. Mamie et moi étions à la porte d'entrée, lorsque je me souvins du trou dans ma lunette arrière.

— Ruban adhésif? demandais-je à ma mère. Où puis-je le trouver, le garage ou la cave?

Ma mère s'approcha avec un rouleau à la main.

— J'en garde un rouleau dans la cuisine. Tu veux réparer quelque chose?

— J'ai un trou dans ma lunette arrière.

Mamie Mazur fronça les sourcils en voyant la Vic.

— On dirait un trou de balle!

— Mon Dieu, s'exclama ma mère. Ce n'est pas un trou de balle?  
Si?

— Non! mentis-je. Absolument pas!

Mamie Mazur boutonna son long manteau de laine bleu royal. Elle bascula un peu sous le poids, mais réussit à se redresser et se rendre à la voiture.

— Ce n'est pas le genre de voiture que les flics utilisent?  
demanda-t-elle.

— Oui.

— Y a-t-il l'une de ces lumières clignotantes?

— Non.

— Zut! dit Mamie.

### Chapitre 3

Je suivis Mamie dans les allées des produits personnels dernières le Métamucil, les remèdes pour les hémorroïdes, la laque pour les cheveux, les romans Harlequin, les cartes de vœux. Elle trouva sa colle à dentier et se dirigea dans le rayon des rouges à lèvres.

Un enfant roux avec des dents écartées tourna le coin et s'arrêta devant nous.

— Salut! hurla-t-il.

Il était suivi par Cynthia Hawser. Cynthia et moi avions été camarades de classe. Elle était mariée maintenant, avec un gars roux aux dents écartées qui avait engendré trois enfants roux aux dents écartées. Ils vivaient à un pâté de maisons de chez Morelli, dans un petit duplex, qui avait plus de jouets dans la cour avant, que d'herbes!

— C'est Jeremy, le présenta Cynthia à Mamie et moi.

Jeremy avait le mot « problème » écrit partout sur lui. Jeremy vibrait littéralement d'énergie.

— Quel mignon petit garçon! le complimenta Mamie. Je parie que tu es très intelligent.

— Je suis trop intelligent pour mes culottes, confirma Jeremy. C'est ce que tout le monde me dit.

Un vieil homme arriva et nous regarda. Il portait un postiche ondulé, noir de jais qui était assis un peu de guingois sur son dôme chauve. Il avait des sourcils broussailleux, hors de contrôle, beaucoup de poils aux oreilles, et la peau encore plus pendante que Mamie. J'imaginai qu'il devait avoir quatre-vingts ans très avancés.

— Qu'est-ce qui se passe ici? demanda-t-il.

— C'est l'oncle Elmer, le présenta Cynthia. Il y a eu un incendie dans son appartement à la résidence, et donc, il est venu vivre avec nous.



— Ce n'était pas ma faute! proclama l'Oncle Elmer.

— Tu fumais au lit, le contredit Jeremy. C'est une chance que tu ne t'es pas crémé!

Cynthia grimaça.

— Tu veux dire cramer.

Oncle Elmer sourit à Mamie.

— Qui est cette jeune et sexy petite chose?

— Ce serait plutôt vous, dit Mamie à Elmer.

Elmer lui fit un clin d'œil.

— Les garçons à la maison vous apprécieraient. Vous avez l'air chaude.

— C'est le manteau, dit Mamie. Il est en laine.

Elmer toucha le manteau.

— C'est de la bonne qualité. J'étais dans la vente au détail, vous savez. Je reconnais la qualité.

— Je l'ai depuis un certain temps déjà, dit Mamie. J'étais un peu plus grande quand je l'ai acheté. J'ai rétréci depuis.

Elmer secoua légèrement la tête, et le postiche glissa sur son oreille. Il tendit la main et le redressa.

— Les années d'or sont une chienne, affirma Elmer.

— Vous n'avez pas l'air d'avoir rétréci beaucoup, constata Mamie. Vous êtes un homme assez grand.

— Eh bien, certaines parties de moi ont rétréci et certains ont gonflé. Quand j'étais jeune, je me suis fait faire beaucoup de tatouages, maintenant ils ne sont plus aussi beaux. Une fois, alors que j'étais ivre, je me suis fait tatouer Eisenhower sur les couilles, mais maintenant il ressemble à *Orville Redenbacher*.

— Il fait du très bon pop-corn, dit Mamie.

— Et comment! Et ne vous inquiétez pas, j'ai tout ce qu'il faut là où ça compte.

— Où est-ce? interrogea Mamie.

— Dans le pantalon. Elles sont un peu plus basses que

d'habitude, mais l'équipement fonctionne toujours, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oncle Elmer fait caca dans un sac, ajouta Jeremy.

— C'est temporaire, spécifia Elmer. C'est seulement jusqu'à ce que le pontage cicatrise. Ils m'ont mis un bout d'intestin de porc sur une base expérimentale.

— Ça alors! m'exclamais-je. Regarde l'heure! Nous devons partir, maintenant.

— Ouais, je ne veux pas être en retard pour le dîner ce soir, dit Mamie. Je veux aller à l'exposition funéraire tôt. Milton Buzick est exposé, et j'ai entendu dire que nous ne pourrions même pas le reconnaître.

— Vous avez une bonne maison funéraire ici? demanda Elmer à Mamie.

— Je vais à la maison sur Hamilton Avenue. Elle est dirigée par deux très gentils jeunes hommes, et ils servent des biscuits faits maison.

— Je ne dirais pas non à des biscuits faits maison, dit Elmer. Je pourrais vous y voir ce soir. Je cherche une petite amie, vous savez. Ça vous dirait?

Cynthia gifla l'oncle Elmer sur la tête.

— Comportez-vous bien!

— Je n'ai pas le temps, se défendit Elmer, réajustant ses cheveux. Je dois le savoir.

— Et maintenant? Demandais-je à mamie Mazur alors que nous étions de retour à la voiture

— Je dois rentrer à la maison, et me préparer pour ce soir. Cet Elmer est un fringant. Il va se faire happer rapidement. Myra Witkowski, lui mettra le grappin dessus à la minute où je le laisserai seul!

— Rappelle-toi, je suis à la recherche de Simon Diggery. Regarde les bijoux de Milton pour moi, et fais-moi savoir s'il sera enterré avec quelque chose d'assez cher pour que Diggery aille au cimetière par une nuit froide.

Morelli et Bob arrivèrent nonchalamment un peu après dix-huit heures. Morelli enleva ses bottes et sa veste dans le hall d'entrée, et il déposa un sac d'épicerie et un six-pack de bière sur le comptoir de la cuisine. Il m'attrapa et m'embrassa, ensuite il prit une bière dans le six-pack.

— Je meurs de faim, dit-il. Je n'ai pas eu le temps de déjeuner.

Je sortis plusieurs chilis dogs et un seau de frites au fromage du sac d'épicerie. Je mis deux dogs et des frites dans un bol pour Bob et je déballai un dog pour moi.

— C'est ce que j'aime chez toi, dis-je à Morelli. Pas de légumes.

Morelli mangea quelques bouchés de hot-dog et but un peu de bière.

— Est-ce tout ce que tu aimes chez moi?

— Non... mais c'est en haut sur ma liste.

— Les meurtres Berringer partent dans les chiottes. La société de sécurité n'avait aucun film dans ses caméras de surveillance. Tout le monde détestait les deux personnes qui ont été tuées. Il faisait froid et nuageux et il n'y avait pas d'éclairage extérieur à l'arrière de l'immeuble. Personne n'a rien vu. Personne n'a entendu quoi que ce soit. Entrée par effraction. Rien n'a été volé.

— Peut-être que tu devrais embaucher une voyante.

— Je sais que tu fais ta petite maligne, mais j'en suis rendu à ce point-là.

— Qu'est-ce qui se passe avec Dickie? Suis-je encore une suspecte?

— Pour le moment, Dickie est juste disparu dans des circonstances suspectes. Si son corps est retrouvé dans la flotte, tu pourrais être en difficulté. Marty Gobel est toujours l'enquêteur principal, et il veut te parler dès demain. Je lui ai donné ton numéro de cellulaire.

— Penses-tu que je devrais utiliser la défense de l'orgasme?

— Ouais... ma réputation pourrait monter en flèche.

Morelli finit son deuxième hot-dog et mangea des frites.

— Je ne suis pas sur ce cas, mais j'ai fouiné un peu de mon côté, et je n'aime pas les partenaires de Dickie. Je vais probablement

regretter de te dire ça, mais tu devrais en parler à Ranger. Il peut faire des choses que je ne peux pas. Ça ne le dérangera pas de passer par-dessus la loi pour obtenir des informations. Demande-lui de jeter un œil sur les partenaires.

— Tu es inquiet pour moi?

Morelli s'essuya les mains sur son jean et m'attira à lui, enroulant ses bras autour de moi.

— Dickie était un avocat respecté. Et Joyce fait beaucoup de bruit. Ça va devenir très médiatisé, et les politiciens veulent pointer du doigt quelqu'un. Quand les médias s'empareront de cette affaire, à moins qu'il n'y ait de nouvelle preuve, tu vas être à l'honneur.

Il posa sa joue sur le haut de ma tête.

— Je peux gérer l'attention des médias. Je ne pourrai pas gérer, que tu sois emmenée loin de moi.

J'inclinai ma tête vers l'arrière pour le regarder. Il était sérieux.

— Penses-tu que je pourrais être arrêtée et condamnée?

— Je pense que la possibilité est mince, mais je ne suis pas prêt à prendre de risque. Demande à Ranger de l'aide... et fais profil bas. Ne fais rien pour attirer l'attention sur toi.

Je fus tirée du sommeil par quelque chose qui sonnait dans la pièce sombre. Morelli jura doucement, et son bras passa par-dessus moi pour atteindre la table de nuit, où il avait laissé son portable.

— Quoi? répondit sèchement Morelli au téléphone.

Quelqu'un parlait à l'autre bout, et je pouvais sentir Morelli s'éveiller.

— Tu plaisantes? Putain! s'exclama-t-il. Pourquoi cette merde se produit toujours au milieu de la nuit?

Je louchai vers l'horloge de ma table de chevet et grimaçai. Trois heures du mat! Morelli se déplaçait dans la pièce cherchant ses vêtements. Il avait toujours le téléphone collé à son oreille.

— Donne-moi l'adresse, dit-il, et un moment plus tard, il coupa brusquement la communication. Il glissa sa montre à son poignet et enfila son jean. Il s'assit sur le bord du lit et mit ses chaussettes. Il se pencha et m'embrassa.

— Je dois y aller, et je ne vais probablement pas revenir ce soir. Je prends Bob avec moi.

— Est-ce au sujet des meurtres Berringer?

— Quelqu'un d'autre a été retrouvé mort dans le bâtiment. Il fixa son arme à sa ceinture et enfila un sweat sur son T-shirt. Je t'appellerai aussi tôt que je le pourrai.

J'avais le tiers d'un pot de beurre d'arachide dans mon garde-manger, pas de lait, pas de pain, pas de jus. Une demi-boîte de Cheerios. Je laissai tomber quelques Cheerios dans le plat de nourriture de Rex et pris des Cheerios mélangés avec un peu de beurre d'arachide pour moi. Je fis descendre les Cheerios au beurre d'arachide avec du café noir et j'attrapai mon manteau.

Marty Gobel, le flic qui enquête sur la disparition de Dickie, devait appeler pour me parler. Si je n'étais pas la petite amie de Morelli, ils auraient déjà pris mes empreintes digitales. Heureusement que j'avais quelque chose de solide dans mon estomac parce que sinon, je pourrais être tentée de vomir. Je ne voulais vraiment pas aller en prison.

Peter Smullen était le premier sur ma liste de boulot moche. Selon les informations de Ranger, Smullen se rendait au Starbucks un peu après huit heures. J'arrivai quinze minutes avant l'heure et j'essayais de passer inaperçue en regardant les rayons des tasses à café en vente. Non pas que la discrétion soit vraiment un problème. L'endroit était bondé, et toute personne de moins de deux mètres de haut n'allait pas se démarquer.

Je vis Smullen pousser la porte à huit heures cinq, et je réalisai que j'avais un problème. Il portait un pardessus de cachemire noir, boutonné. Il n'y avait aucun moyen de déposer un micro dans la poche de son habit. Heureusement, le resto était chaud et la file était longue. Si la file avançait assez lentement, il déboutonnerait son manteau. Je le regardais de ma place à l'avant du magasin. J'avais un plan. J'allais attendre jusqu'à ce qu'il ait son café, et puis je m'approcherais de lui. Mon manteau ouvert, je portais un pull à col en V profond avec un soutien-gorge push-up. Je paraissais assez bien étant donné que mes seins étaient réels, mais il était difficile de rivaliser avec tous ces faux doubles D en silicone.

Smullen arriva finalement au comptoir et il passa sa commande. Il déboutonna son manteau pour prendre son portefeuille, et je

m'effondrai presque de soulagement. J'aurai accès à ses poches. Il approcha du comptoir pour prendre son triple Frappuccino, et quand il retourna vers la porte, il se retrouva plaqué contre moi. J'avais les seins pressés contre sa poitrine et ma jambe entre les siennes.

— Oups! dis-je, « glissant ma main sous son manteau, laissant tomber le micro dans sa poche ». Désolé!

Smullen ne broncha pas. Il a juste levé son Frappuccino comme si cela arrivait tous les matins. C'était sûrement le cas. Il y avait beaucoup de gens dans le resto. Je reculai de quelques pas et fis un pas sur le côté pour laisser passer Smullen, et il continua son chemin vers la porte et disparut.

Je sentis quelqu'un s'approcher de moi par-derrière, et un café apparut dans ma main.

— Ingénieux, me complimenta Ranger, me guidant sur le trottoir. Je n'aurais pas pu m'approcher d'aussi près. Et il n'aurait sûrement pas été distrait par ma poitrine.

— Je ne pense pas qu'il l'ait même remarqué!

— Un homme devrait être mort pour ne pas la remarquer, soutint Ranger.

— Morelli est inquiet que je sois impliquée dans la disparition de Dickie. Il m'a suggéré de te demander de l'aide.

— C'est un homme bien, déclara Ranger.

— Et toi?

— Je suis meilleur.

Lula classait des dossiers quand j'entrai dans le bureau de cautionnement.

— C'est quoi ça? demandai-je.

— Humm, marmonna Lula. Tu réagis comme si je ne faisais jamais rien. C'est juste que je suis tellement efficace, que je fais mon travail avant que quelqu'un le remarque. Mon nom devrait être « éclair ». Tu vois des dossiers traîner partout?

— Je croyais que tu les avais jetés.

— Tu parles! dit Lula.

Pendant une courte période, nous avons eu un gars nommé Melvin Pickle pour faire notre classement. Pickle était une boule d'énergie du classement. Malheureusement, il était si parfait qu'il a été en mesure de trouver un meilleur emploi. *Les Sebring* l'ont embauché pour travailler dans son bureau de cautionnement, et Connie dut contraindre Lula à reprendre la responsabilité du classement.

Connie ajoutait précautionneusement une couche de finition à ses ongles.

— Est-ce que tu as un peu de chance avec le nouveau lot de DDC?

— Non... mais Milton Buzick devrait être enterré aujourd'hui. J'attends d'avoir le rapport de Mamie sur ses bijoux.

— S'il a une Rolex, je ne veux pas le savoir, décréta Lula. Il y a deux choses que je ne fais pas. Je ne retournerai pas dans cette caravane, et je n'irai pas m'asseoir dans aucun cimetière. Les morts me foutent les jetons!

— Qu'en est-il de Carl Coglin? demanda Connie. Ça semble assez simple. Il possède une petite boutique attachée à sa maison.

— Qui est Carl Coglin? Voulut savoir Lula.

Je sortis le dossier de Carl de mon sac et l'ouvrit. Âgé de soixante-quatre ans. Jamais marié. Vis seul. Sa sœur a signé pour la caution. Accusé de destruction de biens personnels. Aucun détail. Son métier est taxidermiste.

— Taxidermiste! répéta Lula. Nous n'avons jamais épinglé de taxidermiste avant. Ça pourrait être amusant.

Une demi-heure plus tard, nous étions au nord de Trenton, debout devant la maison de Coglin. C'était un quartier de la classe ouvrière rempli de gens qui avait beaucoup de temps pour planter des fleurs au printemps. Les maisons étaient propres, mais en mauvais état. Les voitures étaient fatiguées.

Coglin vivait dans une maison unifamiliale en briques rouges découpées de jaune moutarde. La peinture était boursouflée et le bois autour des fenêtres avait un peu de pourriture. Le porche avait été rajouté, et un petit panneau sur la porte annonçait: *Coglin Taxidermiste*.

— Il me semble qu'être taxidermiste ne paie pas vraiment bien! constata Lula.

Un petit homme maigre répondit à mon coup, et je savais grâce

à la photo dans le dossier que c'était Coglin. Cheveux de la couleur et la texture d'une laine d'acier. Lunettes cerclées de métal.

— Carl Coglin? demandais-je.

— Oui...

— Je représente l'agence de Cautionnement Vincent Plum. Vous avez manqué votre date d'audience la semaine dernière, et j'aimerais vous aider à le reprogrammer.

— C'est gentil à vous, déclara Coglin, mais je ne veux pas vous déranger.

— C'est mon travail.

— Oh! dit Coglin. Eh bien, qu'est-ce que ça implique?

— Vous devez aller au tribunal et vous faire recautionner.

Nous nous trouvions sur le porche en face de la salle d'exposition de Coglin, et il était difficile de ne pas remarquer les animaux qui tapissaient ses murs.

— Où sont les têtes d'originaux? demanda Lula à Coglin. Je pensais que les taxidermistes avaient des lions, des tigres et toutes sortes de merde de ce genre. Tout ce que je vois, c'est des chats, des chiens et des pigeons!

— C'est de la taxidermie urbaine, déclara Coglin. Je restaure les animaux de compagnies et les sujets trouvés.

— Qu'est-ce qu'un sujet trouvé? Voulut savoir Lula.

— Les trésors trouvés dans la nature. Par exemple, si vous marchez à travers le parc et que vous trouviez un pigeon mort, ce serait un sujet trouvé. Et parfois, je fais des pièces mobiles. Les pièces mobiles sont mécaniques. Il y a un marché croissant pour les animaux mécaniques.

Lula regarda une marmotte posée sur un morceau de gazon synthétique. Certaines parties de sa fourrure étaient manquantes, et il y avait ce qui semblait être une empreinte de pneu imprimé sur le dos.

— Vous êtes un homme malade! dit Lula.

— C'est de l'art, se défendit Coglin. Vous ne comprenez pas l'art.

— Je comprends qu'il a été écrasé sur la route. Dit Lula.

— À propos de cette remise de date... dis-je à Coglin.



— Peut-être que je pourrais reporter la semaine prochaine, répondit Coglin. Je ne peux pas partir maintenant. Je dois rester à la maison. J'ai un opossum frais sur la table.

— Oh boy! s'exclama Lula.

— Il est difficile d'obtenir un opossum à cette époque de l'année, se défendit Coglin. J'ai eu de la chance de le trouver. Et il ne sera plus bon s'il dégivre!

— Ce ne sera pas long, confirmais-je.

— Vous ne repartirez pas sans moi, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Non.

Coglin regarda sa montre.

— Je suppose que je pourrais aller avec vous si cela ne prend pas trop de temps. Permettez-moi de prendre mon manteau et verrouiller la porte de derrière. En attendant, n'hésitez pas à parcourir mon showroom. Tous ces articles sont en vente.

— Je suis heureuse de l'entendre, ironisa Lula. J'ai toujours voulu un chien mort rembourré.

Coglin disparut dans la maison, et j'essayais de ne pas trop regarder les créatures.

— Ces animaux me foutent les jetons, avouais-je à Lula. C'est comme être dans un cimetière de détraqué pour animaux de compagnie.

— Ouais... approuva Lula. Ils ont vu des jours meilleurs!

Elle prit un écureuil empaillé.

— Cette bestiole a trois yeux. Il doit avoir vécu à côté de la centrale nucléaire.

J'entendis le claquement de la porte arrière et le bruit d'un moteur.

— Voiture! criais-je à Lula.

Nous avons couru vers l'arrière de la maison et vu Coglin s'éloigner dans un SUV Isuzu vert. Nous sommes retournées sur nos pas en sprintant au travers de la maison jusqu'à la Vic.

— Là! Par là! dit Lula, pointant le coin de rue. Sud sur Centerline.

Je mis la Vic en vitesse et je roulai. Je tournai le coin sur deux roues et enfonçai mon pied sur l'accélérateur. Coglin était à un pâté de maisons de moi.

— Il tourne, dit Lula.

— Je le vois.

— Il y a un feu de circulation, dit Lula. Il doit s'arrêter.

Je sautai sur le frein, mais Coglin poursuivit sa route. Il navigua à travers l'intersection et il disparut dans la circulation.

— Je suppose qu'il n'avait pas envie d'aller en prison, constata Lula.

Le feu changea au vert et j'avançai lentement. Je regardai Lula et vis qu'elle avait encore l'écureuil dans les mains.

— Nous étions tellement pressées de sortir de la maison, que j'ai oublié que je tenais encore ce rongeur mutant, se défendit Lula.

— Ça ne ressemble pas à un troisième œil, dis-je. Ça ressemble à un interrupteur. C'est peut-être un rongeur mécanique!

Lula poussa l'interrupteur et l'examina.

— Ça fait un bruit. C'est une sorte de tic-tac. C'est...

*BANG.* L'écureuil explosa.

Nous avons hurlé. Je sautai par-dessus le bord du trottoir et je frappai un lampadaire.

— C'est quoi ce putain de bordel? cria Lula.

— Es-tu OK?

— Non, je ne suis pas OK! Cet écureuil de merde a explosé sur moi. J'ai des tripes de ce putain d'écureuil partout sur moi!

— Ça ne ressemble pas à des tripes, constatais-je en examinant la peau et les poils collés au tableau de bord. On dirait qu'il était rembourré d'une sorte de mousse qui a fondu quand il a explosé.

— Ce malade met des bombes dans des rongeurs. Nous devrions faire un rapport à quelqu'un. Tu ne peux pas simplement fabriquer des bombes de rongeurs? Si?

Je reculai la voiture et j'essayai d'ouvrir ma portière, mais elle ne s'ouvrit pas. Je descendis la vitre, je grimpai pour sortir de la voiture

façon *Shérif fait-moi peur*, et j'examinai les dégâts. Une partie de la porte était défoncée à l'endroit où j'ai heurté le lampadaire. Je remontai dans la voiture et je descendis la voiture du trottoir.

— J'ai les cheveux pleins de mousse et de morceaux d'écureuil coincé, se lamenta Lula. J'ai probablement besoin d'un vaccin contre la rage... ou quelque chose.

— Ouais... Le problème, c'est que je ne sais pas si je dois te conduire chez un vétérinaire ou un tapissier.

— Ça sent vraiment dégueu, constata Lula, reniflant son doigt. Qu'est-ce que ça sent?

— L'écureuil?

— Je ne savais pas que les écureuils avaient une odeur!

— Celui-là... il dégage!

— Je vais devoir envoyer ce manteau au pressing, et je vais envoyer la facture à ce malade de Coglin. C'est de sa faute si cet écureuil a explosé sur moi.

— *Tu as pris* l'écureuil.

— Ouais... mais c'était lors d'une poursuite. Je pense que j'ai un argument.

— Nous devrions peut-être aller déjeuner, suggérais-je. Sortir l'écureuil de ton esprit.

— Je pourrais déjeuner.

— As-tu de l'argent?

— Non... Et toi?

— Non.

— Il n'y a qu'une chose à faire alors. Buffet de dégustation.

Dix minutes plus tard, j'entrais dans le stationnement d'un magasin *Costco*.

— Par où commence-t-on? demanda Lula en prenant un panier.

— Je voudrais commencer par les produits frais, la charcuterie, et ensuite les produits congelés.

*Costco* est l'endroit par excellence pour les Américains pour les lunchs gratuits. Si vous ne pouvez pas vous permettre d'acheter de la

nourriture, vous pouvez acheter un abonnement minimum chez Costco et déguster les échantillons que des dames offrent. Vous n'avez qu'à vous insérer à travers les personnes âgées qui se tiennent en groupe autour d'elles.

— Regarde là-bas, dit Lula. Il y a une dame qui fait goûter des petites saucisses. J'aime ces petites saucisses.

Nous avons eu droit à quelques tranches de pommes trempées dans le caramel, des carottes et des brocolis crus avec une trempette ranch, un peu de fromage de chèvre, quelques morceaux de pizza congelée, du tofu sauté, des morceaux de brownie de la boulangerie, et quelques petites saucisses. Nous avons fait une dégustation de café guatémaltèque et de cidre de pomme mousseux. Nous avons utilisé la salle de toilette des dames, et nous sommes partis.

— Celui qui a inventé Costco savait ce qu'ils faisaient, déclara Lula. Je ne sais pas ce que je ferais sans mon adhésion Costco. Parfois, j'ai même acheté de la merde ici! Costco vend de tout. Tu peux même acheter un cercueil chez Costco.

Nous sommes entrés dans la Vic, et nous sommes retournés chez Coglin. Je m'arrêtai devant la maison quelques minutes, le moteur tournant au ralenti. J'examinai pour voir si quelque chose bougeait, ensuite, je fis le tour et je pris l'allée qui conduisait à la cour de Coglin. Pas de voiture à sa place de parking, donc je me garai là.

— Tu veux voir s'il se cache dans un placard? demanda Lula.

— Ouais.

Je frappai à la porte arrière de Coglin et je criai,

— Agent de cautionnement!

Aucune réponse.

J'ouvris la porte et je criai de nouveau. Toujours pas de réponse. J'entrai dans la cuisine en regardant autour. Tout était exactement comme, il y a plus d'une heure, à l'exception de l'opossum sur la table de la cuisine. L'opossum ressemblait à un ballon avec des pattes. Et l'odeur était pire que l'écureuil. Bien pire.

— Whoah! dit Lula. Il ne plaisantait pas sur ce putain de dégivrage.

— Peut-être que nous devrions le mettre dans le congélateur pour lui.

Lula avait mis son foulard sur son nez.

— Je ne le toucherais pas! C'est déjà assez mauvais que je me trimbale avec des morceaux d'écureuil sur moi! Je n'ai pas besoin des microbes d'opossum. De toute façon, ça ne va pas tenir dans son congélateur avec la façon dont il est tout gonflé.

— Coglin n'est pas ici, dis-je à Lula. Il aurait fait quelque chose avec cet animal s'il était revenu.

— Putain de merde! Je me tire d'ici.

Je me garai devant le bureau, derrière la Firebird de Lula, et nous sommes sortis de la Vic et avons regardé le poteau de téléphone au coin. Il était placardé avec des affiches de moi. C'était une photo prise sur le vif, et la légende disait: *Recherché pour meurtre*.

— C'est quoi ça? dis-je.

Ma première réaction a été une panique au fond de ma poitrine. La police me recherchait. Cela ne dura qu'un instant. Ce n'était pas une affiche « officielle » de fugitif. Ces affiches avaient été faites sur un scanner et une imprimante personnelle.

Je déchirai les affiches du poteau et je regardai sur la rue. Je pouvais voir des affiches sur tous les poteaux sur une distance d'un demi-pâté de maisons.

— Il y a des affiches partout! constata Lula. Elles sont collées sur les vitrines de magasins, et sur les voitures stationnées. Elle ouvrit la portière de sa Firebird. Je vais à la maison. Je dois faire disparaître ce foutu écureuil de moi.

J'entrai dans le bureau en montrant les affiches à Connie.

— C'est Joyce, me confirma Connie. Je l'ai vue les mettre en place, mais je ne savais pas ce que c'était.

— Elles sont probablement affichées dans toute la ville. Je devrais faire le tour et les enlever, mais j'ai de meilleures choses à faire avec mon temps... comme découvrir qui a tué Dickie.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour t'aider?

— Oui. J'ai besoin d'une recherche sur ses antécédents. Joyce dit qu'il vaut beaucoup d'argent.

Connie pianota son nom dans l'un des programmes de recherche et l'écran afficha les informations.

— Il a loué une Audi de 42,000 \$ il y a un an. Sa maison est évaluée à 350 000 \$. Et elle est hypothéquée au plafond. Aucun litige en cours contre lui. Rien à reprocher à son dossier. Il est propriétaire d'une partie du bâtiment abritant son cabinet d'avocats. Ses partenaires sont également répertoriés comme propriétaires. On dirait que le bâtiment a été payé comptant. Aucune hypothèque.

Connie imprima le rapport et me le remit.

— Des appels pour moi? demandais-je.

— Non. Est-ce que tu attends des appels?

— Je devais parler à Marty Gobel ce matin. Je m'attendais à ce qu'il appelle mon portable.

Non pas... que je tenais particulièrement à parler à Marty Gobel, mais ce serait toujours mieux que d'avoir un mandat d'arrestation délivré à mon nom. Je composai le numéro de Morelli. Pas de réponse.

Suivant, Ranger.

— Baby, répondit Ranger.

— Rien de nouveau sur Dickie?

— Non... mais les associés sont agités. Je peux sentir Smullen transpirer au micro.

Je quittai le bureau de cautionnement, je montai dans la Vic, et je roulai jusqu'à la maison de Dickie. Elle était facile à repérer, car c'était la seule maison du quartier ceinturée d'une bande jaune de scène de crime. C'était une grande maison avec des volets noirs et une porte rouge. Probablement âgée de trente ans, mais récemment peinte. Garage double. Terrain joliment aménagé, de taille moyenne. Très respectable, si vous ne teniez pas compte de la bande jaune. Je n'étais pas sûre de ce à quoi je m'attendais de trouver, mais je me sentis obligée de faire un détour par ici. Curiosité morbide, je suppose, puisque Joyce avait été impressionné par sa richesse. À bien regarder, il semblait à l'aise, mais pas trop riche.

Je fis une reconstitution mentale du crime. J'imaginai la porte de la maison de Dickie ouverte, et Dickie se faire traîner par celui qui lui a tiré dessus. Il devait y avoir une voiture dans l'allée. Des coups de feu un peu avant minuit, il faisait sombre. Ciel couvert. Pas de lune. Pourtant, on pourrait penser que quelqu'un aurait au moins pu voir la voiture partir. Si vous entendez des coups de feu, et que ça vous inquiète assez pour appeler la police, vous devez sûrement prendre le

temps de regarder par la fenêtre. Je garai la Vic, traversai la rue, et je frappai à la porte de la maison en face de chez Dickie. Une femme dans la cinquantaine me répondit.

— J'enquête sur l'incident Orr, lui dis-je. Je vous serais reconnaissante si vous pouviez répondre à quelques questions.

— Je veux bien, mais j'ai déjà parlé aux flics. Je n'ai pas beaucoup plus à dire.

— Vous avez signalé les coups de feu?

— Oui. Je me préparais à aller au lit. J'ai entendu les coups de feu, et je pensais que c'était les jeunes. Ils se promènent et tirent sur les boîtes aux lettres. Alors, quand j'ai regardé par la fenêtre, j'ai vu la voiture sortir de l'allée de M. Orr. Et j'ai vu que la porte d'entrée de la maison avait été laissée ouverte.

— À quoi ressemblait la voiture?

— Elle ressemblait un peu à votre voiture de police. Il faisait sombre, donc je ne peux pas être certaine, mais je pense qu'elle était de cette couleur bordeaux. Et la forme est similaire. Je ne connais pas vraiment les modèles de voiture. Mon mari l'aurait su exactement, mais il était déjà au lit. Il n'est pas arrivé à temps pour voir la voiture.

— Avez-vous vu des gens dans la voiture? Avez-vous vu la plaque d'immatriculation?

— Non. J'ai vu la voiture. Elle est sortie de l'allée et elle est allée en direction nord, vers la 18ème rue.

Je la remerciai et je retournai à la Vic.

J'avais deux moyens de sortir de la Vic. Je pouvais ramper à travers la console et sortir par la portière côté passager, ou je pouvais me glisser par la fenêtre du côté conducteur. Il était plus facile de me glisser par la fenêtre, mais cela signifiait que je devais laisser la fenêtre ouverte, et il faisait très froid quand je retournai à la voiture. Bien que, depuis que j'avais un demi-écureuil pourri collé à mon tableau de bord, il y avait un certain avantage à tenir la fenêtre ouverte.

Je choisis donc de ramper sur la console cette fois-ci afin de ne pas confirmer aux voisins que je n'étais pas vraiment un flic. Je retournai à la Vic, mis un peu de chaleur, et je passai en revue mes choix. Je pouvais partir à la chasse de l'un des DDC restants. Je pouvais aller à la chasse des affiches. Je pouvais me diriger vers la maison de mes parents et parler à Mamie de Milton Buzick. Ou je

pouvais rentrer à la maison et faire une sieste. Je penchais vers la sieste quand mon téléphone sonna.

— J'ai besoin d'aide, me dit aussitôt Mamie. J'ai un rencard ce soir avec Elmer. Nous allons à l'exposition de Rozinski, et je pense que je devrais montrer un peu de peau pour garder Elmer loin de Loretta Flick. Je pensais ouvrir quelques boutons sur ma robe bleue, mais je ne peux pas maintenir mes seins à la bonne hauteur. J'ai pensé que tu devais être en mesure de m'aider à acheter l'un de ces soutiens-gorges push-up.

Quarante-cinq minutes plus tard, Mamie était dans la cabine d'essayage de *Victoria's Secret* essayant des soutiens-gorges push-up.

— OK! Approuva Mamie de l'autre côté de la porte. Ils sont à la bonne place, et ils ont l'air assez bien, sauf pour les rides.

— Je ne m'inquiéterais pas des rides si j'étais toi, dis-je. Il me semble qu'Elmer a des cataractes.

— Peut-être que je prendrai l'un de ces strings pour aller avec ce soutien-gorge, dit-elle.

Je ne voulais pas imaginer Mamie en string.

— Un beau petit slip pourrait être mieux, suggérais-je.

— Tant qu'ils sont sexy. Je pourrais avoir de la chance ce soir.

Si elle avait de la chance, Elmer tomberait mort avant le dîner.

— Je reviens avec quelque chose qui ira parfaitement avec ton soutien-gorge pendant que tu te rhabilles.

Nous étions à la caisse avec le soutien-gorge et les culottes, au moment où j'entendis un grésillement dans ma tête, et l'instant après, j'étais étendue sur le sol et mes lèvres picotaient.

— Qu'est... commençais-je.

Mamie était penchée sur moi.

— Tu as été zappée par Joyce Barnhardt. Je t'ai entendu tomber, je me suis retournée et j'ai vu Joyce avec un taser. Nous avons appelé la police, mais elle s'est enfuie. La saleté de lâche!

Je regardai derrière Mamie et je vis un agent de sécurité du centre commercial me regarder nerveusement.



— Êtes-vous OK? demanda-t-il. Nous avons appelé un médecin.

— Aidez-moi à me remettre sur mes pieds.

— Je ne sais pas si je devrais. Peut-être que vous devriez juste rester où vous êtes jusqu'à ce que le médecin arrive?

— Aidez-moi! criais-je. Je n'ai pas besoin d'un médecin. J'ai besoin d'une nouvelle voiture, d'un nouveau boulot et être seule avec Ranger, dix minutes. C'est de sa faute!

L'agent me soutint sous les aisselles et me fit asseoir. Je me mis à genoux, j'empoignai sa chemise, et je me hissai debout.

— Bon sang... Madame... dit-il.

— Ne vous inquiétez pas. Ça m'arrive souvent. Je suis habituée.

Mamie m'aida à traverser le centre commercial, et nous avons réussi à traverser le stationnement et nous rendre à la Vic sans que le médecin me trouve. Je devais garder un profil bas. Je ne voulais pas me retrouver aux nouvelles du soir. « *Chasseur de prime locale zappée dans un centre commercial. Tous les détails aux nouvelles de vingt heures* ». Grand-mère se recula et regarda ma voiture.

— Est-ce que ta voiture était décorée comme ça quand nous l'avons quittée? Je ne me souviens pas qu'il y ait quelque chose d'écrit sur la carrosserie!

Quelqu'un avait peint à la bombe « *PIG CAR* » en noir et blanc sur la portière côté passager, et le dessus du coffre.

— C'est nouveau, confirmais-je.

— J'aurais utilisé des couleurs plus vives, dit Mamie. Or aurait été bien. Tu ne peux pas te tromper avec l'or!

— Le noir et blanc s'agence mieux avec les poils d'écureuil coincé au tableau de bord, ironisais-je.

— Je me demandais ce que c'était. J'ai pensé que c'était l'un de ces nouveaux procédés à imprimé animal inventé par les décorateurs.

— Lula m'a donné un coup de main pour la déco.

— Je m'en doutais, dit Mamie.

Je me glissai derrière le volant, je sortis du parking pour prendre la route.

— Entends-tu un bruit de grincement? Me demanda Mamie.

— Toutes les voitures sonnent comme ça. Tu le remarques maintenant parce que je n'ai pas mis le volume de la radio assez fort. Qu'en est-il de Milton? As-tu remarqué s'il portait des bijoux?

— Rien qui en vaud la peine. Son épinglette du *Lodge*. C'est à peu près tout. Je sais que tu recherches Simon Diggery. Ça va prendre quelque chose de beau pour le faire sortir par ce temps. Je vais vérifier Harry Rozinski, mais il n'aura sûrement rien qui ait de la valeur, et il n'a pas la même taille que Diggery.

— As-tu besoin d'un tour ce soir?

— Non. Elmer a une voiture. Il viendra me chercher.

Il était un peu passé seize heures quand je déposai Mamie. Les lumières étaient allumées dans les maisons du Bourg et les tables étaient parées pour le dîner. C'était une communauté où les familles s'assoiaient encore ensemble autour de la table pour les repas. Je tournai à droite sur Hamilton et dix minutes plus tard, j'étais dans mon immeuble. J'entrai, et Bob se précipita vers moi.

— Où est Joe? demandais-je à Bob en le caressant.

Pas dans la cuisine. Pas dans la salle à manger. Pas dans le salon. Je me rendis à la chambre à coucher et l'ai trouvé endormi dans mon lit.

— Hey... boucle d'or. Morelli se réveilla et se roula sur le dos.

— Quelle heure est-il?

— Seize heures trente. Tu es ici depuis longtemps?

— Quelques heures.

— J'ai entendu les nouvelles sur les meurtres Berringer alors que j'étais dans la voiture. Ils ont dit que les flics étaient déconcertés.

— Déconcerté et fatigué. J'ai besoin de sommeil. Je suis trop vieux pour ces merdes d'assassinats au milieu de la nuit.

— Il fut un temps où tu faisais toutes sortes de choses au milieu de la nuit.

— Viens ici et tu pourras m'en parler.

— Je pensais que tu étais fatigué.

— Je veux juste parler.

— C'est un gros bobard. Je *sais* ce que tu veux faire.

Morelli me fit un splendide sourire.

— Difficile pour nous les hommes... de garder un secret!

## Chapitre 4

Morelli était à mon comptoir de cuisine, à boire du café, et manger des céréales. Ses cheveux étaient encore humides de la douche, et il était rasé de près. Dans dix minutes, il aura déjà une barbe naissante. Il portait un jean noir usé, un pull à torsade en tricot gris pâle, et des bottes de moto noire.

— Tu ne ressembles pas à un flic. Tous les autres gars portent des costumes.

— Le chef m'a demandé de ne pas porter de costume. Je ressemble à un superviseur de croupier de casino quand je porte un costume. Je n'inspire pas confiance.

Je me versai un bol de céréales et ajoutai du lait.

— C'est gentil d'avoir apporté toute cette bouffe.

— Tes placards et ton frigo étaient vides. J'imagine que le business de chasseur de prime est au ralenti.

— Ça va, ça vient. Le problème est que... je fais assez d'argent pour vivre au jour le jour. Je n'en fais pas assez pour en mettre de côté.

— Ce serait plus facile si tu emménageais avec moi.

— Nous l'avons déjà essayé. C'est toujours une catastrophe. Au bout du compte, nous deviendrions complètement cinglés.

— C'est ton job! accusa Morelli.

— C'est ce que tu aimerais croire.

Il mit son bol de céréales dans l'évier et accrocha son arme à sa ceinture.

— Ouais, j'aimerais croire que tu abandonneras ton boulot.

— Est-ce que nous nous disputons?

— Est-ce que je cris en agitant les bras?

— Non.

— Donc, nous ne nous disputons pas.

Il glissa un bras autour de mon cou et m'embrassa.

— Je dois y aller. Je travaille avec Phil Panckek. Il déteste commencer sans moi.

— Marty Gobel n'a jamais appelé pour me parler. Est-ce que ça signifie que je suis tirée d'affaire?

— Non... ça signifie qu'il redoute de te parler, de peur que tu ne disposes pas d'un alibi, et il repousse le plus longtemps possible.

Bob était appuyé contre moi.

— Est-ce que tu emmènes Bob?

— Oui, je vais le déposer à la maison. Il a ses habitudes. Il mange le canapé. Il fait une sieste. Il ronge un pied de table. Il fait une sieste. Il répand les ordures sur le sol de la cuisine. Il fait une sieste.

Je caressai l'oreille de Bob.

— Tu es chanceux, tu as un chien qui peut s'amuser pendant que tu es parti.

Morelli enfila sa veste et mit la laisse à Bob.

— À plus tard.

Je finis de boire mon café, mes céréales et je lavai la vaisselle. Je pris une douche et mis un effort minimum sur mes cheveux. En vérité, l'effort minimum n'est pas loin de l'effort maximal, et mes cheveux sont à peu près pareils, peu importe ce que je fais. J'appliquai un peu de mascara et me regardai dans le miroir.

« Aujourd'hui, c'est le grand jour, me dis-je. Il faut passer aux choses sérieuses. Si tu n'attrapes pas quelqu'un bientôt, tu seras expulsée de ton appartement. »

J'enfilai mon jean chanceux et mon pull noir chanceux. Il faisait encore froid, mais il ne neigeait et ne grésillait pas, alors j'échangeai mes faux *Uggs* pour des chaussures de course... juste au cas, où je devrais pourchasser Diggy. Je mis des menottes dans ma poche de jean arrière. La bonbonne de poivre dans la poche de ma veste. Un taser accroché à ma ceinture. Je retournai à la cuisine et je pris mon arme cachée dans la jarre à biscuits. C'était un petit *Smith & Wesson* à cinq coups. Je fis tourner le baril. Pas de balles. Je regardai dans le

pot. Pas de balles. Je fouillai dans les tiroirs de cuisine. Pas de balles. Je remis l'arme dans la jarre à biscuits. Je n'avais pas vraiment envie de tirer sur quelqu'un aujourd'hui, de toute façon.

J'enfilai mon parka, une écharpe et des gants, et je me dirigeai vers la Vic. Je m'y glissai et mis la clé dans le contact. Il fallut un certain temps, mais le moteur démarra finalement. D'accord, je n'ai pas une très bonne voiture. Elle ne vaut pas grand-chose, me dis-je. Mais, au moins, elle fonctionne. Et aujourd'hui était le jour où tout irait bien. J'attraperai Diggery d'abord, puis Coglin. Et ensuite, je m'attaquerai aux autres cas.

Je pris Broad et je me dirigeai vers Bordentown. C'était juste après l'heure de pointe, et la circulation était lourde, mais fluide. La couverture nuageuse s'était enfin levée et le ciel était bleu comme habituellement dans le Jersey. J'étais sur la route 206, roulant tranquillement, écoutant la radio, lorsque le grondement provenant de sous le capot se transforma en *BANG, BANG, BANG*, ensuit la voiture sur son air d'allée, se rendit sur le bas-côté de la route jusqu'à l'arrêt complet. Ce n'était pas tout à fait inattendu, mais ça m'a prise de cour tout de même. Un autre exemple que le sucre n'est pas de la poussière de lutin, et que même si vous le souhaitez très ardemment, il ne vous rendra pas invisible.

J'étais assise là, essayant de ne pas pleurer, réfléchissant à mes options, lorsque Ranger m'appela.

— Baby, tu es arrêtée sur la route 206. Qu'est-ce qu'il y a ?

Je me souvenais du gadget dans mon sac. RangeMan me surveille.

— Ma voiture est morte.

Quinze minutes plus tard, je regardai dans mon rétroviseur et je vis Ranger se stationner derrière moi. Il sortit de sa voiture et entra dans la mienne. Ranger ne sourit pas beaucoup, mais c'est clair qu'il était amusé.

— Je ne sais pas comment tu fais, me dit Ranger. En quelques jours, tu as réussi à transformer une très bonne voiture usagée en quelque chose de complètement inutilisable, c'est tout un art.

— C'est un don.

— Le trou de balle dans la lunette arrière ?

— Joyce Barnhardt, dis-je. Elle est choquée après moi parce qu'elle pense que j'ai tué Dickie.

— Et la merde sur le tableau de bord?

— Écureuil explosif.

Il eut l'air incrédule pendant un moment et éclata de rire. Depuis tout le temps que je connais Ranger, c'était peut-être la troisième fois que je le voyais rire aux éclats, et donc, ç'a valu la peine de faire exploser l'écureuil.

Ranger revint à son doux sourire et me fit sortir de la voiture. Il referma la portière, passa un bras autour de mes épaules et me raccompagna à sa Porsche Cayenne.

— Où allais-tu?

— Je suis sur les traces de Simon Diggery, répondis-je. Je suis passée à son mobile home mardi, mais il n'y avait personne à la maison. Je pensais essayer de nouveau.

Ranger ouvrit la portière de la Cayenne pour moi.

— Je vais avec toi. Si nous sommes chanceux, nous pourrions voir son serpent manger une vache.

Je regardai de nouveau la Vic.

— Qu'en est-il de ma voiture?

— Je la ferai remorquer.

Ranger ne prit pas la peine de stationner hors de vue de la caravane de Diggery. Il dirigea la Cayenne sur l'herbe flétrie et stationna entre la caravane et le bouquet de feuillus. Nous sommes sortis de la Porsche, et il me donna son arme.

— Reste ici et tire sur tout ce qui prend la fuite, y compris le serpent.

— Comment sais-tu que je n'ai pas mon propre fusil?

— Tu l'as?

— Non.

Ranger fit un autre de ces presque sourires et jogga jusqu'à la porte d'entrée de Diggery. Je l'entendis frapper sur la porte et crier. Il y eut le bruit de l'ouverture de la porte rouillée, la fermeture et ensuite le silence. Je surveillais mon coin.

Après quelques minutes, Ranger réapparut et me fit signe de le rejoindre.

— Simon est parti quelque part, mais l'oncle est ici. Et reste loin de l'évier, me suggéra Ranger.

Je lui redonnai son flingue, et je le suivis dans la caravane, où j'ai immédiatement examiné la cuisine. Le serpent était affalé sur le comptoir, la tête dans l'évier. Je supposai qu'il avait soif. L'oncle était assis à la petite table encastrée.

L'oncle n'était pas beaucoup plus âgé que Simon Diggery, et la ressemblance familiale étaient là, il semblait usé par une grande consommation d'alcool et un supplément de vingt-deux kilos. Il portait des chaussettes noires et des pantoufles miteuses et d'énormes caleçons.

— Je te donne quelques pièces si tu retires ta chemise, me dit Bill Diggery.

— Je *te* donne une pièce si *tu* mets ta chemise, lui répondis-je.

Ranger était appuyé contre le mur, dévisageant Diggery.

— Où est Simon? demanda Ranger.

— Sait pas, répondit Bill.

— Penses-y, rétorqua Ranger.

— Il pourrait être au boulot.

— Où est-ce qu'il bosse?

— Sais pas.

Les yeux de Ranger se posèrent sur le serpent et de nouveau à Bill.

— A-t-il mangé aujourd'hui?

— Il ne mange pas tous les jours, dit Bill. Il n'a probablement pas faim.

— Steph, me dit Ranger. Attends à l'extérieur, je dois parler à Bill.

— Tu ne vas pas le donner à manger au serpent? Si?

— Pas complètement.

— Tant que tu ne lui donnes pas tout, dis-je rassurer.

Et je sortis. Je refermai la porte derrière moi et j'attendis quelques minutes. Je n'ai pas entendu de cris de douleur ou de



terreur. Pas de coups de feu. Je m'emmitouflai dans mon manteau et j'enfonçai mes mains dans mes poches pour me garder au chaud. Après quelques minutes, Ranger sortit, refermant la porte derrière lui.

— Eh? demandai-je.

— Simon travaille dans l'aire de restauration au *Quakerbridge Mall*. Bill n'en savait pas plus.

— As-tu donné des bouts de l'oncle Bill au serpent?

— Non, il avait raison... le serpent n'avait pas faim.

— Alors, comment as-tu réussi à le faire parler?

Ranger glissa un bras autour de moi, et je sentis ses lèvres effleurer mon oreille quand il répondit.

— Je peux être très persuasif.

Sans déconner!

*Quakerbridge* est situé le long de la Route 1, au nord-est de Trenton. Ça semblait être une longue route à parcourir pour Diggery pour un petit boulot dans une aire de restauration, et puis merde! peut-être que Diggery a eu de la chance d'avoir ce job. Et peut-être qu'il avait une meilleure voiture que moi. Cette pensée m'amena à une réalité qui donne à réfléchir. Diggery avait une meilleure voiture que moi, parce que je n'avais plus de voiture du tout!

Ranger quitta le quartier de Diggery et prit la direction nord. Nous étions sur la route 206, et je redoutais de voir l'emplacement où j'avais laissé la Vic. Je n'aime pas voir de pauvres et tristes voitures en panne. C'était un rappel de ce qui n'allait pas avec ma vie. Boulot de merde, vivre au jour le jour, aucun avenir pour lequel j'étais prête à m'engager. Si nous étions en juin et que le soleil brillait, j'éprouverais des émotions différentes, mais il faisait froid, les nuages étaient revenus et le brouillard commençait à tomber.

— J'ai besoin de macaroni au fromage, dis-je à Ranger, mettant mes mains sur mes yeux. Je me suis promis des frites, des beignets de gelée, du gâteau d'anniversaire... et je n'ai encore rien eu.

— J'ai une meilleure façon de te rendre heureuse, me dit Ranger. Moins engraisant... mais plus addictif.

— Pharmaceutique?

— Sexuel. Et tu peux ouvrir les yeux. La Vic est partie.

— Partie? Où?

— Au paradis des voitures.

Vingt minutes plus tard, Ranger s'arrêta à un feu rouge sur Broad, et son portable sonna. Il répondit à son oreillette Bluetooth, il écouta pendant quelques minutes, son humeur était sombre, son expression ne montrait rien. Il remercia l'appelant et raccrocha.

— Ils ont trouvé le comptable, Ziggy Zabar, m'informa Ranger. Il flottait près de la rive à quelques mètres au sud du pont Ferry Street. Il a été identifié par une carte de crédit et un bracelet d'alerte médical pour un problème cardiaque.

Ranger se gara derrière le camion du médecin légiste, et nous avons marché jusqu'à la scène du crime. La journée dégénérait tristement et la météo tenait la foule éloignée. Il n'y avait que quelques photographes et journalistes courageux. Pas de badauds. Une poignée d'hommes en uniformes, des flics en civil. Une équipe du SAMU qui semblait vouloir être ailleurs. Personne que je reconnaissais. Nous avons passé sous le ruban jaune et avons rejoint Tank.

Tank est le bras droit de Ranger et son ombre. Pas besoin de le décrire. Son nom dit tout. Il était vêtu de l'uniforme noir de RangeMan, et il semblait imperméable aux intempéries.

Tank était avec le frère de Ziggy Zabar, Zip, également vêtu de l'uniforme noir de RangeMan, son visage était stoïque, sa posture rigide.

— Nous avons intercepté l'appel sur les ondes de police, déclara Tank, s'éloignant de Zip. Il a séjourné dans l'eau pendant quelque temps, et il n'est pas en grande forme, mais je l'ai regardé, et même dans son état, il est évident qu'il s'agissait d'une exécution. Une seule balle dans le front, précis et propre. Il porte une chaîne à la cheville, donc je suppose qu'il a été attaché à quelque chose de lourd, et la marée l'aura décroché.

Je retenais ma respiration. Je ne connaissais pas Ziggy Zabar, mais c'était tout de même horrible.

Nous sommes restés pendant un certain temps pour tenir compagnie à Zip, alors qu'il surveillait le corps de son frère mort. Le photographe de la police partit et les gars du légiste arrivèrent avec un sac mortuaire pour le corps. Je pouvais entendre le moteur du camion

légiste en marche au sommet de la colline. Les flics en uniformes relevaient leurs cols et traînaient les pieds. Le brouillard s'était transformé en bruine.

Ranger portait sa casquette des *SEAL*. Il glissa mes cheveux derrière mes oreilles et mit sa casquette sur ma tête pour me garder au sec.

— On dirait que tu as besoin d'un gâteau d'anniversaire.

— Je me contenterais d'un sandwich au beurre d'arachide et de chaussettes sèches.

— Je veux parler au médecin légiste, ensuite j'ai des choses à faire. « Il me tendit la clé de la Cayenne. » Prends ma voiture. J'embarquerai avec Tank et Zip. Ça ne me dérange pas si tu détruis la voiture, mais prends soin de ma casquette. Je veux la récupérer.

Je me précipitai vers le haut de la colline, je me hissai dans la Porsche, et je mis le chauffage à fond. Au moment où je quittais la voie d'accès sur Broad, mon portable sonna. C'était Marty Gobel.

— J'ai besoin de vous rencontrer pour que vous fassiez une déclaration, me dit Marty. Je sais que ce n'est pas quelque chose que vous voulez faire, mais je ne peux pas remettre à plus tard.

— Ce n'est pas grave, le rassurais-je. Je comprends. Je serai là dans dix minutes.

Le commissariat est sur Perry Street. La moitié du bâtiment est le palais de justice et l'autre moitié le commissariat. Il est en briques rouges, et l'architecture pourrait être classée comme utilitaire municipal. L'argent n'a pas été gaspillé sur des colonnes de fantaisie ou l'art. C'est un bâtiment, tout ce qu'il y a de plus simple. Cependant, il remplit son objectif, et il est situé dans un quartier où il est facile pour les flics de trouver les criminels.

Je me garai dans le parking public de l'autre côté de la rue et je rangeai la bombe au poivre, les menottes, et le taser dans le coffre à gant. J'appliquai du gloss avant ma rencontre avec Marty.

Je traversai le hall pour parler au *flic-dans-sa-cage* et lui ai donné mon nom. Le tribunal était en session de l'autre côté du hall et les gens fourmillaient partout, en attendant de passer à travers la sécurité.

Marty me rejoignit dans le hall. Nous nous sommes procuré du café et avons trouvé une salle vide où il pourrait prendre ma déclaration.

— Alors, commença Marty aussitôt assis, pourquoi as-tu tué Dickie Orr?

Je sentis ma bouche s'ouvrir toute grande et mes yeux s'écarquiller. Marty partit d'un éclat de rire.

— Je me suis foutu de toi, dit-il en rigolant. Les gars m'ont dit de te la faire.

— Dois-je prendre un avocat? demandais-je.

— En as-tu un?

— Mon beau-frère.

— Oh mon Dieu! tu parles d'Albert Kloughn? Il chasse les ambulances. Il a payé pour son diplôme de droit avec des poulets. Il l'a obtenu quelque part dans les îles, non?

Je fis quelques craquements d'articulation mentale.

— Que veux-tu savoir?

— As-tu un alibi?

Oh boy.

Une heure plus tard, je reculai ma chaise.

— J'ai terminé, déclarais-je à Gobel. Si tu veux en savoir plus, tu devras me nourrir.

— Le mieux que je puisse faire, c'est des barres Snickers.

— Combien?

Gobel ferma son bloc-notes.

— J'ai fini de toute façon. Toi et Morelli ne prévoyez pas sortir du pays dans un proche avenir, n'est-ce pas?

Je tournai mes yeux vers lui.

— Que veux-tu dire?

— Eh bien! tu sais, tu es en quelque sorte suspecte. En fait... tu es notre seule suspecte.

— Quel serait mon motif?

— Tu le détestais.

— Tout le monde le détestait!

— Ce n'est pas vrai. Pas *tout* le monde. Et tu hériteras de beaucoup d'argent. Il a rédigé un testament quand vous étiez mariés, et il ne l'a jamais changé. Tu hériteras de tout.

— Quoi? Dis-je le souffle coupé, car il m'avait littéralement coupé le souffle.

— Tu ne le savais pas?

— Je ne le crois pas. Ce fut le divorce le plus controversé de l'histoire du Bourg. Les cris furent entendus à des kilomètres. Nous nous sommes traités de tous les noms qui n'existaient pas encore.

— Crois-le, affirma Marty Gobel.

— Comment connais-tu ses volontés? Les testaments ne sont pas censés être secrets?

— Pas celui-ci. Sa petite amie en a une copie. Joyce Barnhardt. Il était sur le point de le changer, elle serait devenue sa seule héritière, mais il ne l'a jamais signé.

— Tu plaisantes encore, non? C'est une autre mauvaise blague?

— Le jure devant Dieu. Si jamais ils trouvent son corps, tu seras riche. Bien sûr, tu pourrais ne pas être en bonne position pour en profiter.

Je quittai Gobel, je m'enfermai dans la Cayenne, et j'appelai Morelli.

— Savais-tu que j'étais la seule héritière de Dickie? demandais-je.

— Non. Comment as-tu découvert ça?

— Gobel. Joyce le lui a dit. Apparemment, elle dispose d'une copie du testament de Dickie.

— Donc, tu as parlé à Marty. Comment ça s'est passé?

— Au moment où nous avons terminé, j'avais en quelque sorte, le sentiment, que je pouvais avoir tué Dickie.

Il y eut un moment de silence.

— Tu ne l'as pas fait, n'est-ce pas?

— Non! Merde! Je retourne à la maison. Je suis toute chamboulée.

— Regarde dans le congélateur lorsque tu arriveras à la maison. Je t'ai apporté de la nourriture réconfortante.

— Réconfortante?

— Macaroni au fromage de *Stouffer*. Portion familiale.

— Je t'aime!

Je pouvais sentir Morelli sourire à l'autre extrémité.

— Je te tiens maintenant. Je sais où sont tous les boutons.

Je me précipitai à la maison et je me dirigeai directement au congélateur. J'ouvris la porte et il était là! *Le* format familial! Je faillis m'évanouir de joie. Je le déballai et l'ai mise dans le micro-onde, ensuite je courus dans la chambre pour enfiler des vêtements secs. Je changeais de chaussettes, lorsque je réalisai que la pièce n'était pas tout à fait normale. J'avais quitté la maison, le lit défait et les draps froissés, et maintenant ils étaient moins froissés, et les oreillers étaient tous alignés sur la tête de lit. Et mon tiroir à T-shirts était partiellement ouvert.

Je me déplaçai vers la table de chevet à côté du lit et je sortis ma bombe de poivre du tiroir du haut. Je regardai sous le lit et dans tous les placards. Je ne trouvais personne. Celui qui est venu ici n'y était plus.

Je rappelai Morelli.

— Il est au micro-onde, dis-je. Quand l'as-tu apporté?

— Hier. Lorsque j'ai apporté tout le reste des trucs. Pourquoi?

— Je pense que quelqu'un est entré dans mon appartement pendant que j'étais absente.

— Probablement Ranger qui voulait tripoter tes sous-vêtements.

— Non. J'étais avec Ranger. Et si Ranger était venu ici, je ne l'aurais pas su.

Et si Ranger voulait tripoter mes sous-vêtements, il le ferait alors que je les porterais.

— Si tu es inquiète, tu peux venir chez moi. Bob aime la compagnie.

— Et toi?

— Je le voudrais aussi. Tu n'auras qu'à dégager les canettes de

bière et des boîtes de pizza sur ton chemin et faire comme chez toi.

— Est-ce que ça aurait pu être les flics, à la recherche de preuve?

— Non. Nous ne pourrions pas utiliser les preuves obtenues de cette façon. Et d'ailleurs, personne n'est aussi malin ici. Seuls les flics de la télé font ce genre de chose.

— Bon à savoir. Je dois te laisser. Mon macaroni au fromage vient juste de sonner.

— J'ai quelques paperasseries à terminer, et je pars. Où vais-je te retrouver?

— Je reste ici. Il n'y avait aucune menace de mort peinte sur les murs, alors peut-être que je me suis juste imaginé des choses. Je suis un peu effrayée, due au fait d'être accusée de meurtre.

— Tu n'es pas encore accusée, corrigea Morelli. Tu es seulement soupçonnée.

Je raccrochai, j'enfonçai mes pieds dans mes bottes en peau de mouton, et j'enfilai un sweat en molleton à capuche. J'aimais bien la maison de Morelli, mieux que mon appartement, mais tous mes vêtements, mon maquillage et tous les trucs pour les cheveux étaient ici. Lorsque Morelli passait la nuit avec moi, il empruntait mon rasoir, utilisait le savon qui était disponible dans la salle de bain, et remettait les vêtements qui étaient restés au sol pour la nuit. Il gardait des sous-vêtements et des chaussettes de rechange ici, et c'est tout. Quand j'allais chez Morelli, c'était toute une organisation.

Je finis de manger le macaroni au fromage et l'ai fait descendre avec une bière. J'avais maintenant chaud à l'intérieur et à l'extérieur, et je ne me souciais plus autant au sujet de Dickie.

Je laissai tomber un macaroni au fromage dans le plat de nourriture de Rex, et il se précipita pour emplir ses bajoues. Ses moustaches frétilaient et ses petits yeux noirs brillaient.

— Il est temps d'aller chercher Diggery, dis-je à Rex. Maintenant que je suis pleine de macaroni au fromage, je peux faire *n'importe* quoi – sauter d'un grand bâtiment d'un seul bond, arrêter une locomotive à toute vitesse, subir une épilation Bikini à la cire.

Rex me jeta un regard et se cacha aussitôt dans sa boîte de soupe.

## Chapitre 5

C'était le milieu de l'après-midi et c'était encore gris et pluvieux, mais la pluie ne gelait pas sur les routes. Je songeai que c'était un bon signe. J'étais en chemin vers le centre commercial avec la voiture et la casquette de Ranger, et je me sentais imbattable. J'étais armée de la bombe au poivre et le taser. J'avais mes menottes. J'avais mes papiers. J'étais prête à foncer.

Je me garai à l'entrée de l'aire de restauration et je fis le tour des concessions. Pizza, hamburgers, glaces, smoothies, Chinois, biscuits, sous-marins, Mexicains, sandwiches. Je ne voyais Diggery nulle part. Alors, je fis un scan rapide des tables et je le repérai de l'autre côté, contre un mur. Il parlait à quelqu'un, et il y avait des papiers étalés sur la table.

Je me procurai un soda diète et je me trouvai une table inoccupée juste derrière Diggery. Il était occupé à parler et ne me remarqua pas. Il semblait remplir une sorte de formulaire. Il termina de le remplir, il donna le formulaire à la femme en face de lui, elle lui donna de l'argent et elle partit. Une nouvelle personne s'est aussitôt assise et donna à Diggery une grande enveloppe jaune.

Je ne voulais prendre aucun risque cette fois-ci. Je n'allais pas donner à Diggery l'occasion de déguerpier en courant. Je m'approchai tranquillement de Diggery et je bouclai une menotte à son poignet droit.

Diggery regarda son poignet, puis me dévisagea.

— Merde! s'écria Diggery.

— Vous devez vous faire recautionner, lui annonçais-je. Vous avez manqué votre date d'audience.

— Je suis occupé, là, déclara Diggery. Un peu de respect, OK? Je ne fais pas irruption dans *ton* bureau, moi, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas un bureau. C'est une aire de restauration. Que diable faites-vous?



— Il fait mes impôts, me répondit la femme en face de lui. Il les fait chaque année.

Je regardai la femme.

— Vous /e laissez faire vos impôts?

— Il est dément!

Impossible de le nier.

— Il est également en état d'arrestation, l'informais-je. Vous devrez prendre d'autres dispositions.

— Quelles dispositions? Je ne peux pas remplir ces formulaires. Je n'y comprends rien!

Quatre autres personnes se sont pointées. Trois hommes et une femme.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda l'un des hommes. Quel est le problème?

— Simon doit partir maintenant, confirmais-je.

— Hors de question! J'attends depuis une heure, et je suis le prochain en ligne. Vous avez besoin de Simon, prenez un numéro!

— Debout! ordonnais-je à Diggery.

— Ça va être laid, me dit-il. Tu ne veux pas faire chier Oscar là-bas. Il n'a pas beaucoup de patience, et il manque ses émissions de télé d'après-midi pour venir ici.

— Je ne peux pas croire que vous faites des impôts!

— C'est juste un de ces boulots qui s'organisent très rapidement. Non pas que ce soit très surprenant, puisque j'ai un très fort côté entrepreneurial en moi.

Je regardai ma montre.

— Si nous bougeons, je peux vous faire *recautionner* aujourd'hui, et vous pourrez être de retour ici, dans quelques heures.

— Je n'attendrai pas quelques heures de plus, me dit Oscar, en me donnant un coup à l'épaule qui m'a fait ricocher sur la femme derrière moi.

Je sortis le taser de ma poche de manteau.

— Dégagez, dis-je à Oscar. Simon est en violation de son

cautionnement, et il doit venir avec moi.

— J'en ai un aussi, me dit la femme derrière moi.

Et ZINNNNG.

Quand je revins à moi, j'étais sur le dos sur le sol, et je regardais le même type de la sécurité que lors du shopping de la lingerie de Mamie.

— Êtes-vous OK? demanda-t-il. Avez-vous eu un malaise? Pouvez-vous avoir des effets secondaires suite à votre dernière électrocution au taser?

— C'est ma vie, dis-je. C'est compliqué.

Il me releva et m'installa sur une chaise.

— Voulez-vous boire de l'eau ou autre?

— Ouais... de l'eau sera parfait.

Au moment où il revint avec l'eau, le bourdonnement dans ma tête avait presque complètement cessé. Je bus l'eau et je regardai autour. Pas de Diggery. Ses clients étaient partis aussi. Aucun doute qu'ils sont partis vers le stand à taco ou la station à essence. Il me manquait mes menottes et mon taser. J'ai été probablement chanceuse qu'ils n'aient pas pris mes chaussures et ma montre.

Je quittai le stationnement, et je manœuvrai prudemment la voiture sur l'autoroute. Je roulai sur le pilote automatique et tout à coup, je réalisai que j'étais arrêtée devant la maison de mes parents. Je vérifiai pour m'assurer que je ne bavais plus, puis j'entrai dans la maison. Mon père était assis devant la télé, endormi avec le journal posé sur son ventre. Ma mère et ma grand-mère étaient dans la cuisine.

Mamie portait un pantalon de yoga en spandex noir moulant et un T-shirt rose qui disait « *Je Suis Culottée* » et elle avait les cheveux teints en rouge. Ma mère était au fourneau, mais la planche était dépliée et le fer était branché. Je me doutais que ce devait être les cheveux rouges qui ont valu que le fer soit allumé.

Puisque le fer était déjà sorti, je décidai d'affronter la situation et agir naturellement.

— Alors, dis-je à Mamie, comment c'est passé ton rencart?

— C'était très bien, répondit Mamie. Le salon funéraire avait une nouvelle sorte de cookie. Chocolat avec pépites de chocolat blanc. Et

ils ont réellement fait du bon boulot avec Harry Rozinski. Tu pouvais à peine dire que la moitié de son nez était rongé par le cancer de la peau.

— Est-ce qu'il portait des bijoux?

— Non. Mais Lorraine Birnbaum était à côté dans la salle de visionnement n° 4, et elle était tout ornée. Elle portait une très jolie montre, et ils lui ont laissé son anneau de mariage et son diamant. Le diamant est vraiment très gros. Tu ne te souviens probablement pas de Lorraine. Elle est partie quand tu étais petite. Elle est revenue vivre avec sa fille après le décès de son mari l'an dernier, mais elle ne lui a pas survécu très longtemps. Sa nécrologie annonçait qu'elle serait enterrée vendredi.

— Elmer s'est-il bien comporté?

— Ouais. C'est la seule déception. J'étais prête à le relancer, mais il a eu des reflux acides à cause des biscuits et a dû rentrer à la maison.

Ma mère était au fourneau à faire sauter le bœuf haché pour faire les poivrons farcis. Elle s'approcha de l'armoire où elle gardait sa liqueur cachée, elle fit une pause, puis s'est ressaisie et continua à faire sauter le bœuf.

— Sissy Cramp et moi sommes allées faire du shopping aujourd'hui, dit Mamie, j'ai acheté ces nouveaux vêtements et je suis allée à l'institut de beauté. J'ai pensé que je devrais me donner un coup de jeune, depuis que j'ai vu les beaux cheveux noirs d'Elmer. C'est une merveille qu'à son âge il n'ait pas un seul cheveu gris sur la tête.

— Il n'a *aucun* cheveu sur la tête, dis-je à Mamie. Il porte une perruque.

— Cela expliquerait beaucoup de choses.

Ma mère et moi nous sommes regardés et avons fait une grimace.

— J'ai lu quelque part que le rouge est la couleur hot pour les cheveux cette année, dit Mamie. Alors j'ai demandé à Dolly de me teindre en rouge cette fois. Qu'en penses-tu?

— Je pense que c'est amusant, complimentais-je Mamie. Ça fait ressortir la couleur de tes yeux.

Je pouvais voir ma mère mordre sa lèvre inférieure, et je savais

qu'elle lorgnait à nouveau le cabinet d'alcool.

— Je me sens comme une nouvelle personne. Sissy dit que je ressemble à Shirley MacLaine.

Je zippai ma veste.

— Je passais pour vous dire bonjour. Je dois retourner au bureau.

Je me regardai dans le miroir de l'entrée en me rendant vers la porte pour m'assurer qu'il n'y avait pas de restant d'effets du taser... comme la langue pendante ou mes yeux rouler dans ma tête. Je ne remarquai rien, alors j'ai quitté la maison de mes parents, je bouclai ma ceinture dans la Cayenne, et j'appelai Lula.

— Humm, répondit Lula.

— Je vais chercher Carl Coglin. Tu veux venir avec moi?

— Bien sûr. Je pourrais faire exploser un autre écureuil sur moi.

Cinq minutes plus tard, je la ramassai en face du bureau de cautionnement.

— Ça, c'est ce que j'appelle une voiture! approuva Lula, en entrant dans la Cayenne. Il n'y a qu'un endroit où tu peux avoir une voiture comme ça.

— C'est Ranger.

— Comme si je ne le savais pas! J'ai un orgasme juste à m'asseoir dedans. Je te jure, cet homme est si hot et si parfait, que c'est comme s'il n'était pas humain.

— Mmm.

— Mmm? Qu'est-ce que ça veut dire? Tu n'es pas d'accord?

— Il m'a impliquée dans un assassinat, je te signale.

— Il t'a demandé d'étrangler Dickie devant l'ensemble du personnel du bureau d'avocat?

— Eh bien... non. Pas exactement.

— Non pas que Dickie ne mérite pas de se faire étrangler.

— C'est une pourriture.

— Pas qu'un peu!

— Bien qu'il semble que je sois la seule bénéficiaire dans son testament.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Apparemment, il avait rédigé un testament quand nous étions mariés, faisant de moi l'héritier, et il n'a jamais eu le temps de le changer.

— Comment tu sais ça?

— Joyce en a une copie. Elle en a parlé aux flics, et ils m'ont interrogée.

— Alors, c'est Joyce qui t'a impliquée dans cet assassinat.

— Oui!

— Salope!

Je montai sur Hamilton et je dirigeai la Porsche vers le nord de Trenton. Il était seize heures, et un autre jour s'écoulait sans capture. Si ça continue, je devrai me dénicher un autre emploi. Du moins, un boulot à temps partiel.

— Quel est ton plan? Voulut savoir Lula.

— S'il est à la maison, nous l'attraperons et le menotterons et nous l'entrerons dans la voiture. Tu as des menottes, n'est-ce pas?

— Pas avec moi. C'est toi la super top chasseuse de primes. Tu es censé avoir des menottes.

— Je les ai perdus.

— Encore? Seigneur, je n'ai jamais vu quelqu'un perdre ses choses comme toi.

— En général, tu as des menottes.

— Ils sont en quelque sorte... attachés à mon lit. Tank est venu, et nous avons joué au coquin.

Beurk. Imaginer l'un ou l'autre attaché à un lit avec des menottes n'était pas une bonne image.

— Je ne savais pas que vous étiez ensemble.

— Nous sommes l'un de ces couples qui ne se voient pas tout le temps. Nous nous voyons quelquefois. Et parfois, il reste un moment avec moi.

— OK, alors nous pourrions capturer Coglin et le zapper. As-tu ton taser?

— Bien sûr que j'ai mon taser.

Lula sortit son taser de son grand sac à main.

— Oh oh! la batterie est à plat.

Je savais qu'elle avait son Glock. Et je savais qu'il était chargé. Mais je ne voulais surtout pas qu'elle tire sur Coglin.

— Et si je l'attrape et que je m'assois dessus jusqu'à ce qu'il abandonne?

— Je suppose que ça pourrait le faire.

Je roulai sur la rue de Coglin et je me stationnai, le moteur en marche, en face de sa maison. Les lumières étaient éteintes à l'intérieur. Je fis le tour du bloc et j'examinai l'arrière de la maison. Aucune voiture garée dans l'allée. Je coupai le moteur et nous sommes sortis du véhicule pour nous diriger vers la porte arrière de Coglin. Je frappai à la porte et je m'annonçai. Aucune réponse.

Lula avait la main sur la poignée de porte.

— Elle n'est pas verrouillée, constata-t-elle en ouvrant la porte et mettant un pas à l'intérieur. Ce gars est confiant.

— Peut-être qu'il n'est jamais revenu.

Nous avons regardé dans les pièces, en allumant les lumières, examinant autour de nous. Des animaux empaillés étaient partout. Il avait une chambre entière remplie de pigeons.

— Qui voudrait d'un pigeon farci? demanda Lula. Je veux dire, quel genre de marché crois-tu qu'il y a pour des pigeons morts?

Nous sommes retournés en bas, et en nous rendant vers la salle d'exposition de la véranda, Lula s'arrêta devant un castor.

— Regarde cette sale bête, me dit Lula. Maintenant, je te le dis. C'est le plus gros putain de rongeur que j'ai jamais vu. C'est pratiquement préhistorique!

Je n'avais jamais vu un castor de près, et je fus surprise par la taille.

— Crois-tu que ces bêtes soient toujours aussi grosses?

— Peut-être que ce débile de Coglin l'a trop rembourré.

Lula prit une télécommande qui avait été placée à côté du castor. La télécommande avait deux boutons. Sur l'un des boutons, il était inscrit « *YEUX* » et l'autre, « *BANG* ».

Lula appuya sur le bouton *YEUX* et les yeux du castor se mirent à briller. Elle pressa de nouveau et les yeux s'éteignirent.

— je ne devrais probablement pas appuyer sur le bouton *BANG*! dit Lula. Ça me semble être un castor explosif. Et ce n'est pas comme si c'était un quelconque écureuil de second ordre. Cette bête doit faire tout un désordre. C'est atomique! C'est quelque chose que tu ne donnes qu'à un ennemi.

Je regardai Lula en souriant.

— Je sais ce que tu penses, me dit Lula. Tu penses à Joyce, et à quel point elle mérite ce castor. Tu penses que nous avons l'obligation de donner ce castor à Joyce.

— Elle aime les animaux.

— Ouais, spécialement les gros chiens entraînés et les poneys.

— Peut-être que le deuxième bouton n'explosera pas. Peut-être que le castor chante une chanson ou autre chose.

— Le bouton dit *BANG*!

— Il pourrait être mal étiqueté.

— Je vois où tu veux en venir. Tu penses que nous aurons à dire beaucoup de « *Je vous salue Marie* », si nous l'envoyons à Joyce et le faisons exploser sur elle. Mais ça ne serait pas de notre faute si elle le fait exploser accidentellement. Ou s'il y avait un malentendu de notre part.

— Je ne voudrais pas la mutiler.

— Bien sûr que non!

— Juste parce qu'elle a tiré sur moi, m'a zappée avec un taser, et m'a balancée aux flics, ce n'est pas une raison de lui faire du mal physiquement.

— Évidemment.

— Pourtant, ce serait amusant de lui envoyer un castor chantant.

Lula regarda sa montre.

— Combien de temps restons-nous ici à réfléchir? J'ai des

choses à faire.

Je fouillai dans ma bourse et je trouvai huit dollars et quarante cents. Je le laissai sur la table et j'empochai la télécommande.

— C'est pourquoi? Voulut savoir Lula.

— C'est pour le castor. J'ai déjà assez d'ennuis. Je ne veux pas être accusée d'avoir volé un... castor chantant.

— Et tu penses que ça vaut à peine huit dollars et quarante cents?

— C'est tout ce que j'ai.

J'enroulai mes bras autour du castor et le soulevai de la table.

— Ça pèse une tonne!

Lula mit ses mains sous ses fesses et m'aida à le porter jusqu'à la porte. Nous avons chargé le castor dans la zone de cargaison de la Cayenne et je traversai la ville jusqu'à la maison de Joyce.

Joyce habite dans une grande maison coloniale blanche avec des colonnes de fantaisie et une grande cour. La maison est le résultat de son dernier divorce. Joyce garda la maison, et son mari un nouveau départ. Il y avait un Jeep rouge dans l'allée, et les lumières brillaient dans les fenêtres du bas.

Lula et moi avons sorti le castor de l'arrière de la Cayenne et l'avons porté jusqu'au porche de Joyce. Nous avons déposé le castor sur le sol, je sonnai, et nous courûmes nous cacher. Nous nous sommes accroupis derrière le Jeep rouge et avons retenu notre souffle. La porte s'ouvrit, Joyce apparue et dit,

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Je pressai le bouton pour faire briller les yeux, et je regardai au-delà de la voiture. Joyce était penché regardant le castor. Un homme arriva derrière elle. Ce n'était pas Dickie. Un type plus jeune, plus trapu en jean et T-shirt thermique.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est un castor.

— Eh bien, amène-le à l'intérieur, dit-il. J'aime les castors.

Joyce poussa et tira le castor à l'intérieur et referma la porte. Lula et moi avons couru vers une fenêtre sur le côté de la maison où les rideaux n'avaient pas été fermés et avons regardé à l'intérieur



Joyce et le type du Jeep. Ils examinaient le castor, lui tapotant sur la tête en souriant.

— Je pense qu'ils ont pris quelques petits drinks, dit Lula. N'importe qui avec l'esprit clair ne mettrait pas le castor de l'enfer dans leur maison.

Après une minute ou deux, Joyce et le type du Jeep se fatiguèrent du castor et s'éloignèrent. J'attendis qu'ils soient à une distance sécuritaire, puis je pressai le bouton.

*BANG!*

Il y eut un petit délai, et puis *BOUM!* De la fourrure de castor et de la farce de castor partout aussi loin que l'œil pouvait voir. La fourrure et de la substance visqueuse suspendues sur le canapé, les chaises, la table et les lampes de table. Il y en avait dans les cheveux de Joyce et dans le dos de sa chemise. Joyce, se figea un moment, puis elle se retourna et regarda autour d'elle, les yeux exorbités.

— Putain de merde! hurla Joyce. Putain de bordel de merde!

— Nom de Dieu! Dit Lula.

Nous nous sommes éloignées de la fenêtre et avons traversé la cour du voisin en courant jusqu'à l'endroit où nous avons garé la voiture. Nous avons sauté dedans, et je déguerpis en laissant du caoutchouc sur le bitume.

— Ce n'était pas un castor chantant après tout! dis-je.

— Ouais... merde! ajouta Lula. J'étais impatiente de l'entendre chanter.

Je souriais tellement, que mes joues me faisaient mal.

— Ç'a valu la peine de mettre mes huit derniers dollars.

— C'était génial, acquiesça Lula. Ce Coglin est un foutu génie.

Lula avait garé sa Firebird sur le petit terrain derrière le bureau. Je la déposai près de sa voiture et je me dirigeai vers mon appartement.

Morelli regardait la télévision quand je suis entrée.

— Tu as l'air heureuse, me dit-il. Tu dois avoir eu une bonne journée.

— Elle a commencé lentement, mais elle s'est bien terminée.

— Il y a une casserole dans le frigo. C'est de ma mère. Il y a des légumes, et plein de trucs. Et je prendrais bien une autre bière. La partie va commencer.

Quelques heures plus tard, nous étions encore devant le téléviseur quand le portable de Morelli sonna.

— Je ne réponds pas! dit Morelli. Le gars qui a inventé le téléphone cellulaire devrait pourrir en enfer.

La sonnerie s'arrêta et une minute plus tard, elle recommença. Morelli ferma le téléphone. Nous avons eu trois minutes de silence, et mon téléphone se mit à sonner dans la cuisine.

— Tu peux sonner, bâtard, dit Morelli.

La sonnerie ne s'arrêtant pas, alors, Morelli se rendit à la cuisine pour répondre. Il souriait quand il revint.

— Des bonnes nouvelles? demandais-je.

— Oui... mais je vais devoir aller bosser.

— Le cas Berringer?

— Non. Autre chose.

Il alla dans la chambre à coucher, fit descendre Bob du lit, et lui mit la laisse.

— Je pourrais être absent pendant un certain temps, mais je t'appellerai, me dit Morelli. Et ne t'inquiète pas pour Dickie. Je suis sûr que ça se passera bien.

Il attrapa sa veste et m'embrassa.

— À plus tard.

Je refermai et verrouillai la porte derrière lui et je restai un instant immobile à prendre le pouls de l'appartement. C'était vide sans Morelli. D'un autre côté, je pouvais regarder quelque chose de stupide à la télévision, porter mes pyjamas de flanelles miteux, mais confortables, et monopoliser le lit.

## Chapitre 6

Je me levai tard, car il n'y avait réellement aucune bonne raison de me lever tôt. Je me fis du café et je mangeai des céréales bourrées de sucre directement de la boîte et les ai fait descendre avec une banane. Mes dossiers étaient éparpillés sur la table de la salle à manger. Coglin, Diggery, et un troisième dossier que je n'avais pas encore ouvert. Aujourd'hui était la journée consacrée au troisième dossier. J'avais le dossier dans ma main quand mon téléphone sonna.

— Es-tu OK? demanda aussitôt ma mère.

— On ne peut mieux.

— As-tu vu le journal ce matin?

— Non.

— Ne le regarde pas, me dit-elle.

— Pourquoi?

— C'est partout dans les nouvelles, ils disent que tu as tué Dickie.

« Dis-lui que je lui rendrai visite dans la grande maison, cria Mamie à ma mère. Dis-lui que je lui apporterai des cigarettes afin qu'elle puisse payer les gardiennes butchs. »

— Je te rappelle, dis-je à ma mère.

Je raccrochai et je regardai dans mon judas. Bonne affaire. Le journal du matin de M. Molinowski était toujours devant sa porte. Je sortis sur la pointe des pieds, je saisis le journal, et je retournai presto dans mon appartement.

Le titre disait « CHASEUSE DE PRIMES LOCALE, SUSPECTÉE DANS LA DISPARITION DE ORR. » En première page. Et l'article était accompagné d'une image peu flatteuse de moi, prise pendant que j'attendais Gobel dans le hall de l'édifice municipal. Ils avaient interrogé Joyce, et elle disait que j'avais toujours été jalouse d'elle et que j'avais des crises de comportement violent même quand

j'étais enfant. Il y avait une mention du temps où Mamie et moi avions accidentellement incendié la maison funéraire. Il y avait une deuxième photo de moi sans sourcils, le résultat de ma voiture qui a explosé en une boule de feu, il y a un certain temps. Et puis, il y avait plusieurs déclarations des secrétaires qui avait été témoin que j'avais pété un câble sur Dickie. Une des secrétaires a déclaré que j'avais pointé un flingue vers Dickie et menacé de « mettre un grand trou dans la tête ».

— C'était Lula! dis-je à l'appartement vide.

Je remis le journal sur le tapis de bienvenue de M. Molinowski et je retournai à mon appartement, je verrouillai la porte, et je rappelai ma mère.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges, dis-je à ma mère. Ignore-les. Tout va bien. Je suis allée en ville pour prendre un café avec Marty Gobel et quelqu'un s'est imaginé des choses.

Il y eut une pause pendant lequel ma mère se parlait à elle-même essayant de croire à mon histoire.

— J'ai un poulet rôti ce soir. Est-ce que toi et Joseph viendrez dîner?

Nous étions vendredi. Morelli et moi allons toujours dîner chez mes parents le vendredi soir.

— Bien sûr! répondis-je. Je serai là. Je ne sais pas pour Joe. Il est sur une affaire.

Je bus mon café et lus le troisième dossier. Stewart Hansen a été accusé d'avoir brûlé un feu de circulation et de possession d'une substance contrôlée. Il avait vingt-deux ans, sans emploi, et il vivait dans une maison sur Myrtle Street à l'extrémité du Bourg. La maison avait été mise en garantie de caution. Elle appartenait au cousin de Stewart, Trevor. J'entendis un coup sec sur ma porte et je me rendis voir par le judas de sécurité. C'était Joyce.

— Ouvre cette porte! cria-t-elle. Je sais que tu es là.

Elle essaya d'ouvrir la porte, mais elle était bien verrouillée.

— Qu'est-ce que tu me veux? répondis-je au travers de la porte.

— Je veux te parler.

— De quoi?

— À propos de Dickie, imbécile. Je veux savoir où il est. Tu as découvert l'argent et tu as en quelque sorte réussi à le lui arracher,

c'est ça?

— Pourquoi veux-tu savoir où il est?

— Ça ne te regarde pas. J'ai juste besoin de savoir.

— C'est quoi le chapeau de tricot sur ta tête? J'ai failli ne pas te reconnaître. Tu ne portes jamais de chapeau.

Joyce touchait nerveusement son chapeau.

— Il fait froid dehors. Tout le monde porte un chapeau avec ce temps.

Surtout tous ceux qui ont de la fourrure de castor coincé dans leurs cheveux.

— Alors, où est Dickie? demanda Joyce.

— Je te l'ai dit, je ne sais pas. Je ne l'ai pas tué. Je ne l'ai pas kidnappé. Je n'ai aucune idée où il est.

— Bien, dit Joyce. C'est la façon dont tu veux là jouer? C'est OK pour moi.

Et elle s'éloigna d'un pas lourd.

— Qu'est-ce qui cloche dans tout ça? demandais-je à Rex. Comment est-ce arrivé? Rex était endormi dans sa boîte de soupe. Difficile d'avoir une conversation sérieuse avec un hamster dans une boîte.

Je pense que, de la façon dont ma matinée commençait, ça ne serait pas mal d'avoir Lula avec moi quand j'irai voir Stewart. Lula n'est pas vraiment une bonne agente de cautionnement, mais elle comprend la nécessité d'un beignet quand une appréhension part en vrille.

— Alors qu'est-ce que ce gars a fait?

Lula était sur le siège passager de la Cayenne de Ranger, examinant le dossier de Stewart Hansen.

— Ça dit juste « substance contrôlée » ici. Qui a écrit ça? Ça ne dit rien!

Je tournai sur Myrtle et roulai jusqu'à la maison. Elle semblait anodine. Petit cottage. Petit lopin de terre. Indiscernable des autres maisons de la rue. Les lumières de Noël encore installées

contournaient la porte d'entrée. Éteintes. Je fis le tour dupâté de maisons et je me garai une maison plus bas. Lula et moi sommes sorties et avons marché jusqu'à la maison de Stewart Hansen.

— Cette maison est hermétique, fit remarquer Lula. Il y a des stores opaques sur toutes les fenêtres. Soit ils essaient d'économiser l'énergie, ou bien ils se promènent nus là-dedans.

Je me suis procuré de nouvelles menottes et un taser auprès de Connie.

— C'est plus facile de zapper quelqu'un quand il est nu.

— Ouais, tu as beaucoup plus de choix où frapper. Tu es prête à y aller?

Je levai le pouce, elle sortit son arme à feu et elle partit en joggant derrière la maison pour sécuriser la porte arrière. Je me sentais confiante. Elle n'aurait pas à tirer sur quiconque parce qu'elle était vêtue de ses bottes Sasquatch, de ses collants vert poisson, et d'une mini-jupe assortie, en spandex, le tout agrémenté d'un manteau de fourrure de lapin rose vif... c'était suffisant pour affaiblir un homme de bonne constitution.

J'avais mon téléphone portable sur haut-parleur, accroché à ma veste, la ligne ouverte.

— Es-tu en place? demandais-je à Lula.

— Ouais. Me répondit Lula de l'arrière de la maison.

Je frappai à la porte avec ma Maglite d'un kilo. Personne ne répondit. Je frappai de nouveau et criai-je... « AGENT DE CAUTIONNEMENT! »

— Merrrde! dit Lula dans le haut-parleur. Tourne ta tête quand tu fais ça. Tu viens de me défoncer le tympan!

— J'entre.

— Ne te fatigue pas à défoncer la porte. La porte arrière est ouverte.

J'entendis un coup de feu et j'eus un moment de panique.

— Oups! dit Lula. Ignore ça.

La porte avant était verrouillée, alors j'attendis que Lula la déverrouille pour moi. Elle souriait de toutes ses dents quand elle me fit entrer.

— Tu ne vas pas le croire! dit-elle. Nous avons touché le jackpot, ce coup-ci. Nous sommes mortes et au paradis... et personne ne nous a rien dit!

J'entrai dans un petit hall aux murs recouverts de placoplâtre brut. La porte du hall était ouverte, et au-delà de la porte... du cannabis. La maison était une ferme de pot. Système d'éclairage puissant, des murs recouverts de papiers réfléchissants argentés, des ventilateurs, des conduits d'aération, une multitude d'étagères remplies de plantes à différents stades de croissance.

— Attends de voir la salle à manger, me dit Lula. Il y a de la merde de première qualité qui pousse dans la salle à manger.

Je haussai les sourcils.

— Pas, que je sois une grande spécialiste... se défendit Lula.

— Tu as de l'herbe qui dépasse de tes poches de veste.

— J'ai rassemblé des preuves en traversant la maison.

— Je suppose que tu n'as pas vu Hansen?

— Non... mais il y a une voiture là-bas derrière. Et la porte arrière de la maison était ouverte. Je ne serais pas surprise qu'il y ait quelqu'un, caché ici.

— Est-ce que nous devons nous inquiéter de les voir prendre la fuite avec la voiture?

— Non. Quelqu'un a tiré une balle dans le pneu avant droit.

Je refermai et verrouillai la porte d'entrée, et nous avons commencé à fouiller la maison.

— Tu passes la première et tu ouvres les portes, je serai derrière toi avec mon flingue, me conseilla Lula. J'irais bien la première, mais il est difficile de tenir une arme et ouvrir une porte. Je veux être en mesure de me concentrer sur le flingue. C'est pas parce que j'ai peur... ou quoi que ce soit.

— Ne me tire pas dans le dos.

— Ai-je déjà tiré sur toi? Sincèrement, tu penses que je ne sais pas ce que je fais?

Nous avons fouillé dans la salle de séjour, la salle à manger, et la cuisine.

— Au moins, ces types sont propres, constata Lula. Ils ont aligné

toutes leurs bouteilles de bière vides. Je suppose que c'est ici qu'ils transplantent les petits plants, qu'ils pèsent et ensachent. Et ils ont une belle balance numérique. Tu peux voir qu'ils ont mis beaucoup d'efforts sur la qualité.

Je regardais la collection de pots, de casseroles, de bouteilles et les bocaux près du poêle.

— On dirait bien qu'ils ont une expérience scientifique en cours. Alcool, filtres à café, de l'éther.

— Ces gars-là sont complètement débiles, dit Lula. Ils fabriquent de l'huile de haschich. Tu peux te transformer en barbecue à faire ce genre de choses.

Nous avons parcouru le couloir vers les chambres à coucher. Nul besoin de chercher sous les lits, car il n'y en avait pas. Deux sacs de couchage étaient placés contre un mur dans une des chambres. Une télévision posée sur le sol. Le placard était rempli de vêtements. Le reste de la chambre était pleine de cannabis.

— C'est plutôt douillet, remarqua Lula. Je parie que c'est comme dormir dans la jungle.

Nous avons fouillé la salle de bains et la deuxième chambre. Beaucoup de pot séché dans la deuxième chambre, mais aucun Hansens.

— Nous avons raté quelque chose. Dis-je à Lula, en revenant à la cuisine.

— Nous avons ouvert toutes les portes. Nous avons regardé autour de toutes les étagères. Nous avons regardé derrière le rideau de douche, et nous avons déplacé les vêtements dans le placard. Il n'y a pas de cave, de garage et pas de grenier.

— Il y a une tasse de café sur le comptoir, et le café est encore chaud. Quelqu'un était ici, et je ne pense pas qu'il ait eu le temps de partir. Tu étais à la porte arrière, et j'étais à la porte d'entrée. Nous avons vérifié les fenêtres. Personne n'est sorti par une fenêtre.

Lula tourna les yeux vers l'armoire au-dessus du comptoir.

— Peut-être qu'il est parti juste avant que nous arrivions. Tu sais, une heureuse coïncidence pour lui.

— Ouais, répondis-je, menottes dans une main, taser dans l'autre, mon attention portée sur l'armoire. C'est sûrement ça.



Lula recula et maintenait à deux mains le Glock en visant l'armoire. Je tendis la main et j'ouvris une des portes. Stewart Hansen tomba, s'écrasant sur le comptoir, envoyant valser tout le matériel d'expérience scientifique. Il déboula du comptoir jusqu'au sol et atterrit comme un chat sur de la glace noire, ses jambes bougeaient, mais il ne fit aucun mouvement intelligent pour fuir.

Dans l'excitation du moment, Lula pressa la détente, la balle passa loin de Hansen, mais frappa la bouteille d'éther. Le liquide fut projeté sur la cuisinière à gaz, et nous avons tous paralysé un moment.

— Le feu du pilote! cria Hansen.

Nous nous sommes tous précipités par la porte arrière, et je pense que j'étais dans les airs lorsque l'explosion s'est produite. Ou peut-être que c'était l'explosion qui m'a propulsée hors de la maison.

— Bordel de merde! jura Hansen.

Il était sur le sol à côté de moi, et Lula était sur le dos, la jupe remontée jusqu'au cou, à côté de lui.

— Qui a tiré sur cette bouteille? demanda Lula. Ce n'est pas moi? Si?

Je mis les menottes à Hansen, et nous avons tous reculé de quelques pas.

— Y avait-il quelqu'un d'autre dans la maison? demandais-je à Hansen.

— Non. J'étais seul.

Nous regardions l'incendie se propager à la maison. C'était comme un feu de broussailles, et presque instantanément toute la maison s'est enflammée, un épais nuage de fumée de pot s'échappait du brasier flottant au-dessus du Bourg. Les sirènes hurlaient au loin et nous trois, appuyés contre la voiture de Hansen, aspirions des particules de cendres et de fumée de cannabis qui flottaient autour de nous.

— Ça, c'est de la bonne merde, déclara Hansen respirant à fond.

— Ça sent *l'Hawaii 5 - O*, approuva Lula. Non pas que je le connaisse...

Je regardai vers le bas pour m'assurer que mes orteils ne fumaient pas.

— Peut-être que nous devrions aller un peu plus loin.

Nous avons tous reculé jusqu'à la limite du terrain arrière de Hansen.

— C'est trop marrant! rigola Lula. Nous avons cramé une maison! Dit-elle en éclatant de rire

Hansen se tordant de rire aussi ajouta,

— Il y a probablement, l'équivalent d'un million de dollars d'herbe, en plus de la maison! Parti en fumée!

Je riais si fort que je tombai sur le dos sur le sol.

— Regardez-moi! dis-je. Je peux faire l'ange dans la neige.

— Je suis toute mouillée, constata Lula. Est-ce qu'il pleut?

Du bruit venait de l'avant de la maison. Le grondement des moteurs de camion de pompiers, les crépitements et les communications radio des flics.

— Je suis vachement affamée, nous informa Lula. J'ai besoin de chips. Je tuerais pour des chips!

Un SUV noir approcha avant de s'immobiliser derrière la voiture de Hansen. Tank sortit de la voiture et se dirigea vers nous.

— Je l'ai! dit-il dans sa talkie. Elle est dans la cour arrière avec Lula.

La Cayenne de Ranger arriva dans la seconde et se gara derrière le SUV. Ranger courut jusqu'à moi, me souleva du sol, et me serra étroitement contre lui.

— J'ai eu peur que tu sois dans la maison, me dit Ranger. Es-tu blessée?

— J'ai été propulsée hors de la maison. Et puis... il a commencé à pleuvoir.

— Ce n'est pas la pluie. Ce sont les boyaux d'incendie de l'autre côté de la maison.

Il se recula un peu et m'examina.

— Baby, tu flottes comme un cerf-volant!

— *Oui!* Et tu es tellement *mignon*.

Ranger m'installa dans la Cayenne et confia Hansen et Lula à

Tank. Nous sommes sortis de l'allée et avons tourné sur Exeter Street.

— Tu es toujours si *calme*, dis-je à Ranger. Pourquoi?

Ranger ne bougeait pas, mais je soupçonnais qu'il roulait des yeux.

— Alors? demandais-je.

— J'aime le calme.

— Calme, calme, calme, dis-je. Je lui donnai un coup sur le bras.

— Ne fait pas ça. M'avertit Ranger.

Je lui donnai un autre coup. Ranger se gara le long du trottoir et me menotta à la poignée de soutien en haut de la fenêtre du côté du passager.

— Est-ce que tu vas vouloir coucher avec moi maintenant que je suis menottée?

— Tu le voudrais?

— Absolument pas.

Ranger sourit, il mit la Cayenne en vitesse, et démarra.

— J'ai vu ton sourire, dis-je

D'un côté, je me sentais dragueuse, et maligne. De l'autre côté, dans un coin sombre et reculé de mon esprit, je me doutais que je faisais partie de ces gens qui deviennent odieux sur le tabac farfelu. Peu importe qui avait raison, je n'arrivais pas à arrêter.

— Donc, continuais-je, sachant que j'insistais. Tu ne veux pas coucher avec moi?

— Plus que tu ne peux l'imaginer. Mais en ce moment, tu es mouillé, et tu sens le pot. Tu as de la chance que je te laisse entrer dans ma voiture!

— Où allons-nous?

— Je t'emmène à la maison, pour que tu puisses prendre une douche chaude et te mettre des vêtements secs.

— Et ensuite?

— Nous verrons.

Oh boy.

Ranger était dans la cuisine préparant un sandwich quand j'entrai. Je me suis cuite à la vapeur sous la douche jusqu'à ce que l'eau devienne froide, et j'ai enfilé un jean et un T-shirt, laissant mes cheveux sécher naturellement.

Il me regarda.

— Comment te sens-tu?

— Affamée et fatiguée.

— Tu as eu toute une matinée. Tu as incendié une maison au ras du sol.

Je pris deux tranches de pain, que je badigeonnai de moutarde, j'y déposai du jambon et j'ajoutai du fromage.

— Techniquement, c'est Lula qui a mis le feu. C'était un accident. Elle a touché un bidon d'éther, et il s'est renversé sur la cuisinière à gaz.

— Nous tenons le jeune menotté. Que veux-tu faire avec lui?

— C'est un DDC. J'ai besoin de le ramener.

— Si tu le ramènes, tu seras impliquée dans l'incendie. Tu auras plus de publicité.

— J'ai besoin d'argent.

Ranger prit une bouteille d'eau dans le frigo.

— Je peux te donner un emploi si tu as besoin d'argent.

— Que ferais-je?

— Premièrement, augmenter mon quota pour les minorités. Je n'emploie qu'une seule femme, et c'est ma femme de ménage.

— Et... hormis ça?

— De petits boulots. Tu peux travailler à temps partiel, selon tes besoins.

— As-tu besoin de moi maintenant?

Ranger me sourit.

— Tu as raté ta chance, dis-je

— J'en aurai d'autres. Tu as reçu un appel téléphonique pendant

que tu étais sous la douche, et il a laissé un message. Tu devrais l'écouter.

Le message était de Peter Smullen. Il voulait me parler. Il me priait de le rappeler.

Ranger était appuyé contre le comptoir, les bras croisés, à me regarder.

— Difficile de croire que ma journée pourrait être pire, dis-je.

— Tu te sous-estimes.

Je composai le numéro de Smullen et je pataugeai à travers les couches de secrétaires. Enfin, Smullen me répondit.

— J'apprécie le retour d'appel, me dit-il. J'imagine que vos journées sont compliquées depuis la disparition de Dickie.

— Elles sont intéressantes.

— J'espérais que nous pourrions nous voir pour discuter.

— De quoi voulez-vous que nous discussions? demandais-je.

— Affaires.

— C'est mince.

— Je préfère ne pas discuter de questions délicates au téléphone. J'ai un horaire complet cet après-midi, mais j'espérais que nous pourrions nous rencontrer pour boire un verre après les heures de bureau. Peut-être au bar de l'hôtel Marriott à vingt heures?

— D'accord. Rendez-vous à vingt heures.

— J'ai un rencard, dis-je à Ranger. Il s'avère que je suis très demandée. Tout le monde veut me parler. Les flics, Joyce, Peter Smullen.

— Est-ce que Smullen t'a dit pourquoi il voulait te rencontrer?

— Il a dit qu'il voulait parler *affaires*. Comme... peut-être le fait que j'ai planté un micro sur lui?

— Et Joyce?

— Elle était chez moi ce matin, exigeant de savoir où je planquais Dickie.

— Comme si tu l'avais coupé en morceaux, pour nourrir les chats du voisinage? Ou bien vivant dans ton placard?

— Je ne sais pas.

— Tu devrais le découvrir. Peut-être qu'elle sait quelque chose que nous ne connaissons pas.

— Peut-être que *tu* devrais lui parler. Elle t'aime.

— Tu me jetteras dans la fosse aux lions?

Ça me fit sourire.

— Le grand méchant Ranger aurait-il peur de Joyce Barnhardt?

— Je préfère affronter un python.

— Joyce n'a pas une grande capacité de concentration. Je suis surprise qu'elle soit toujours sur cette affaire.

Le téléphone de Ranger sonna, et il y répondit sur le mode haut-parleur.

— Tu as une réunion prévue à treize heures, annonça Tank. As-tu besoin d'une voiture?

— Oui.

— Je serai dans le stationnement.

— Je descends.

Ranger sortit les clés de la Cayenne de sa poche et les posa sur le comptoir. Il compta quatre cents dollars et les déposa sur le comptoir.

— César doit élaborer un système de sécurité pour un nouveau client demain matin, et un point de vue féminin serait utile. Il va te prendre à neuf heures. Il t'apportera un uniforme. L'argent est une avance sur salaire pour les services que tu fourniras.

Il me plaqua contre le mur, se pencha vers moi, puis m'embrassa. Sa langue toucha la mienne, et je sentis mes doigts se recroqueviller involontairement sur sa chemise quand la chaleur se précipita de mon estomac vers le sud. Il rompit le baiser et me regarda avec une ébauche de sourire. Juste une légère courbe aux coins de sa bouche.

— C'est une avance sur les services que *je* propose, dit-il.

Il attrapa sa veste et sortit.

## Chapitre 7

Depuis que je n'ai plus désespérément besoin d'argent, je décidai de passer l'après-midi sur les activités visant à me garder hors de prison. J'ai entendu ce que disait Morelli... que Dickie était juste considéré comme disparu et donc je ne devrais pas m'inquiéter. Mais des gens étaient envoyés en prison pour moins que ça. Je connais ce fait. J'ai aidé à les mettre là.

Premièrement, avoir une conversation avec Joyce. Je me rendis chez elle et je me garai dans son allée derrière un camion *Pro Serve* et une berline. La porte d'entrée de Joyce était ouverte, et je pouvais voir une équipe de nettoyage travailler à l'intérieur. Un canapé et un fauteuil étaient sur le trottoir. Les victimes collatérales de l'explosion de castor.

Je choisis un type qui semblait parler anglais et lui ai demandé de voir Joyce.

— Pas ici, dit-il. Elle nous a fait entrer et elle est partie.

— Ce n'est pas grave, je vais juste regarder autour jusqu'à ce qu'elle revienne. Je suis sa décoratrice d'intérieur. Nous avons rendez-vous, mais je suis en avance.

— Ça me va, dit-il. Faites-vous plaisir!

La maison était minutieusement décorée avec beaucoup de tissus en velours et de miroirs aux cadres dorés. Les tapis étaient épais. Du marbre dans la cuisine et la salle de bains. Du satin dans la chambre. Téléviseurs à écran plat partout. Joyce avait bien choisi son mari la dernière fois. Elle avait choisi plus de velours et de dorures que je pouvais gérer, mais c'était luxueux.

Il y avait ce qu'il semblait être un bureau/bibliothèque, des étagères remplies de livres à couverture rigide qui avaient probablement appartenu à son ex. Un grand bureau en acajou sculpté trônait au milieu de la pièce. Le bureau était en ordre. Un téléphone, mais aucun calepin de notes. Aucun ordinateur. J'ai vérifié tous les tiroirs. Annuaire téléphonique. Rien d'autre.

Je retournai à la cuisine et me suis assise à la petite station de travail encastrée. Le téléphone était rattaché à un répondeur. Une tasse de café Starbucks contenait des stylos et des marqueurs. Quelques notes autocollantes étaient empilées à côté du téléphone.

J'ouvris le tiroir du haut et je trouvai un morceau de papier avec deux numéros à neuf chiffres et un numéro de téléphone griffonné dessus. Je reconnus le numéro de sécurité sociale de Dickie. Étrange de voir comment vous pouvez vous souvenir des choses comme ça. Je ne reconnus pas le deuxième numéro ni le numéro de téléphone.

Je composai le numéro de téléphone, et une voix automatisée se présenta comme le service réservé aux Clients de *Smith Barney* et demanda un numéro de compte. C'était le plus loin où je pus aller, alors je recopiai les trois numéros sur un papier autocollant et je le mis dans ma poche.

Je ne voyais rien d'intéressant sur le bureau de Joyce. Je passai à travers les appels émis ou reçus de son téléphone et je copiai la liste des numéros, des quatre derniers jours.

Je replaçai le tout et me heurtai à Joyce en sortant de la cuisine.

— C'est quoi ce bordel? Me demanda Joyce.

— Je te cherchais.

— Eh bien, tu m'as trouvée. Qu'est-ce que tu veux?

— Je pensais que si nous mettions nos têtes ensemble, nous pourrions être en mesure de comprendre ce qui est arrivé à Dickie.

— Je sais ce qui lui est arrivé. Je ne sais juste pas, où il est *maintenant*.

— Pourquoi tu t'inquiètes? demandais-je à Joyce.

— Je l'aime.

J'éclatai de rire, et Joyce s'est fendue d'un sourire.

— Bon, OK! *Je n'ai pas pu* garder un visage impassible cette fois-ci, dit Joyce.

— Est-ce que tu penses qu'il est mort?

— Difficile à dire pour le moment, du moins, jusqu'à ce qu'un corps se présente. Ce que je peux te dire est ceci – reste hors de mon chemin! J'ai beaucoup d'investissement ici, et j'ai l'intention de récolter. Et j'écraserai quiconque tentera de m'arrêter.



— Difficile de croire que Dickie avait autant d'argent. De ce que j'ai pu voir, il n'était pas très malin.

— Tu n'as aucune idée de ce qu'il y a d'impliqué. Et je te préviens à nouveau. Reste en dehors de ça!

Joyce commençait vraiment à m'agacer. C'était assez moche que de temps en temps Morelli et Ranger essaient de me tasser, maintenant c'était Joyce qui me disait de ne pas m'en mêler.

— On dirait que tu refais ta déco. Est-ce de la fourrure d'animaux sur ton lustre?

Nous nous sommes fixées, et je savais que la pensée flottait dans sa tête... *Est-ce que Stéphanie Plum est responsable de l'attentat à la bombe castor?* Et puis, après un moment, nous nous sommes quittées.

Je me dirigeai vers la Cayenne, j'entrai, et je partis. Je roulai jusqu'à la maison de Coglin comme ça, juste pour le plaisir, et je vis le SUV vert garé dans l'allée, deux pneus sur la ligne de propriété de Coglin. Je me garai derrière le SUV, histoire de bloquer sa sortie, et je m'approchai de la porte arrière de Coglin avec le taser dans la main.

Coglin répondit à la porte avec un fusil à canon scié dans la sienne.

— Et maintenant? demanda-t-il.

— Rien de neuf! Que du vieux!

— Je ne pars pas avec vous. Je ne peux pas. Je dois rester ici. J'irai dès que je le pourrai.

Je regardai son canon scié.

— Très bien, alors. Bonne conversation. Appelez-moi quand vous serez prêt à... euh... vous savez.

Je retournai dans la Cayenne et je pris la direction du bureau de cautionnement.

— Si tu cherches Lula, elle n'est pas ici, m'informa Connie quand j'entrai. Elle est retournée chez elle pour mettre des vêtements secs et elle n'est jamais revenue. On dirait que tu as eu une matinée bien remplie. J'ai entendu dire que des gens viennent de partout pour respirer l'air du Bourg.

— Je jure que je n'ai rien à voir avec ce feu. Ce n'était pas ma faute.

— Évidemment. As-tu attrapé Hansen?

— Oui et non. Je suis venue ici pour utiliser le programme de recherches par numéro de téléphone.

— Est-ce pour Hansen?

— Non. J'essaie de donner un sens à la disparition de Dickie. Joyce est impliquée. Je ne sais pas exactement comment ou pourquoi, mais j'ai noté quelques numéros de son téléphone, et je tiens à les enquêter. L'un d'eux est pour le centre de service automatisé réservé aux clients de *Smith Barney*.

— C'est gros! dit Connie. Leurs clients sont ceux qui ont au moins dix millions d'actifs. Qu'est-ce que tu as sur la liste?

J'approchai une chaise du bureau de Connie et lui donnai ma liste.

— Les trois numéros sur le papier autocollant proviennent d'un morceau de papier dans le bureau de Joyce. Le reste provient de son téléphone.

— Tu as fait une introduction par effraction?

— Seulement une introduction. Sa porte était ouverte. J'aimerais entrer dans ce compte, mais il demande un numéro de compte.

Connie regarda le papier autocollant.

— Joyce n'est pas très brillante. Si elle a écrit le numéro de téléphone, j'imagine que le reste des informations est là aussi.

— Le numéro du haut est le numéro de téléphone. Le deuxième numéro je ne le reconnais pas, et le dernier numéro est le numéro de sécurité sociale de Dickie.

— Et ils étaient écrits dans cet ordre sur son bloc?

— Ouais.

Connie composa le numéro de téléphone de *Smith Barney*. La voix automatisée demanda le numéro de compte et Connie lui donna le deuxième numéro à neuf chiffres. La voix demanda le code d'accès et Connie composa le numéro de sécurité sociale. Accès refusé. Connie recommença et elle donna cette fois-ci seulement les quatre derniers chiffres du numéro de sécurité sociale.

— J'y suis, dit Connie. Le solde est zéro. Et la dernière transaction était un retrait de quarante millions de dollars. C'était il y a deux semaines. Connie raccrocha et me regarda.

— C'est un gros paquet d'argent. À qui appartient ce compte?

— Je ne sais pas.

— Ça ne peut pas être à Joyce. Elle serait dans les Bahamas à acheter des hommes et des chèvres. Le code d'accès est à partir du numéro de sécurité sociale de Dickie, l'hypothèse logique serait que c'est le compte de Dickie. Mais je ne sais pas comment Dickie aurait accumulé autant d'argent. C'est beaucoup d'heures facturables.

Sans déconner! Lorsque Joyce dit que Dickie valait de l'argent, je ne pensais pas à ce genre d'argent.

— Peut-être qu'il a volé les types qui l'ont enlevé, et ils sont devenus très méchants?

Connie prit la liste des numéros que j'ai relevés du téléphone, les entra dans l'ordinateur, et commença la recherche par numéro de téléphone avec son programme.

— Après, nous être débarrassés des numéros insignifiants, il ne reste que seize numéros, dit Connie. Je fais une recherche et je te les imprimerai.

Je regardai les informations qui arrivaient. Cinq appels du cabinet d'avocats dans les deux derniers jours. Et Joyce reçut un appel à une heure du matin de Peter Smullen, juste après que Dickie ait disparu.

— Ce Smullen ne serait pas un de ses partenaires? demanda Connie.

— Oui. C'est assez étrange qu'il ait appelé Joyce à une heure du matin!

— Peut-être qu'il y a quelque chose entre eux.

Beurk. Qu'est-ce que ma rencontre avec lui voulait dire? Je pensais que Smullen voulait me parler de l'enlèvement et de l'assassinat. Ce serait horrible s'il s'avérait qu'il voulait parler de sexe. Peut-être qu'il n'a pas découvert le micro. Peut-être qu'il n'a remarqué que mon décolleté.

Le reste de la liste semblait insignifiant. Je pris la version imprimée de Connie et la fourrai dans mon sac.

— Je dois y aller, dis-je à Connie.

Connie ouvrit son tiroir du haut, sortit une boîte de cartouches pour mon Smith & Wesson, et me la donna.

— Juste au cas où.

Je quittai le bureau de cautionnement, et m'installai dans la Cayenne pour appeler Ranger.

— Yo, me répondit Ranger.

— J'ai suivi ton conseil et j'ai parlé à Joyce, j'ai appris qu'il y a un compte *Smith Barney* qui a le numéro de sécurité sociale de Dickie comme un code d'accès. Il présente un solde nul et le dernier retrait était de quarante millions de dollars.

— Joyce a partagé ses informations avec toi?

— Plus ou moins. Quand tu es allé dans la maison de Dickie, as-tu fouillé son bureau chez lui?

— Non. Je voulais voir la scène du crime, et je n'ai pas eu le temps pour autre chose. Je me suis faufilé entre deux fouilles de police.

— Peut-être que ce serait une bonne idée de fouiller dans le bureau de Dickie et voir ce qui en est. J'aimerais traîner un peu du côté de son cabinet d'avocats aussi, mais ce sera plus compliqué.

— Où es-tu maintenant?

— Je suis au bureau de cautionnement.

— Rejoins-moi devant RangeMan.

RangeMan est situé sur une rue tranquille du centre-ville de Trenton. C'est un petit bâtiment relativement discret de sept étages en sandwich entre des propriétés commerciales. Il y a une adresse sur la porte d'entrée et une petite plaque de cuivre, mais aucun signe annonçant RangeMan. Un parking souterrain dans un garage fermé. L'appartement privé de Ranger se trouve à l'étage supérieur. L'ensemble de l'immeuble est hautement technologique et sécurisé.

Ranger m'attendait dehors. Je m'arrêtai devant lui et je plaçai sa casquette sur la console. Il entra et mit la casquette sur sa tête.

— Tu te sens mieux maintenant? demandais-je.

— Un ami m'a donné cette casquette juste avant sa mort. C'est un rappel pour rester alerte.

Je lui jetai un regard.

— Je pensais que tu le portais parce qu'il te donnait un *look hot*.

Ça m'a valu un sourire.

— Tu penses que j'ai un *look hot* avec cette casquette?

Je pense qu'il a un *look hot* dans *tout*.

— C'est une très belle casquette.

Quand j'approchai de la maison de Dickie, je fis un tour du quartier, lentement. La bande jaune des scènes du crime avait été enlevée, et la maison ne semblait plus aussi sinistre. Pas de voitures dans l'allée. Pas de lumières allumées visibles des fenêtres.

— Le parc en face de la maison, me dit Ranger. Nous allons agir comme si nous habitons ici.

Nous sommes allés jusqu'à la porte, et Ranger essaya la poignée. Verrouillée. Il prit un petit outil de la poche de sa veste, et en vingt secondes, la porte s'ouvrit. Je me doutais que l'outil était pour le *spectacle, et que si je n'avais pas regardé, il aurait simplement dit abracadabra* et la porte se serait déverrouillée.

Je suivis Ranger à l'intérieur et l'inquiétude revint. Il y avait encore des traces de sang sur le sol, et la maison avait été saccagée.

— Est-ce que ça ressemblait à ça quand tu es venu ici? demandai-je.

— Non. Quelqu'un est venu ici et cherchait quelque chose, et ils n'étaient pas subtils.

Nous sommes allés dans chaque pièce, aucunement perturbés par les dégâts qui avaient été faits. Les tiroirs étaient ouverts, leur contenu jeté sur le sol. Les coussins étaient sur le sol aussi, et certains d'entre eux étaient lacérés. Le matelas idem. Son bureau était plus ordonné parce qu'il avait clairement été soigneusement fouillé. Son ordinateur avait disparu. Ses dossiers étaient également disparus. Aucun moyen de savoir si tout avait été saisi par les flics ou par celui qui a saccagé la maison. Tous les messages sur le répondeur étaient de Joyce.

— Notre temps est écoulé, dit Ranger. Nous devons sortir d'ici.

Nous sommes partis de la même manière que nous étions arrivés. Ranger se glissa derrière le volant de la Cayenne, et nous sommes partis. Je regardai ma montre et je réalisai qu'il était presque

l'heure d'aller dîner chez mes parents.

J'appelai Morelli sur son portable.

— C'est vendredi, dis-je.

— Et?

— Le dîner?

— Oh! merde! J'ai oublié. Je ne peux pas y aller. Je suis coincé ici.

Je restai silencieuse. Immobile, avec le téléphone dans la main.

— C'est le boulot, se défendit Morelli. Tu ne peux pas être en colère contre moi parce que je fais mon boulot!

Et c'était vrai, mais je ne voulais pas aller dîner sans Morelli. J'avais peur d'être inlassablement cuisinée au sujet de Dickie si je n'avais pas Morelli près de moi pour distraire ma mère et ma grand-mère.

— Est-ce Bob qui aboie?

— Ouais, Bob est avec moi.

— Alors, quel genre de travail est-ce?

— C'est secret.

— Et quand est-ce que ce boulot secret finira?

— Je ne sais pas. J'espère bientôt.

— Je jurerais entendre la télé!

— Bob regarde un film.

Je raccrochai et regardai Ranger.

— Non. Répondit-il aussitôt.

— Tu ne sais même pas ce que je voulais te demander.

— Tu allais me demander de remplacer Morelli au dîner.

— Poulet rôti.

— Tu devras trouver quelque chose de mieux que le poulet rôti.

— As-tu des plans pour le dîner?

— Est-ce que tu vas me harceler à ce sujet?

— Oui.

— Qu'est-il arrivé à la Stéphanie qui pensait que j'étais mystérieux et effrayant?

— Partie!

En fait, ce n'était pas tout à fait vrai. Ranger était encore mystérieux et effrayant en temps normal – mais, tout simplement pas aujourd'hui, pas comparé à ma mère et ma grand-mère.

Ranger se gara dans l'allée derrière la Buick de mon père.

— Nous devons sortir d'ici à dix-neuf heures trente... Si tu parles de ça à Tank, je vais t'enchaîner nue au feu de circulation sur Hamilton et Broad. Et je tire sur ta grand-mère si elle me met le grappin dessus.

J'étais à peu près sûre qu'il plaisantait au sujet du feu de circulation.

— Si c'est pas merveilleux! dit Mamie quand elle vit Ranger. Quelle belle surprise! Joe vient aussi?

— Non, dis-je. Seulement Ranger.

— Vient voir Helen, dit Mamie à ma mère. Stéphanie a échangé Joseph ce soir.

Ma mère passa la tête par la porte de la cuisine.

— Où est Joseph?

— Il travaille, répondis-je.

— Il ne me reste qu'à brasser la sauce, dit ma mère. Tout le monde s'assoit.

La sonnette retentit et Mamie courut pour ouvrir.

— C'est lui, me dit-elle. C'est mon chéri.

Mon père se leva de son fauteuil dans le salon et s'installa à la table.

— Ça m'est égal qu'il chie dans un sac, confia-t-il à Ranger. Je te donnerai une centaine de dollars si tu peux lui faire assez peur pour qu'il la marie et qu'il l'emmène dans sa chambre à l'hospice!

— Ils ne le reprendront pas, dis-je à mon père. Il y a mis le feu, et ils l'ont expulsé.

— Je suppose que j'aie encore le look à faire peur à *quelqu'un*, me dit Ranger.

— Tu as le look à faire peur à tout le monde, confirma mon père. Tu ne portes jamais autre chose que du noir?

— Parfois, des chaussettes blanches, répondit Ranger.

Ranger souriait un peu, et j'ai pensé qu'il se sentait bien, qu'il commençait à s'amuser.

— Voici mon chéri, Elmer, le présenta Mamie à nous tous.

Elmer était habillé pour l'occasion d'un pantalon à carreaux rouges et un col roulé blanc qui serrait la peau de son cou flasque de façon à ce qu'il débordé de son col au point que ça ressemblait à un collet de dinde.

— *Howdy Doody***[iv]**, salua Elmer. Tu as une superbe maison ici. Et il suffit de regarder toutes ces femmes chaudes, je vais me régaler au dîner.

— Crénom! dit mon père.

Ma mère mit la saucière sur la table et se versa un verre de vin.

— Elmer m'emmène à l'exposition de Benchley ce soir, dit Mamie, en s'asseyant. Ça va être super!

Elmer était assis à côté de Mamie.

— J'ai lu que c'est le cancer du pancréas qui l'a emporté. Il était jeune, aussi. Soixante-dix-huit.

Elmer atteignit les pommes de terre et son toupet glissa sur son oreille.

Un petit sourire flottait sur les coins de la bouche de Ranger.

Nous nous passions le poulet, la sauce, la purée, les haricots verts, la sauce aux canneberges, les petits pains, et le plat de légumes marinés quand la sonnette retentit. Avant même que quelqu'un ne se lève de sa chaise, la porte s'ouvrit et se referma et Joyce Barnhardt apparut. Ses cheveux roux étaient coupés super courts et en pointe style punk. Ses yeux étaient soulignés en noir, ombragés en gris métallisé. Ses lèvres étaient gonflées à capacité maximale. Ses lèvres et ses ongles étaient de la couleur du vin de ma mère. Joyce retira son manteau de cuir, révélant un bustier de cuir noir qui montrait beaucoup de décolletés et un pantalon en cuir noir tellement moulant, que ce devait être douloureux pour l'entre cuisses. Elle drapa son manteau



sur le fauteuil de mon père en se dirigeant vers la salle à manger.

— Hey! Comment va? dit Joyce. J'ai vu la voiture garée dans l'allée, et je me suis dit... « je parie que c'est la voiture de Stéphanie. » Alors j'ai pensé venir voir comment elle allait.

Ses yeux se posèrent sur Ranger une fraction de seconde, et j'étais certaine de voir ses mamelons durcir sous le cuir noir. Mon père était figé sur sa chaise avec sa fourchette à mi-chemin de sa bouche. Et Elmer avait un air... comme s'il venait de remplir son sac.

— Donne-moi ton arme, murmurai-je à Ranger.

Ranger glissa son bras dans le dos de ma chaise et se pencha.

— Reste calme.

— Belle maison que vous avez, Mme Plum. Complimenta Joyce. Vous avez de toute évidence un talent pour la décoration. Je peux le dire juste par le choix du tissu des housses dans le salon.

Mamie sourit à Joyce.

— Je l'ai toujours dit. Elle a vraiment l'œil pour mettre ce qu'il faut où il faut.

— Et vous avez une très belle table aussi.

— Le secret est que tu dois prendre les olives dans le pot et les mettre dans un petit bol, dit Mamie. Si tu remarques, nous mettons tout dans des petits bols. C'est ce qui fait la différence.

— J'essaierai de m'en souvenir, acquiesça Joyce. Mettre le tout dans des petits bols.

Mamie se tourna vers ma mère.

— N'est-il pas agréable de voir une si jeune personne aussi polie? Presque personne n'apprécie les belles choses aujourd'hui!

Ma mère tenta de remplir son verre de vin, mais la bouteille était vide.

— Zut! souffla-t-elle.

— Nous avons cuisiné deux grosses poules, dit Mamie à Joyce. Tu peux rester pour le dîner si tu veux. Nous en avons beaucoup.

Joyce coinça une chaise entre Mamie et Elmer pour pouvoir regarder Ranger de l'autre côté de la table.

— Je ne voudrais pas m'imposer!

— Je vais te chercher des couverts, dit Mamie, en reculant sa chaise.

— Eddie Haskell, murmura Ranger contre mon oreille, se penchant vers moi.

— Quoi?

— Joyce est comme « *Eddie Haskell* dans, *Leave It to Beaver***[v]** ». Eddie Haskell était le gamin détestable qui n'a jamais hésité à faire de la lèche.

— Tu écoutais « *Leave It to Beaver?* »

— Difficile à croire... mais ma vie n'a pas commencé à l'âge de trente ans. J'ai effectivement eu une enfance.

— Ahurissant!

— Parfois, cela dépasse même *mon* entendement, rigola Ranger.

— Qu'est-ce que vous chuchotez tous les deux? demanda Joyce. Et où est Morelli? Je pensais que c'était ton mec.

— Joe travaille. Ranger s'est porté volontaire pour m'accompagner.

Joyce ouvrit la bouche pour dire quelque chose et se ravisa, elle prit une bouchée de poulet.

— Je vais à la cuisine faire réchauffer la sauce, annonçais-je à tous. Joyce, pourquoi ne m'aiderais-tu pas?

Je fermai la porte de la cuisine derrière nous, je fis chauffer la saucière dans le micro-ondes, et me retournai vers Joyce.

— Qu'est-ce qui se passe?

— J'ai réalisé que j'allais dans la mauvaise direction. Nous sommes toutes les deux à la recherche de Dickie, non? Mais tu as l'étalon, là, qui travaille avec toi. Cela te donne un réel avantage sur moi. Alors, au lieu de te forcer à t'écarter, je vais me coller à toi comme de la colle. Toi et l'étalon vous trouverez Dickie pour moi.

— Ranger ne te rendra pas Dickie.

— J'y veillerai quand il le trouvera. Ranger est un homme, et je sais ce qu'il faut faire avec un homme. Tu les déshabilles, et ils sont

tous essentiellement les mêmes. Scrotum et égo. Si tu les caresses, ils sont heureux. Et je ne te vois pas beaucoup caresser Ranger. Compte sur moi, la chasse est ouverte.

Je pris la saucière dans le micro-ondes et la rapportai à la table. La chaise de Ranger était vide.

— Où est Ranger? demandais-je à Mamie.

— Il a dit qu'il avait des affaires à régler, mais il t'a laissé les clés de la voiture. Elles sont à côté de ton assiette. Il a dit qu'il te rejoindra plus tard.

Je mis les clés dans ma poche et me questionnai sur les besoins de Rangers. Ce n'était pas comme si je les comblais. Et ce n'était pas comme si c'était un gars à faible taux de testostérone.

— C'est toute une tenue que tu portes, dit Elmer à Joyce. Je parie que tu couches.

— Tiens-toi comme il faut! Lui dit Joyce.

— Et tu as une belle paire de melons, là. Ce sont des vrais?

Joyce claqua Elmer sur la tête et son toupet s'envola et atterrit sur la table devant ma mère. Elle sursauta sur sa chaise et frappa le toupet à mort avec la bouteille de vin vide.

— Ô mon dieu! s'exclama ma mère, en regardant les cheveux mutilés. Ça m'a surprise. Je pensais que c'était une araignée géante.

Elmer allongea le bras pour récupérer ses cheveux, et les réinstalla sur sa tête.

— Ça arrivait tout le temps à la résidence.

Je mangeai le poulet et le gâteau au chocolat. J'aidai ma mère à débarrasser la table et faire la vaisselle, ce qui m'emmena à dix-neuf heures trente.

— Je dois y aller, dis-je à ma mère. Des choses à faire.

— Moi aussi, ajouta Joyce en me suivant à la porte

Je ne pouvais pas laisser Joyce me suivre à mon rendez-vous à l'hôtel Marriott, alors en y réfléchissant bien, j'avais deux options. La première option était de la menotter à une chaise de la salle à manger sous la menace d'une arme à feu. La seconde était de la semer en route. Je décidai d'aller avec la seconde option. Principalement parce que j'avais une boîte de balles dans mon sac à main, mais pas d'arme.

Joyce était au volant d'une berline Mercedes noire qui, j'étais sûre, provenait de son mari numéro deux. Elle prit le volant et me fit un pouce levé. J'entrai dans la Porsche de Ranger et lui répondis avec le doigt du milieu rigide.

Je roulais, et après un moment, je réalisai que Joyce ne me suivait pas. Je vérifiai dans mon rétroviseur et je vis qu'elle était sortie de la voiture et regardait sous le capot. Je fis demi-tour et je m'arrêtai à côté d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne m'y connais pas beaucoup en voitures, mais je pense que quelqu'un a volé mon moteur.

## Chapitre 8

Je me garai dans le garage de l'hôtel et me dirigeai vers l'hôtel. Il était presque vingt heures, et il y avait une fête d'entreprise en cours dans la salle de bal. Beaucoup de femmes en robes cocktail et des hommes en costumes, rassemblés sur la piste de danse. Beaucoup d'alcool, de rire, et de flirts. Je me doutais que la soirée s'envenimerait dans quelques heures.

Le bar était bondé, mais Smullen n'était pas là. Je repérai une chaise libre dans le hall et j'attendis. Après une demi-heure, je fis le tour du bar et du restaurant. Toujours pas de Smullen. J'appelai Ranger à vingt et une heures.

— Il m'a posé un lapin.

— Veinarde!

— As-tu pris le moteur de Joyce?

— Mes instructions étaient de désactiver la voiture, mais un de mes hommes a parié des hamburgers avec Hal qu'il ne pourrait pas enlever le moteur. Et donc, Hal a enlevé le moteur.

Je connais Hal. Il travaille avec RangeMan depuis quelques années, et c'était l'un de mes préférés. Il ressemble à un stégosaurus, et il s'évanouit à la vue du sang.

Je quittai l'hôtel et je passai devant quelques âmes désespérées entassées dans un coin de l'entrée, essayant de fumer sans se faire geler le cul. Personne n'entrait ou ne sortait du garage. Il n'y avait que moi, mes pas résonnant sur le sol en ciment. Je m'approchai de la Cayenne, lorsque Ranger sortit de l'ombre.

— Je conduis, dit-il. Je veux m'assurer que personne ne t'attend dans ton appartement.

— J'apprécie l'intention, mais je n'allais pas chez moi. J'allais traîner du côté du cimetière et voir si Diggery soulagera Lorraine Birnbaum de son diamant.

— Il fait moins huit degrés, dit Ranger. Si Diggery est assez désespéré pour voler une tombe par ce froid, le moins que l'on puisse faire est de lui laisser le diamant.

Ranger traversa Broad et tourna sur Hamilton. Une silhouette sombre bougea entre les voitures stationnées, et rapide comme

l'éclair, il ramassa quelque chose sur la route avec une pelle. La silhouette se figea momentanément, les yeux écarquillés dans les phares de la voiture de Ranger. Et puis la silhouette disparut, aspirée entre les voitures garées, perdues dans la nuit.

Je haletai et je frissonnai.

— Quelqu'un que tu connais? Me demanda Ranger.

— Le taré de Carl Coglin. Il est sur ma liste de DDC.

— Baby.

Si j'étais une vraie chasseuse de primes, j'aurais pourchassé Coglin, mais je n'avais pas vraiment envie de voir ce qui était sur la pelle. Je décidai donc d'aller avec la philosophie de Ranger. Si Coglin avait besoin de cet animal écrasé par ce temps, le moins que je pouvais faire était de lui laisser.

Trois feux de circulation plus tard, Ranger quitta Hamilton et se gara dans mon parking. Il leva les yeux vers mes fenêtres d'appartement, éteignit le moteur de la Cayenne, et se tourna vers moi.

— Raconte-moi ta conversation avec Joyce dans la cuisine.

— Elle a réalisé que tu m'aiderais à retrouver Dickie et qu'il serait plus intelligent de me suivre que de se débrouiller toute seule. Donc, elle est ma nouvelle meilleure amie. Je lui ai dit que selon moi, il était improbable que tu lui remettes Dickie, et elle m'a répondu qu'elle savait y faire avec les hommes. Elle dit que les hommes étaient fondamentalement « scrotum et égo » et qu'ils étaient heureux quand ils étaient caressés.

Ranger s'inclina par-dessus la console et traça une ligne sur le côté de mon visage. Son doigt était chaud et son toucher était doux.

— Je me plais à penser que je suis plus qu'un scrotum et un égo, mais elle a raison à propos des caresses.

Un SUV entra dans le stationnement et se gara derrière nous. Ranger le regarda.

— C'est Tank. Il me ramènera à RangeMan après avoir vérifié ton appartement. Je te laisserai la Cayenne.

César sonna à ma porte précisément à neuf heures. Il était vêtu de l'uniforme noir de RangeMan, et il était plus mince que la plupart

des hommes de Ranger. César ne pourrait pas transporter à lui seul, un moteur de Mercedes. Je lui donnais la vingtaine. Il me remit un sac fourre-tout, et un manteau d'hiver pour moi et entra poliment dans mon appartement.

— Ça ne me prendra qu'une minute, dis-je. Fais comme chez toi.

Il hocha la tête, mais il resta debout près de la porte, les mains jointes devant lui. Soldat au repos.

J'avais déjà travaillé pour RangeMan, et la gouvernante de Ranger, Ella, connaissait ma taille. Elle avait envoyé des chaussures de cross-training en cuir noir, un pantalon cargo noir, un T-shirt à manches longues noir avec le logo de RangeMan magenta, et une ceinture utilitaire en toile noire. Le manteau d'hiver noir était identique à celui que Ranger portait avec le logo noir.

Je m'habillai et je m'examinai dans le miroir. J'étais une mini-Ranger. Je dis au revoir à Rex, je verrouillai l'appartement, et je suivis César jusqu'à une Ford Explorer noire immaculée. Aucun logo.

César roula jusqu'à une grande maison de style coloniale au nord de la ville. Le terrain était parfaitement aménagé, même en hiver, et la maison avait une vue imprenable sur la rivière. Nous nous sommes garés dans l'allée circulaire, César prit un presse-papiers de la banquette arrière, et nous sommes sortis bosser.

— Les propriétaires sont absents, m'informa César nous faisant pénétrer dans la maison. Ils sont en vacance à Naples. Nous installerons un nouveau système de sécurité pendant qu'ils seront partis. Le mari fait beaucoup de voyage, et la femme reste à la maison avec deux enfants d'âge scolaire. Nous devons donc installer un système qui répondra aux besoins de la femme. Ranger croit que tu seras utile, parce que tu verras les choses du point de vue d'une femme.

Nous avons d'abord fait une visite rapide de la maison et avons refait le tour du domaine plus lentement, en prenant des notes cette fois-ci. Je n'ai jamais vécu dans une maison comme celle-ci, et je n'ai pas d'expérience en tant que mère, mais j'en connais un rayon sur la peur. Et j'ai fait irruption dans assez de maisons pour savoir ce qui a un effet dissuasif. Dans une maison de cette taille, je voudrais savoir si une porte a été ouverte. Je voudrais des caméras en circuit fermé sur les entrées. Je voudrais un système d'éclairage de sécurité à l'extérieur. Je voudrais des pavés tactiles mobiles me donnant de la flexibilité. Je voudrais m'assurer que les chambres des enfants sont protégées contre les intrusions. Ce qui impliquerait que des caméras

devraient être raccordées au système d'alarme.

Il était presque midi quand César me déposa devant mon immeuble. Je courus jusqu'à mon étage, et je me fis un sandwich au beurre d'arachide et olive, et tout en mangeant je fouillai dans mon tiroir fourre-tout. Mon travail en tant que chasseur de primes s'appuie fortement sur ma capacité à déformer la vérité et passer inaperçu. Je possède des écussons et des casquettes pour presque n'importe quelle occasion, en commençant par le livreur de pizza, le plombier, jusqu'au spécialiste en sécurité.

Je pris un écusson de *Richter Sécurité* et j'utilisai du ruban adhésif double-face pour le coller par-dessus le logo de RangeMan sur la veste noire. Je laissai tomber une clé USB dans ma poche pour pouvoir enregistrer des données informatiques, et je pris un presse-papiers et un bloc-notes avant de partir.

Nous étions samedi, et je supposai qu'il n'y aurait qu'un garde de sécurité à la réception de *Petiak, Smullen, Gorvich, et Orr*. Je n'avais rien découvert chez Dickie. J'espérais que ses dossiers seraient encore intacts à son bureau. Je garai la Cayenne dans le petit terrain adjacent à l'édifice, et restai assise là pendant un moment, rassemblant mon courage. En vérité, je ne suis pas vraiment courageuse. Et je ne suis pas très bonne dans ce que je fais. Et donc, j'étais à la limite d'avoir des crampes intestinales. J'allais pénétrer dans le bureau de Dickie, et je le faisais parce que ce n'était pas aussi effrayant que la perspective d'aller en prison pour un assassinat que je n'avais pas commis. Pourtant, c'était sacrément effrayant.

Je m'encourageai mentalement en sortant de la Cayenne, en me rendant devant le bâtiment, et dans le hall d'entrée. La grande porte vitrée menant aux bureaux d'avocats était verrouillée et, juste comme je l'avais soupçonnée, un gardien de sécurité était derrière le bureau de l'accueil. Je lui montrai mon presse-papiers et pointai ma montre, alors il vint à la porte.

— *Richter Sécurité*, dis-je en lui tendant une carte de visite qui concordait avec le logo de Richter sécurité sur ma veste. J'ai reçu une demande pour venir aujourd'hui pour faire un devis sur un nouveau système.

— Je ne suis pas au courant. Les bureaux sont fermés.

— Vous auriez dû être informé. Il doit bien y avoir quelqu'un que vous pourriez appeler?

— Je n'ai que des numéros d'urgence.



— Ils ont spécifiquement demandé un samedi afin de ne pas perturber le business. J'ai déplacé beaucoup de rendez-vous pour pouvoir venir ici, et si je ne peux pas aujourd'hui, je n'ai pas d'ouverture pour un samedi avant octobre.

Maintenant, voici le bon côté des choses. Les hommes ont confiance aux femmes. Même si j'étais habillée en pute à cinq dollars la branlette, ce mec croirait que je suis une bonne affaire. Les femmes grandissent méfiantes, et les hommes grandissent en pensant qu'ils sont immortels. C'est peut-être exagéré, mais pas beaucoup.

— Qu'êtes-vous supposé faire exactement?

— Je suppose que tout le monde a un peu paniqué suite à la disparition de l'un des associés, alors ils ont décidé de remettre à niveau le système de sécurité. Ma spécialité est la surveillance vidéo. Je dois faire la conception d'un système de vidéo améliorée pour tout le bâtiment. De toute évidence, ce n'est pas quelque chose qui peut être fait pendant les heures ouvrables. Personne ne veut savoir que toutes leurs actions sont surveillées.

— Ouais, je suppose que je peux le comprendre. Combien de temps ça prendra?

— Une heure, max. J'ai juste besoin de faire des plans des pièces. Est-ce que les bureaux des associés sont ouverts?

— Ouais. Ce n'est pas nécessaire de les verrouiller. Ils ne sont pas utilisés. Seul M. Orr venait tous les jours. Et parfois, M. Smullen... quand il est en ville.

— C'est bizarre. Quel genre d'avocat n'utilise pas son bureau?

— Ne me le demandez pas. Je travaille ici à temps partiel. Peut-être qu'ils sont tous trop riches pour avoir besoin de venir travailler. Ils aiment juste avoir leurs noms sur la porte, vous savez ce que je veux dire?

— Ouais. Eh bien, je ne suis pas riche comme ça, alors je ferais mieux de me mettre au travail.

— Hurlez si vous avez besoin de quelque chose.

Je commençai par le bureau de Dickie. Mon intention initiale était d'entrer dans son ordinateur et chercher une liste de clients, mais son ordinateur avait disparu. Cela m'amena au Plan B. Fouiller son classeur. Je passai à travers trois tiroirs de dossiers et je n'y ai rien compris. Pourquoi les avocats n'écrivent-ils pas en anglais?

J'abandonnai les classeurs et je m'installai derrière son bureau. J'ouvris le tiroir du haut et y trouvai deux dossiers. Un était inscrit; CINGLÉS ET HARCELEURS, et l'autre; COURANT. Hourra! Maintenant, j'allais quelque part. J'enfonçai les dossiers dans mon pantalon, sous la ceinture, et je boutonnai mon manteau par-dessus.

Le bureau de Smullen était semblable à celui de Dickie. Même les meubles, mais les tiroirs de Smullen étaient remplis de friandises. Chocolat Mounds, Baby Ruths, M & M, Snickers, des chocolats Reese au beurre d'arachide, Twizzlers. Son ordinateur était fraîchement sorti de la boîte. Logiciel installé. Rien d'autre. Pas de Rolodex. Un stylo et un bloc-note... mais rien n'était inscrit dessus. Taches de tasse à café sur son dessus de bureau en cuir. Rien d'intéressant dans ses tiroirs à dossiers.

J'empochai quelques barres Snickers et Reese, et je me rendis au bureau de Gorvich. Son bureau était également inutilisé. Pas de friandises dans les tiroirs. Les tiroirs de Gorvich étaient vides.

Idem pour Petiak.

*C.J. Sloan* était imprimé en petits caractères d'imprimerie sur la porte du bureau à côté de celui de Petiak. Je n'avais aucune idée de ce que Sloan faisait pour l'entreprise, mais il était évident qu'il travaillait dans son bureau parce qu'il y avait des piles de dossiers sur chaque surface plane. Il y avait quatre casiers in/out sur son bureau, et ils étaient tous remplis de papiers. Son écran d'ordinateur était extra large. Et même s'il y avait beaucoup de désordre dans le bureau, tout était parfaitement aligné. Sloan était assurément un maniaque de la propreté.

J'entrai dans l'ordinateur de Sloan et je découvris une mine d'or. Sloan avait des listes de clients avec des heures facturables, actuelles et passées. Je branchai ma clé USB dans le port et j'y téléchargai tout un tas de dossiers.

Dans un ultime effort, au moment où je quittai le bureau de Sloan, je fouillai le bureau de la secrétaire. Elle avait tout le matériel nécessaire, mais pas beaucoup de contenu. Téléphone multi-ligne, ordinateur super-duper, et un tiroir rempli de menus à emporter. Il y avait une petite caisse en bois, deux boîtes de carton, et uneagrafeuse industrielle sur le bureau. Quelqu'un emballait.

L'ascenseur s'annonça et avant que j'aie le temps de réagir, un type énorme en sortit. Il était vêtu d'une chemise à cravate et un costume bleu foncé, mal ajusté. Il avait la fin vingtaine, début trentaine, et il levait de la fonte. Il usait sûrement de quelques stéroïdes

anabolisants. Des cheveux blonds blanchis, tondus très courts. Un Monsieur Muscle.

Monsieur Muscle s'approcha du bureau et me regarda.

— K'ske tu branles?

J'avais le menu de Pizza Hut dans ma main.

— Je prends les commandes. Aimez-vous le pepperoni?

— Le nul en bas m'a dit qu'il t'avait laissé venir ici pour installer des caméras.

J'étais debout derrière le bureau.

— Je fais un examen préliminaire sur certains moniteurs de sécurité.

— Non, t'es pas. Je sais qui t'es. J'ai vu ta photo dans le journal. T'es la folle qui a essayé d'étouffer, M. Orr.

— Vous vous trompez. Je travaille pour Richter Sécurité. Je suppose que je dois avoir un sosie quelque part, hein?

— Je fais pas d'erreurs comme ça, m'dame. J'ai l'œil pour les filles. Je me souviens même d'ton nom. Stéphanie Plum. Je m'en souviens parce que c'est un nom connu. Stéphanie juteuse. Stéphanie Bonne-à-bouffer. Stéphanie je-vas-t'enfoncer-mes-dents-pour-te-goûter.

Aïe.

— Désolé. Je ne suis pas sur le menu.

— J'pense que tu l'es. J'pense que j'vais me marrer avec toi avant de t'remettre à M. Petiak.

— Est-ce que c'est votre patron?

— Ouais. Et y'aime pas trop les intrus. Il leur fait des choses pour qu'ils ne r'viennent plus, mais parfois y m'permet de m'amuser avec eux pour commencer.

J'avais une bonbonne de poivre et un taser dans mon sac.

— Permettez-moi de vous montrer mon identification...

— La seule identification qui m'importe est ent'tes jambes, Stéphanie Juteuse.

Il atteignit le bureau en deux enjambées, s'approchant pour

m'agripper. Je frappai sa main, et, saisissant l'agrafeuse je l'appuyai dans son entrejambe, et *BAM, BAM, BAM, BAM...* J'ai agrafé ses noix. Du moins, je pensais que c'était ses noix, mais merde, qu'est-ce que j'en savais? Il y a d'autres équipements dans ce coin-là, mais je supposai que ça donnerait le même résultat.

La bouche de Monsieur Muscle était grande ouverte et son visage est devenu rouge. Il se figea un instant, aspira de l'air, se plia en deux et s'écrasa au sol.

J'étais amoureuse du génie qui avait inventé l'agrafeuse électrique.

Je n'ai pas perdu de temps pour déguerpir de là. Je courus pour sortir du bureau et je dévalai les escaliers. Je traversai le hall et me précipitai à l'extérieure de la porte d'entrée avant même que le garde à la réception soit sur ses pieds. Je me précipitai vers le stationnement et je m'encastrai littéralement dans Ranger quand je tournai le coin de la rue. Il absorba l'impact sans bouger et il passa ses bras autour de moi pour m'empêcher de tomber.

— Nous devons partir d'ici, dis-je.

Tank était stationné derrière la Cayenne. Ranger lui signala qu'il pouvait partir, et Ranger et moi sommes entrés dans la Porsche. Ranger quitta le stationnement, il fit demi-tour à un demi-pâté de maisons, et se gara.

— Que faisais-tu dans le parking? lui demandais-je.

— Hal surveillait les moniteurs et soupçonnait que tu étais dans l'immeuble d'avocat. Il était inquiet pour toi.

— Et toi? Étais-tu inquiet pour moi?

— Je suis toujours inquiet pour toi.

— Nous n'avons rien trouvé dans la maison de Dickie, alors j'ai décidé de fouiller son bureau. Je ne pensais pas qu'il y aurait beaucoup d'activité un samedi. Je croyais pouvoir voler sous le radar.

Ranger pela l'étiquette de Richter Sécurité de ma veste.

— Et?

— Le bureau de Dickie est un bureau de travail normal. Il semblait encore intact... du moins jusqu'à ce que j'arrive. Je déboutonnai ma veste pour en sortir les dossiers que je tendis à Ranger.

Nous étions assis là, à regarder le bâtiment quand le grand crétin blond trébucha sur la porte d'entrée. Il était plié en deux se tenant les parties. Il marchait petit pas par petit pas vers le stationnement, se glissa dans une Camry argentée, et s'éloigna lentement dans la rue.

Ranger me regarda, les sourcils froncés, interrogateurs.

— Il s'est avéré que je n'étais pas entièrement sous le radar, expliquai-je à Ranger. Et j'ai dû luiagrafer les noix.

Baby.

— Il m'a dit qu'il travaillait pour Petiak. Je ne suis pas sûre de ce qu'il faisait là, un samedi, parce que le gardien à la réception m'a dit que Petiak ne vient jamais au bureau. Et le bureau de Petiak semble inutilisé. D'ailleurs, tous les bureaux des associés ont l'air inutilisés, à l'exclusion de celui de Dickie.

Ranger écrémait le dossier COURANT de Dickie.

— Ce sont tous des résumés d'une page pour référence rapide, et à première vue, ils semblent que ce soit tous des cas bénins normaux. Quelques cas de dommages à la propriété. Une accusation pénale contre Norman Wolecky pour voies de fait. Poursuites contre un paysagiste. Encore des dommages matériels. J'ai peut-être raté quelque chose, mais il ne me semble pas que ce soit des cas qui auraient pu rapporter de grosses sommes d'argent.

— Donc nous avons trois associés avec des classeurs vides, un quatrième qui a subitement retiré quarante millions de dollars d'un compte de *Smith Barney*, un comptable mort, et un Dickie manquant.

— j'ai parlé à Zip de son frère. Il m'a dit que Ziggy s'occupait de gros comptes. Il avait l'impression que Petiak, Smullen, Gorvich, et Orr brassaient de grosses affaires.

— Apparemment pas Dickie. Dickie représentait Norman Wolecky.

Ranger regarda le second dossier.

— CINGLÉS ET HARCELEURS. Il l'ouvrit. Il n'y a que deux résumés ici.

— Est-ce que je suis l'un d'eux?

— Non. J'imagine que tu dois être classé dans le dossier CHIPPIE D'EX-FEMME. Le premier résumé est pour Harry Slesnik.

Selon ce résumé, Slesnik se décrit comme un séparatiste qui a fait sécession des États-Unis et a déclaré sa maison pays souverain. Il a été arrêté alors qu'il tentait d'annexer le garage de son voisin. Dickie a cessé de s'occuper de ce dossier après avoir été payé en dollars Slesnik. Le dernier résumé dans le dossier est une déclaration de guerre formelle contre Dickie. Le second cinglé est Bernard Gross.

— Je le connais, dis-je à Ranger. Il aspire à être l'homme le plus fort du monde. Vinnie l'a cautionné sur une charge de violence domestique, et il est devenu DDC. Je l'ai trouvé dans une salle de gym, et quand je l'ai accompagné à l'extérieur il a paniqué et a détruit ma voiture. Il a mis ses mains sous le châssis et l'a retourné comme une tortue.

— Dickie l'a représenté dans son divorce... du moins au début, ajouta Ranger. En défendant Gross, le sujet de la *gynécomastie*<sup>[vi]</sup> est venu sur le sujet. Dickie a fait l'erreur fatale de se référer à eux comme des seins d'homme, et Gross a détruit la salle d'audience dans un accès de rage induite par les stéroïdes. Apparemment, Gross est sensible au sujet de sa... gynécomastie.

— Détail à retenir. Penses-tu que l'un de ces gars est assez fou pour kidnapper Dickie?

Ranger me remit le dossier.

— Je peux croire qu'ils l'aient kidnappé. Je ne crois pas qu'ils l'aient gardé.

— Le bureau à côté de celui de Petiak était occupé par quelqu'un qui travaille réellement. Probablement un responsable des finances de l'entreprise. J'ai téléchargé un tas de dossiers sur une clé USB, mais je ne suis pas sûre que j'aie le logiciel sur mon ordinateur pour les lire. Des feuilles de calcul... et tout. J'espérais que tu pourrais l'ouvrir.

Ranger tourna la clé dans le contact et donna à la Cayenne un peu de gaz.

— Que devons-nous faire avec ta poursuivante? Veux-tu la laisser nous suivre, ou tu veux que je me débarrasse d'elle?

Je me retournai et je regardai par la fenêtre arrière. Joyce était derrière nous dans une Taureau blanche. Sans doute une location.

— Elle a dû me suivre, quand j'ai quitté mon appartement. Tu peux la laisser faire. Ça la tuera quand nous arriverons dans le garage de RangeMan.

Nous étions dans le bureau de Ranger, qui était accolé à la salle de contrôle de RangeMan. Ranger était décontracté dans son fauteuil avec une pile de rapports en face de lui.

— Quand Ziggy Zabar a disparu, j'ai pisté Dickie et ses associés à travers le système, m'informa Ranger. Les rapports de crédit, l'immobilier, historique personnel, les litiges. Ils ont l'air propres en surface, mais tu les mets ensemble et ça pue. Smullen passe beaucoup de temps en dehors du pays. Gorvich est un immigrant russe. Petiak était militaire. Il a fait quelques années de service et en est sorti. Smullen, Gorvich, et Petiak semblent tous avoir acheté leurs diplômes de droit il y a quelques années. Et ils ont tous vécu à *Sheepshead Bay* avant de venir ici.

— Alors, peut-être qu'ils se sont réunis pour le *Monday Night Football* et ont décidé à ce moment-là qu'ils deviendraient avocats et qu'ils s'installeraient à Trenton.

— Ouais, dit Ranger. Ça ressemblerait à ça.

— Il y a quelque chose de bizarre. Ça fait quatre jours que Dickie a été traîné hors de sa maison, laissant une traînée de sang. D'habitude, les chances que ça devienne un meurtre augmentent avec la durée du temps de la disparition, mais pour une raison étrange, plus ça va, plus je crois que Dickie est vivant. C'est probablement un vœu pieux, puisque je suis la première suspecte du meurtre.

— Je pense que Dickie et ses partenaires étaient impliqués dans une mauvaise affaire et quelque chose s'est produit, qui a commencé à dégénérer. Ziggy Zabar semble être la première victime. Dickie semble être la seconde. Et maintenant, c'est la panique à bord, et Smullen vous a contacté Joyce et toi. Nous ne savons pas vraiment ce qui s'est passé dans la maison de Dickie. Nous avons des coups de feu tirés et des preuves indiquant que quelqu'un a été traîné hors de la maison. Les tests d'ADN sur le sang ne sont pas encore disponibles, donc nous ne sommes pas sûrs de l'identité de celui qui a reçu une balle. Il est possible que Dickie ait pris la fuite, et que quelqu'un se démène pour le retrouver. Il est également possible qu'il soit mort, et qu'il possédait quelque chose qui n'a pas été récupéré avant qu'il meure.

— Comme le quarante millions, suggérais-je.

— Oui.

— Que savons-nous sur les associés?

— Les trois partenaires sont en début de cinquantaine. Petiak a emménagé dans la région il y a cinq ans, Gorvich et Smullen ont suivi. Petiak est propriétaire d'une modeste maison dans Mercerville. Gorvich et Smullen louent dans un grand complexe d'appartements de Klockner Boulevard. Avant de venir à Trenton, Smullen était propriétaire d'un commerce de lavage de voiture à Sheepshead, Gorvich avait des parts de propriété dans un restaurant, et Petiak était propriétaire d'un service de limousine constitué d'une voiture. D'une certaine manière, les trois hommes ont trouvé Dickie, et ensemble ils ont réussi à acheter l'immeuble de bureau du centre-ville, un immeuble d'habitation qui se trouve à la limite du quartier de logements sociaux, et un entrepôt sur Stark Street. Aucune poursuite contre eux. Smullen est marié, sa femme et ses enfants sont en Amérique du Sud. Gorvich est actuellement célibataire et a divorcé trois fois. Et Petiak ne s'est jamais marié.

Ranger brancha la clé USB dans son ordinateur, un tableau de comptabilité apparut, ce qui lui fit apparaître un sourire.

— Tu as téléchargé les documents financiers de l'entreprise. Clients. Frais de service. Les services fournis. Il y a un tableau distinct pour chaque associé.

Je rapprochai ma chaise près de lui pour pouvoir regarder l'écran défiler.

— Dickie a des clients normaux et tire environ deux cents milles, déclara Ranger après une demi-heure de lecture. Smullen, Petiak, et Gorvich ont des listes de clients qui sont dans le bottin mondain de l'enfer. Des barons de la drogue sud-américains, des trafiquants d'armes, des mercenaires et des voyous locaux. Et ils facturent beaucoup d'argent.

Je prenais des notes et je fis un décompte dans ma tête des montants amassés par les trois associés, ce qui me donnait une bonne idée du montant d'argent que nous parlions.

— Quarante millions et quelques... répondis-je.

— Maintenant, nous savons à qui appartenait l'argent de *Smith Barney*. Nous ne savons cependant pas où il est allé.

Ranger rassembla les rapports, les glissa dans une grande enveloppe, et me les remit.

— C'est ta copie. Je mettrai mon gars des finances sur le contenu de la clé et te donnerai un résumé.



Il regarda sa montre.

— Je dois aller à l'aéroport. Je m'envole pour Miami escorter un DDC à haute caution vers Jersey. Je devrais être à la maison demain soir. Je t'appellerai quand je serai de retour. Tank sera disponible si tu as des problèmes.

## Chapitre 9

— Bon... OK! Répète-moi, me demanda Lula. Nous nous sommes habillés comme *Handy Andy*... pourquoi?

— Dickie est propriétaire d'une partie d'un immeuble. Si à tout hasard il n'est pas mort, j'ai pensé que ce pourrait être un endroit où il pourrait se cacher. Ou peut-être un endroit où quelqu'un pourrait le garder en otage. C'est sur Jewel Street, directement à la limite du quartier des logements sociaux. J'ai fait un repérage en voiture, et l'immeuble semble un candidat sérieux pour des travaux de rénovation. Il y a dix unités, et je suis certaine qu'ils ont tous des robinets qui fuient et des toilettes défectueuses. Je me dis que si nous y allons en tant que gens de la maintenance, nous n'aurons donc aucun problème à fouiller.

— J'espère que tu te rends compte que je pourrais faire du shopping en ce moment. Il y a une grande vente de chaussures chez Macy.

— Oui... mais puisque tu es avec moi, pour une aventure de résolution de crimes, tu portes cette jolie ceinture à outils. Il y a un marteau, un ruban à mesurer et un tournevis.

— Où as-tu trouvé cette chose de toute façon? Ça ne va pas à une femme ronde comme moi.

— Je l'ai emprunté à mon super concierge, Dillon Rudick.

Je garai la Cayenne au côté d'une décharge dans la ruelle derrière le bâtiment. Joyce me suivait encore, mais je m'en fichais royalement, tant qu'elle restait dans sa voiture de location et n'interférait pas.

— Nous allons commencer au rez-de-chaussée et monter les étages au fur et à mesure, dis-je à Lula. Ça ne devrait pas prendre trop de temps.

— Supposons que nous trouvions ce con, ensuite il se passe quoi? Ce n'est pas comme s'il avait commis un crime. Ce n'est pas comme si c'était un DDC et que nous devions ramener son petit cul en

prison.

— Je pense que nous nous assiérons sur lui et appellerons le *Trenton Times* qu'ils viennent avec un photographe.

— J'aurais porté quelque chose de différent si j'avais su! Je porte un sweat-shirt et un jean trop ample aux fesses pour avoir le look Handy Andy. Ça ne m'avantagera pas sur les photographies. Et regarde mes cheveux! Ai-je le temps de changer ma couleur de cheveux? Je suis beaucoup plus photogénique en blonde.

J'ouvris la porte arrière de l'immeuble et regardai l'intérieur sombre. Il y avait trois étages sans ascenseur et un escalier central. Quatre appartements au premier étage, quatre au deuxième, et deux au troisième. Il était tard avant-midi. Presque l'heure du déjeuner. La plupart des locataires devraient être à la maison. Je frappai au 1A et une femme hispanique me répondit. Je lui expliquai que nous devions vérifier le joint d'étanchéité de la toilette.

— Toilette marche pas, dit la femme. Pas de toilette.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « marche pas. »? Vous devez avoir une toilette? demanda Lula.

— Ne marche pas.

Lula fit son chemin à coup de coude pour entrer.

— Peut-être que nous pouvons la réparer. Laissez-moi jeter un œil à cette toilette. Parfois, vous avez juste à secouer la poignée.

L'appartement était composé d'une grande pièce donnant sur une cuisine linéaire, avec une chambre simple et une petite salle de bains. Sept enfants et six adultes regardaient une petite télévision dans le salon. Un grand chaudron de quelque chose sentant vaguement le chili bouillonnait sur la cuisinière.

Lula se faufila dans la petite salle de bain et se tenait devant la toilette.

— Cette toilette me semble correcte, constata Lula. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Ne marche pas.

Lula tira la chasse. Rien. Elle leva le couvercle et regarda à l'intérieur.

— Il n'y a pas d'eau dans cette toilette. Voilà le problème!

Lula se pencha et atteignit le robinet de la conduite d'eau menant à la toilette.

— Ça devrait bien fonctionner maintenant! dit-elle, confiante. Elle tira la chasse à nouveau, et le réservoir commença à s'emplir d'eau.

La femme hispanique agita les bras et vociférait rapidement en espagnol.

— Qu'est-ce qu'elle raconte? me demanda Lula.

— Je ne parle pas espagnol. Dis-je en haussant les épaules.

— Tu es tout le temps avec Ranger. Il n'a jamais parlé espagnol?

— Oui... mais je ne comprends rien de ce qu'il dit.

La cuvette des toilettes était maintenant entièrement remplie d'eau et l'eau continuait à monter.

— Oh oh! dit Lula. Peut-être que je devrais couper l'eau.

Elle tendit la main derrière la toilette, tourna le robinet, et elle lui resta dans la main.

— Humm, dit-elle. Ce n'est pas bon.

— Ne marche pas! répéta la femme d'origine hispanique. Marche pas! Marche pas!

L'eau débordait par dessus la cuvette des toilettes, coulant sur le plancher.

— Nous devons partir maintenant, dit Lula à la femme, en lui donnant la poignée du robinet. Et ne vous inquiétez pas, nous allons mettre ça sur notre rapport. Vous aurez des nouvelles de quelqu'un.

Lula ferma la porte de l'appartement derrière nous et nous nous sommes précipitées vers les escaliers.

— Nous devrions peut-être aller directement au deuxième étage, dit-elle.

— N'offre pas de réparer quoi que ce soit cette fois! Et laisse-moi parler.

— Je voulais juste être utile, c'est tout. J'ai vu tout de suite que son problème était qu'elle n'avait pas d'arrivée d'eau.

— Elle n'avait pas ouvert l'arrivée d'eau parce que le robinet était

*brisé.*

— Elle ne me l'a pas dit!

Je frappai à la porte du 2A et une petite femme noire aux cheveux courts gris me répondit.

— Nous vérifions pour voir s'il y a des problèmes de maintenance avec ce bâtiment, dis-je.

— Je n'ai pas de problème. Merci de demander.

— Comment va votre toilette? demanda Lula. Est-ce que votre toilette fonctionne bien?

— Oui. Ma toilette fonctionne très bien.

Je remerciai la dame en éloignant Lula de la porte, en direction du 2B.

— Je sais que quelque chose ne va pas ici, dit Lula, reniflant l'air. Ça sent la fuite de gaz. C'est une bonne chose que nous fassions la vérification de ces choses.

— Nous ne faisons pas de vérification sur quoi que ce soit! Nous recherchons Dickie.

— Bien sûr, je le sais, ça! Ça ne veut pas dire que nous ne pouvons pas détecter une fuite de gaz!

Un gros type en boxer répondit.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Nous sommes envoyées par la société de gaz, annonça Lula. Il y a une odeur de gaz. Elle passa la tête dans son appartement. Ouais, ça vient directement d'ici.

— Il n'y a pas de gaz ici. Tout est électrique.

— Je sais reconnaître l'odeur du gaz quand je le sens! dit Lula. Ma partenaire et moi sommes de la compagnie de gaz. Nous connaissons notre boulot. Que dites-vous de la cuisinière? Êtes-vous sûr que la cuisinière n'est pas au gaz?

— Qu'est-ce que tu penses que c'est ici, l'Hôtel Ritz? Le four ne fonctionne même pas. Le four n'a jamais fonctionné! Je dois tout cuisiner aux micro-ondes.

Lula passa devant lui.

— Stéphanie, regarde autour et assure-toi qu'il n'y a pas de fuite de gaz.

J'entrai en retenant mon souffle dû à la puanteur. Je regardai le gros type et j'étais certaine de savoir d'où provenait la fuite de gaz, mais je retins mon souffle et fis rapidement le tour de l'appartement pour m'assurer que le cadavre de Dickie ne pourrissait pas dans la baignoire.

— Cet endroit pue, déclara Lula au type obèse. Qu'est-ce que vous cuisinez dans ce micro-onde?

— *Bean burritos*. C'est tout ce qu'il réussit à cuire. Il explose tout le reste.

— Je crois que nous avons trouvé la source des fuites de gaz, souffla Lula. Et vous devriez mettre une chemise. Ça devrait être illégal de vous promener sans chemise!

— Et mon micro-onde? Est-ce que tu vas résoudre ce problème? Il explose tout.

— Nous sommes de la compagnie de gaz. Nous ne réparons pas les micro-ondes.

— Tu as une ceinture à outils, dit le type. Tu es censé arranger les choses, et je veux que mon micro-onde soit réparé.

— OK, OK capitula Lula. Laissez-moi y jeter un coup d'œil.

— Attention avec la porte, dit-il. Elle colle.

— C'est probablement ça votre problème. Ça vous prend trop de temps pour ouvrir la porte, puis vous faites cuire trop longtemps, et ça explose.

Lula tira un bon coup sec, quelques vis volèrent dans les airs, les charnières tombèrent, et la porte se retrouva dans sa main.

— Oups! dit Lula.

Je ne perdis pas de temps à sortir de là. J'étais à mi-chemin dans l'escalier pour le troisième étage quand j'entendis Lula claquer la porte du 2B et venir me rejoindre.

— Au moins, il ne dégagera plus d'odeurs puantes à manger des burritos chauffés aux micro-ondes, déclara Lula.

Mon portable sonna. C'était Tank.

— Es-tu OK?

— Ouais.

Tank raccrocha.

— Qui était-ce? Voulut savoir Lula.

— Ranger est hors de la ville, et Tank est responsable de ma sécurité.

— Je pensais que j'étais en charge de ta sécurité.

Je frappai au 3A.

— Je lui dirai la prochaine fois qu'il appellera.

Un grand black avec des *dreads* rouges répondit à la porte.

— Eh ben, merde! dit Lula surprise. C'est l'oncle Mickey.

— Ton oncle?

— Non! C'est *Oncle Mickey's Gently Used Cars*! Il est célèbre. Il fait des publicités à la télévision. « *Venez chez Oncle Mickey's Gently Used Cars et nous vous traiterons bien* ». Tout le monde connaît *Oncle Mickey*.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous les filles? demanda l'oncle Mickey. Vous cherchez une bonne affaire pour une voiture?

— Non, nous sommes *les Sœurs bricoleuses*, dit Lula. Nous réparons toutes sortes de choses.

Je roulai mes yeux mentalement. Nous étions plus comme les *Sœurs détraquent tout*.

— Que faites-vous dans un trou pareil? demanda Lula à l'oncle Mickey.

— Il n'y a pas autant de marge de profit auquel tous les gens s'attendent pour les voitures d'occasion, expliqua Mickey. Oncle Mickey est tombé sur des temps difficiles. Beaucoup de frais généraux. Problème avec les mauvais payeurs. Il jeta un œil dans le couloir. Tu le diras à personne que l'Oncle Mickey vit ici, n'est-ce pas?

— Vous vivez ici tout seul?

— Ouais, juste Oncle Mickey tout seul dans l'appartement. Je ne pense pas que vous, les filles, vouliez entrer et divertir Oncle Mickey?

— Nous avons du travail à faire, dit Lula. Vous allez devoir vous divertir par vous-même.

Oncle Mickey disparut derrière sa porte, et nous nous sommes dirigées au 3B.

— C'est super déprimant, dit Lula. Il a l'air tellement sincère dans ces publicités. Tu veux juste te précipiter et acheter une de ses voitures.

Une femme voluptueuse, aux cheveux bruns, aux yeux noirs ouvrit au 3B. Elle portait un chandail rouge, un jean, elle portait une montre de luxe au poignet et une bague cocktail en diamant qui recouvrait son doigt d'une phalange à l'autre. Je mettais son âge à quarante ans avec de très bons gènes.

— Oui? demanda-t-elle.

— Nous réparons des objets pour payer l'université, annonça Lula. Avez-vous quelque chose à faire réparer?

— Je sais qui tu es, me dit la femme. J'ai vu ta photo dans le journal. Tu es la femme qui a assassiné Dickie Orr.

— Je ne l'ai pas tué. J'ai un alibi.

— Ouais, c'est ça. Tout le monde a toujours un bon alibi. Tu es en grande difficulté. Orr a détourné un gros paquet d'argent de l'entreprise, et tu as tué le vermisseau avant que quiconque sache où il l'a mis.

— Comment tu sais ça?

— Le gars avec qui je vis est un des partenaires. Peter Smullen. Il me dit tout. Nous allons nous marier, dès qu'il obtiendra le divorce de sa salope de femme. Ensuite, nous pourrons nous acheter une maison et partir de ce trou.

— Peter Smullen vit ici?

— La plupart du temps. Quand il ne voyage pas. Ou... s'il ne baise pas ailleurs. Il n'est pas rentré hier soir, et ça va lui en coûter un max. J'ai l'œil sur un bracelet de chez Tiffany. J'attendais une occasion comme celle-là pour exiger qu'il me l'offre.

— Une femme doit anticiper, approuva Lula. Elle doit profiter des occasions.

— À qui l'dis-tu! déclara la petite amie de Smullen.

— Bon... et bien, dis-je. Passe une bonne journée. Nous allons continuer.



Nous nous sommes arrêtées sur le palier du deuxième étage pour nous ressaisir.

— C'était intéressant, dit Lula. Veux-tu essayer chez les autres locataires? Nous en avons sauté un tas au premier et deuxième étage.

— Je ne pense pas que Dickie soit ici, mais nous pourrions tout aussi bien finir le travail que nous avons commencé. Et pour l'amour de Dieu, ne propose pas de réparer quoi que ce soit!

Joyce me suivit jusqu'à mon immeuble et se stationna deux rangées derrière. Je pouvais être une bonne fille et lui dire que je serai ici pour la nuit, ou bien je pouvais être méchante et la laisser poireauter un moment avant qu'elle ne comprenne par elle-même. Je décidai d'être méchante. Elle ne me croirait pas de toute façon. Je pris l'ascenseur jusqu'à mon étage et je trouvai un gars de RangeMan en attente dans le noir devant ma porte.

— Je suis censé m'assurer que votre appartement est sécuritaire avant de vous laisser entrer, dit-il.

Bon sang! Je suppose que j'appréciais la précaution, mais ça me semblait un peu exagéré.

J'ouvris la porte et j'attendis pendant qu'il faisait son boulot, regardant sous le lit et vérifiant les placards.

— Désolé, me dit-il lorsqu'il eut terminé. Tank m'a demandé de le faire. Si quelque chose devait vous arriver alors que Ranger est en déplacement, nous serions tous en recherche d'emploi.

— Ranger devrait se ressaisir.

— Oui, m'dame.

Je refermai la porte et regardai par le judas. Il était toujours là. J'ouvris la porte.

— Et maintenant? demandais-je.

— Je ne suis pas autorisé à partir, jusqu'à ce que je vous entende verrouiller la porte.

Je refermai la porte et la verrouillai. Je regardai de nouveau à travers le judas. Pas de RangeMan. J'accrochai mon manteau et mon sac sur le crochet dans le hall et je donnai un biscuit à Rex.

— J'ai une vie très étrange, dis-je à Rex.

Je pris une bière du frigo et j'appelai le portable de Morelli.

— Quoi? répondit-il.

— Je voulais juste te dire bonjour.

— Je ne peux pas parler maintenant. Je t'appelle plus tard.

— OK.

— Il ne me rappellera pas, confiais-je à Rex. Les hommes sont comme ça.

J'essayai le portable de Ranger et je tombai sur son service de répondeur.

— Tu es cinglé! dis-je.

J'apportai l'enveloppe remplie de rapports dans le salon et je commençai à lire. Il n'y avait rien dans aucun des rapports qui liaient Smullen, Gorvich, et Petiak ensemble, autres que leurs adresses précédentes. Et le lien était vague. Ils étaient tous de différents quartiers de Sheepshead. Ranger avait vérifié non seulement Smullen, Gorvich, et Petiak, mais aussi leurs parents. Toutes les familles semblaient être des travailleurs honnêtes. Aucun casier judiciaire. Aucune indication de lien avec la mafia. Gorvich était né en Russie, mais immigra avec ses parents quand il avait douze ans. Il n'y avait aucun lien entre Smullen, Gorvich, Petiak et Dickie, avant d'être en affaires ensemble.

## Chapitre 10

Je me réveillai sur le canapé avec le rapport de crédit de Petiak serré dans ma main et le soleil qui affluait par les deux fenêtres du salon. La mauvaise nouvelle... j'avais une crampe dans le cou d'avoir dormi sur le canapé toute la nuit. La bonne nouvelle était que j'étais déjà habillée. Je me rendis à la cuisine et me préparai du café. Je pris un bol de céréales et j'y ajoutai du lait, disant merci mentalement à Morelli. Il avait pensé à apporter de la nourriture, et j'étais sûre qu'il aurait rappelé hier soir s'il en avait eu la possibilité. Je sentis mes yeux se plisser et ma tension artérielle augmenter en pensant à l'appel téléphonique que je n'ai jamais reçu, et je m'efforçai à rester calme. Il était occupé. Il travaillait. Il était italien. Patati et patata.

Je terminai mes céréales, je me versai une tasse de café que je bus en regardant par la fenêtre du salon. J'examinai le stationnement. Aucune Taureau blanche en vue.

M. Warnick sortit de l'immeuble et monta dans sa Cadillac bordeaux. Il portait une veste sport et cravate. Habillés pour l'église. Il ne semblait pas avoir froid. Le ciel était bleu. Le soleil brillait. Les oiseaux chantaient. Le printemps était arrivé pendant que je dormais sur le canapé.

Ma tête était remplie d'informations sur Smullen, Gorvich et Petiak. Ils étaient tous des étudiants médiocres à l'école secondaire. Petiak est allé à une université d'état avec une bourse militaire. Smullen et Gorvich sont allés dans des collèges qui m'étaient inconnus. Aucun des hommes n'avait été impliqué dans les sports inter-universitaires. Smullen avait une dent sucrée. Gorvich collectionnait les femmes, mais ne les gardait pas. Smullen avait une femme en Amérique du Sud et une petite amie dans un bidonville de Trenton.

Smullen avait organisé une rencontre avec moi, mais il ne s'était pas montré. Il avait aussi fait faux bond à sa petite amie. J'avais de mauvaises vibrations au sujet de Smullen. J'avais peur que quelque chose soit arrivé, et que ce ne soit pas bon pour Smullen.

Prochaine étape, une visite à Mamie.

Malheureusement, tous les véhicules de RangeMan sont équipés d'un dispositif de repérage. Entre le micro dans mon sac et l'émetteur de la Porsche, RangeMan connaissait chacun de mes mouvements. Ils étaient en état d'alerte pour protéger Stéphanie, jusqu'à ce que Ranger revienne. Je voulais jeter un coup d'œil à l'entrepôt ce matin, et je ne voulais pas attirer trop d'attention. Je ne voulais pas cinq gars en uniforme RangeMan, rodant autour de la structure, se demandant s'ils devraient intervenir dans le plus pur style « SWAT ». Donc, j'allais abandonner mon sac à main et la Porsche de Ranger chez mes parents et prendre la Buick de l'oncle Sandor.

Oncle Sandor donna à Mamie sa Buick Roadmaster '53 bleu poudre et blanche quand il est entré en résidence. C'est une voiture classique en parfaite condition, et qui est étrangement indestructible. Les hommes trouvent que c'est une voiture très cool, mais si j'avais le choix, j'opterais pour une Ferrari rouge.

Je conduisis la Cayenne jusque chez mes parents et me précipitai à l'intérieur de la maison.

— Je vais emprunter la Buick, informais-je Mamie. Je vais te la ramener dans quelques heures.

— Tu peux prendre tout ton temps. Elle n'est presque jamais utilisée.

Je me glissai derrière le volant de la monstrueuse Buick et je démarrai le moteur V-huit. Je mis en marche arrière et je sortis du garage. La voiture grondait sous moi, aspirait l'essence et crachait les toxines. Je quittai le Bourg en prenant Hamilton jusqu'à Broad, et je traversai le centre-ville.

L'entrepôt que possède Dickie en copropriété est situé sur Stark Street. Stark Street commence mal et s'aggrave tout du long. Les premiers pâtés de maisons sont constitués d'entreprises marginales combinées avec des taudis. Des entrepreneurs louches tiennent des commerces privés prospères sur cette partie de Stark. Vous pouvez acheter de tout allant du T-shirt *Banana Republic* volé, en passant par toutes sortes de drogues aux choix, jusqu'à une fellation sur la banquette arrière. C'est une longue rue, et plus vous avancez, plus la rue donne sur la colère et le désespoir. Les squatters vivent dans les bâtiments condamnés criblés de graffiti, au centre de Stark. Et enfin, Stark change complètement pour faire place à des champs de broussailles et des restes d'usines qui sont trop délabrées pour intéresser même un gang de rue. Au-delà de ce paysage lunaire et de décombres de briques roussies, au bout de Stark, juste après la cour de récupération, il y a un petit parc industriel. Le loyer n'est pas cher et

l'accès à la route 1 est excellent. L'entrepôt de Dickie se situe dans ce parc industriel.

Je pris Stark et j'avais la route pour moi. Le dimanche matin, tout le monde dormait pour récupérer du samedi soir. C'était une très bonne chose, parce que j'aurais attiré l'attention dans la Buick. Je passai devant la décharge jusqu'au petit parc industriel. C'était le calme plat.

L'entrepôt était situé à côté d'un atelier de débosselage et peinture de carrosserie automobile. Aucune voiture n'était garée dans le stationnement de l'entrepôt, mais il y avait quelques voitures sur le terrain de l'atelier de carrosserie. J'accostai la Buick à côté de l'une des voitures de l'atelier de carrosserie. Juste au cas où quelqu'un passerait par là, je ne voulais pas mettre en évidence que j'étais dans l'entrepôt.

L'atelier de carrosserie était fermé, mais je pouvais entendre le bruit d'un outil électrique à l'intérieur. La petite lumière d'une caméra de sécurité au-dessus de la porte clignota du rouge au vert. J'étais filmée. Je suis probablement passée devant un détecteur de mouvement. Je me préparais à déplacer la Buick quand la porte s'ouvrit et un grand type énorme, tatoué et tout échevelé en sortit.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il. Je suis clean!

C'était Randy Sklar. Il s'était fait arrêter pour possession, il y a environ six mois. Vinnie l'avait cautionné, et il avait omis de se présenter. Je l'ai trouvé dans un bar saoul comme un pot, Lula et moi l'avions littéralement traîné jusqu'au commissariat.

Une seule raison expliquait que Randy Sklar soit ici pour travailler un dimanche matin. Il s'agissait d'un atelier de démontage de voiture et Randy démontait une voiture. Vous ne laissez pas une voiture volée attendre. Vous prenez une torche pour la découper et en quelques heures, la preuve disparaît.

Je souris à Randy, parce qu'avant qu'il s'effondre et que je lui passe les menottes, il rigolait au bar. Et je souriais également parce que c'était un coup de chance. Randy n'appellerait pas les flics si j'entrais dans l'entrepôt. Il garderait ses fenêtres obstruées et la porte verrouillée en espérant que personne ne vienne le déranger.

— Je ne te cherche pas, le rassurais-je. J'ai entendu dire que tu avais réussi à te faire acquitter de l'accusation de possession.

— Ouais, il y a eu quelques problèmes avec la procédure judiciaire. Tu cherches à te débarrasser de la Buick?

— Non. Je veux juste me garer ici le temps d'aller faire un tour à côté.

— Il n'y a pas grand-chose à voir là, m'informa Randy. Je pense qu'ils ont vidé l'entrepôt.

— Je suis à la recherche du propriétaire.

— Je ne sais rien. Tout ce que je sais c'est que des camions entrent et sortent la nuit pendant que nous travaillons. J'ai pensé que c'était la mafia qui déménageait leurs pénates, alors nous avons fait les morts. Nous devons faire profil bas de toute façon. Ensuite, il y a quelques jours, il y a eu de l'activité non-stop, et de ce que j'ai pu voir à travers les fenêtres, l'endroit a été vidé. Et personne n'est revenu depuis. Du moins aucun camion.

— Des voitures?

— Je n'ai rien vu, mais ils peuvent se garer sur le côté. Il y a une porte là. On dirait qu'il y a des bureaux au deuxième étage.

— Alors, comment ça va?

— Ça va. Tu devrais passer au bar un de ses quatre. Je te paierai un verre.

— Ça marche.

Je traversai une petite parcelle d'herbe flétrie et je contournai l'entrepôt. Quatre quais de chargement à l'arrière. Des fenêtres à l'étage supérieur. Une porte d'entrée avant verrouillée. Et une porte latérale verrouillée. Si j'avais été avec Ranger, ça n'aurait pas été un problème. Il y avait une fenêtre givrée et une bouche de ventilation sur le coin arrière. Salle de bains. Je pourrais casser la fenêtre et entrer. Je déclencherais probablement une alarme de sécurité, mais je disposerais d'au moins vingt minutes avant que quelqu'un réponde à l'appel. Et les chances étaient élevées pour que personne ne vienne jusqu'ici.

Je retournai à la Buick et je pris le démonte-pneu dans le coffre. Je cassai la fenêtre avec le démonte-pneu et je nettoyai le verre brisé du mieux que j'ai pu. Je me glissai prudemment à travers la fenêtre brisée avec un minimum de dégâts. Une éraflure sur mon bras et une déchirure dans mon jean.

J'étais dans une salle de bain qu'il était préférable d'utiliser dans l'obscurité. Je retins mon souffle et me déplaçai sur la pointe des pieds. Je tremperai mes chaussures dans la javel aussitôt de retour chez moi. Je pressai un commutateur, et les tubes fluorescents du

plafond clignotèrent.

Randy avait raison. L'entrepôt avait été nettoyé. Aucun débris nulle part... autre que dans la salle de bain. Beaucoup de rayons d'étagères vides. Plusieurs longues tables pliantes. Quelques chaises pliantes soigneusement empilées contre un mur. Aucune indication quant à l'utilisation de l'entrepôt, autre que l'odeur persistante de quelque chose de chimique. Essence ou kérosène.

Il y avait un monte-charge et un escalier adjacent qui conduisait au deuxième étage. Je montai très calmement les escaliers. La porte au sommet était fermée. J'ouvris la porte et je trouvai une autre zone de stockage vide. Un bureau avec une grande fenêtre givrée donnant sur l'espace de stockage. Je regardai de plus près et je réalisai que la fenêtre était givrée avec de la suie. Ce constat fit emballer mon cœur dans ma poitrine. J'essayai la poignée de porte. Verrouillée. Je pris une profonde inspiration et avec le démonte-pneu je fracassai la fenêtre du bureau.

Je regardai à l'intérieur du bureau, et il me fallut un moment pour comprendre. Parfois, les choses sont si horribles qu'il faut du temps pour que l'esprit déchiffre ce que les yeux voient. Je regardais un cadavre assis sur une chaise derrière un bureau. Le bureau, la chaise, le corps, et le mur derrière lui étaient noircis par le feu. Tous avaient été récemment calcinés. C'était tellement horrible, si irréel, que de prime abord, je n'eus aucune réaction émotionnelle autre que l'incrédulité. J'étais près de la fenêtre brisée, regardant la pièce, sentant la fumée et la chair brûlée.

Je me plais à penser que je réagis bien dans les cas d'urgences, mais la vérité est que l'instinct prend le dessus, et il ne conduit pas toujours à une action intelligente. Au moment où je sentis la fumée, je devins complètement abruti. Ma seule pensée fut de m'éloigner le plus loin possible aussi rapidement que possible. Je culbutai à travers la porte, mes bras et mes jambes s'agitant frénétiquement dans tous les sens, et je déboulai les cinq premières marches avant de reprendre pied. J'étais sur le point d'ouvrir la porte de la cage d'escalier du rez-de-chaussée lorsqu'il y eut un bruit comme un allumage de veilleuse géante.

Phunnnf!

J'ouvris la porte sur un mur de flamme et la terreur m'envahit. Je claquai la porte et je courus dans les escaliers. Il n'y avait pas de fenêtres dans la zone de stockage, la seule fenêtre était dans le bureau incendié. Je m'y précipitai pilant sur le verre brisé, j'ouvris la fenêtre d'un mur extérieur, et je regardai vers le bas. J'étais à au

moins neuf mètres du sol.

Donc, j'avais deux choix. Je pouvais plonger la tête la première et m'écrabouiller comme Humpty Dumpty, ou je pouvais rester dans le bâtiment et brûler comme le type assis au bureau.

Randy arriva en courant de l'atelier de carrosserie.

— Saute! me cria-t-il.

— C'est trop haut!

Un deuxième type arriva en courant.

— Putain de merde, dit-il. Qu'est-ce qu'elle fait là?

— Va chercher le camion, demanda Randy à l'homme. Dépêche-toi!

Des flammes commencèrent à lécher le côté du bâtiment, et le sol était chaud sous mes pieds. Un dix-huit roues sortit de l'atelier de carrosserie, passa sur l'herbe, et avança lentement devant l'entrepôt.

— Il va approcher le camion sous toi, et tu devras sauter rapidement, avant qu'il ne prenne feu, me cria Randy.

OK, donc... c'était un scénario d'Hollywood. Ça ne signifiait pas nécessairement que ça ne fonctionnerait pas. Et ce n'est pas comme si j'avais beaucoup d'options.

Je chevauchai la fenêtre ouverte, le camion s'approcha, alors je balançai mon autre jambe par-dessus, je pris un grand respire, et je sautai. Je frappai le toit de métal de mes pieds et je perdis mon équilibre. Je me mis à quatre pattes, cherchant quelque chose pour m'agripper, griffant partout. Je glissai sur le côté de la remorque et m'agrippai du mieux que je pus alors que le camion s'éloignait de l'immeuble. Je restai accrochée comme ça, me tortillant et jurant, pendant quelques secondes jusqu'à ce que mes doigts lâchent et que je m'écrase au sol.

J'étais étendue sur le dos en étoile, tout l'air expulsé de mes poumons. J'avais la vision floue. Le moteur du camion ronronnait à mon oreille, et Randy se pencha au-dessus de moi. Son visage était à quelques centimètres du mien, le soleil encadrant ses cheveux d'homme sauvage de Bornéo dans un glorieux halo. Je ne pouvais pas parler. L'air n'était pas encore revenu à mes poumons.

— Uh, dis-je.

— Que dois-je faire? Me demanda-t-il. Dois-je tâter pour voir s'il



y a des os de brisés? Peut-être autour de ta cage thoracique? Desserre tes vêtements.

— *Uh!*

— Ça valait la peine d'essayer, dit-il. Un gars s'essaie toujours, pas vrai?

— J'imagine que je ne suis pas morte?

— Non. Tu es juste un peu égratignée et...

— Et? Quoi?

— Et rien.

— Tu regardes mes cheveux. C'est quoi le problème avec mes cheveux?

— Ils sont un peu... roussis.

Je fermai les yeux.

— Merde.

— Tu ne vas pas pleurer, hein? Mon amie pleure toujours si je dis la mauvaise chose à propos de ses cheveux. Je *déteste* ça.

Je fis un effort pour me lever, mais j'avais mal partout et je ne réussis pas à faire beaucoup de progrès pour me mettre en position verticale. Finalement, Randy me saisit sous les aisselles et me remit sur mes pieds.

— Je suppose que tu n'as pas trouvé le gars que tu cherchais? demanda Randy.

— Difficile à dire.

— Est-ce que tu attends les flics et les camions de pompiers?

— Penses-tu qu'ils viendront?

— Non... sauf si nous les appelons.

— Je ne suis pas encline à le faire.

— Moi non plus.

— Merci de m'avoir sortie de là, dis-je à Randy. C'était vraiment un gros camion.

— C'est un transporteur de voiture à double étage. Nous

l'utilisons pour... euh... pour transporter des voitures.

L'entrepôt était un enfer, complètement en flammes, la chaleur cuisait ma peau. Une fumée noire s'élevait à plusieurs mètres dans le ciel.

— C'est un gros feu, constata Randy, regardant la fumée. Nous pourrions avoir de l'action d'ici peu.

Je claudiquai jusqu'à la Buick, je réussis à m'asseoir au volant, et je repris mon souffle. Je restai immobile quelques minutes, pour me ressaisir. Une des portes de garage de l'atelier de carrosserie s'ouvrit, et le camion transporteur de voiture en sortit. Ils nettoyaient la boutique pour les visiteurs.

Je démarrai la Buick et je suivis le transporteur en direction de la Route 1. Les sirènes hurlaient au loin, mais nous étions loin d'eux. Quand nous sommes arrivés sur la Route 1, le transporteur prit la direction nord et je pris au sud. Je sortis à Broad Street et je retournai à mon appartement. La Porsche de Ranger et ma bourse étaient encore chez mes parents, mais je n'allais pas les récupérer avec l'allure que j'avais. J'avais perdu environ cinq centimètres de cheveux, et les extrémités étaient roussies et frisottées. J'étais tailladée, boursoflée et endolorie. J'allais prendre une douche, ramper dans mon lit et y rester jusqu'à ce que mes cheveux repoussent.

Je sortis de l'ascenseur et lentement je me traînai dans le couloir, laissant des taches de suie et de sang sur mon passage. Avant la fin de la journée, Dillon devra shampooiner le tapis.

Note mentale: Acheter un six-pack à Dillon.

J'ouvris ma porte, j'entrai péniblement et je tombai presque à la renverse quand je vis Ranger. Il était assis dans mon salon, dans mon seul bon fauteuil, les coudes appuyés sur les accoudoirs, ses doigts croisés ensemble devant lui. Son visage ne montrait aucune émotion, mais il rayonnait de fureur. J'aurais pu faire éclater du maïs soufflé sur l'énergie invisible que Ranger émettait.

— Ne commence pas, l'avertis-je.

— As-tu besoin d'un médecin?

— J'ai besoin d'une douche.

Ses sourcils s'arquèrent très légèrement.

— Oh non!

Je claudiquai jusqu'à la salle de bains et je gémis en voyant mon reflet dans le miroir. Je refermai la porte et laissai tomber mes vêtements sur le sol. Heureusement pour moi, la température étant froide, je portais un sweat-shirt et un jean épais. Mes vêtements avaient protégé ma peau du verre brisé. Je fis disparaître la crasse et beaucoup de sang. J'appliquai quelques pansements sur les entailles les plus profondes, j'enfilai des vêtements propres, et je sortis pour affronter Ranger.

— Tu es revenu tôt, constatais-je.

— J'ai dû prendre un avion nolisé. Impossible d'embarquer sur un vol commercial avec mon homme.

— Comment sais-tu que je ne suis pas chez ma mère?

— Tes visites ne sont jamais aussi longues. Hal a eu des soupçons et a appelé ton portable et a parlé à ta grand-mère.

— Je voulais jeter un coup d'œil à l'entrepôt, et je craignais d'être suivie par une caravane RangeMan.

Il n'ajouta rien à ce sujet. Si vous ne connaissez pas Ranger, vous pourriez croire qu'il semblait détendu, assis dans le fauteuil, une longue jambe étendue, l'autre plié au niveau du genou, les bras sur les accoudoirs rembourrés. Si vous le connaissez bien, vous devez être extrêmement prudent.

Je me suis assise en face de lui, sur le canapé, pour me détendre. Je renversai la tête en arrière et je fermai les yeux un instant, pour reprendre mon sang-froid, ne voulant pas fondre en larmes devant Ranger. J'ouvris les yeux et poussai un soupir, car il était toujours là, à me regarder.

— Je présume que tu as brûlé l'entrepôt, dit Ranger finalement.

— Ce n'était pas ma faute. Je pense que quelqu'un y a mis une bombe, et j'ai été coincée.

— Il y avait quelqu'un d'autre là-dedans?

— Un homme mort. Il était assis derrière un bureau au deuxième étage. Il semblait avoir été grillé au lance-flammes. Je ne connais les lance-flammes que dans les films et aux nouvelles de dix-huit heures, mais c'est ce qu'il m'a semblé. Le corps était brûlé, complètement méconnaissable. C'était horrible. Dickie et Smullen manquent. Je suppose que ce pourrait être l'un d'eux. Pas moyen de le savoir à coup sûr. Je partais au moment où le bâtiment s'est embrasé. J'étais dans la cage d'escalier. Quelque chose a fait « *phunnnf* » ensuite, il y eut des

flammes partout. J'ai dû remonter jusqu'au bureau et j'ai sauté par la fenêtre. C'est la version courte.

— Est-ce que quelqu'un t'a vu sur les lieux?

— Personne dont nous devons nous inquiéter.

— Tu dois retransmettre l'information à Morelli afin qu'ils sachent qu'il faut chercher un corps.

— Je vais le faire... mais crois-moi, il n'y a plus de corps à retrouver.

— Comment te sens-tu? Est-ce que tu es en forme? Nous avons encore Stewart Hansen sur la glace à RangeMan. Tu peux le rapporter maintenant, et personne ne t'associera au feu de la plantation de cannabis.

— Il ne le dira à personne?

— Je ne pense pas qu'il s'en souviene, dit Ranger. Et s'il dit quelque chose, je doute que quiconque le croie. Nous l'avons tenu très heureux.

— L'as-tu drogué?

— De l'herbe de qualité, la cuisine d'Ella, et la télévision non-stop sur un plasma de cinquante pouces.

Ranger se leva et me tira pour me remettre sur mes pieds.

— Préférerais-tu le faire demain?

— Non. Je suis OK.

— Tu n'as pas l'air bien. Tu as du sang qui traverse ton jean.

Je regardai ma jambe.

— J'aurais dû utiliser un plus gros pansement.

— As-tu besoin de points?

— Non. C'est juste une coupure. J'ai dû passer par une fenêtre brisée pour sortir de l'immeuble.

— Je vais te poser la question. As-tu besoin de points?

— Je ne sais pas. J'espère que non.

— Laisse-moi voir.

Je mordillai ma lèvre inférieure. C'était embarrassant.

— Baby, j'ai déjà tout vu, me dit doucement Ranger.

— Oui... mais tu n'as rien vu ces derniers temps.

— Y a-t-il des changements?

Ça me fit sourire.

— Non.

Je fis sauter le bouton de mon jean et les fis glisser. Je portais un string en dentelle vert lime, c'était un peu comme si je ne portais rien. Ranger me regarda et sourit.

— Jolie, dit-il.

Puis son attention fût attirée par l'entaille de ma jambe.

— Je sais que tu ne veux pas entendre ça, mais ça guérira plus vite et plus proprement s'il y avait quelques points de suture.

Nous avons mis un gant de toilette contre la coupure et enveloppé ma jambe avec du ruban adhésif chirurgical.

— As-tu d'autres blessures aussi profondes? me demanda-t-il.

— Non. C'est la pire.

Nous sommes allés à l'urgence de St. Frances et avons passé relativement rapidement. Les enfants ayant un rhume et les victimes de crise cardiaque d'après déjeuner avaient tous été autorisés à sortir. Il n'y avait eu qu'une seule victime de fusillade entre gangs de rue en ce dimanche après-midi, et il était décédé avant son admission. Il était encore trop tôt dans la journée pour les violences domestiques.

Ma jambe était complètement anesthésiée et cousue. On a mis de la pommade sur les brûlures de mon cou et mon visage, et de la pommade antiseptique pour mes autres éraflures et coupures.

Louise Malinowski travaillait à l'urgence. Je suis allée à l'école avec elle. Elle était maintenant divorcée avec deux enfants à la maison et vivait avec sa mère.

— Qui est ce mec trop hot là-bas? Me demanda-t-elle, m'aidant à passer mon jean par-dessus ma jambe engourdie et mes nouveaux points.

— Carlos Manoso. Il possède une agence de sécurité au centre-ville.

— Est-il marié?

— Il est aussi célibataire qu'un homme puisse l'être.

Ranger me regarda boucler ma ceinture. Nous avons laissé la Buick dans mon stationnement et avons pris sa Porsche turbo. Elle était noire, rapide et nouvelle, tout comme ses autres voitures, mais plus encore.

— D'où proviennent toutes tes nouvelles voitures noires? lui demandai-je.

— J'ai une entente. Je fournis des services contre des voitures.

— Quel genre de services?

— Tout ce qui est nécessaire. Sur ce, il démarra la Porsche et s'éloigna de l'hôpital. Je te ramène chez tes parents pour que tu puisses récupérer ton sac à main, et je veux que tu appelles Morelli.

Ce n'est pas quelque chose que j'étais impatiente de faire. Ça n'allait pas rendre Morelli très heureux.

— Quoi? cria Morelli quand il répondit au téléphone. Ça ne sonnait pas particulièrement mielleux.

— Comment ça va?

— Ça ne va pas assez vite. Quoi de neuf?

— As-tu entendu parler de l'incendie de l'entrepôt sur Stark?

— Non. Je n'ai pas entendu parler de quoi que ce soit. Je suis enfermé, je surveille un crétin, et je regarde un épisode de *Raymond* que j'ai vu quarante-deux fois!

— Dickie et ses partenaires possédaient un entrepôt sur Stark et...

— Oh! Merde! Ne me dis rien!

— Il a brûlé... tout à l'heure.

— Es-tu OK?

— Ouais... Ranger m'a emmenée à l'hôpital pour des points de suture.

Il y eut un silence à l'autre bout, et j'imaginai Morelli fixant ses chaussures avec les lèvres étroitement pincées.

— Quoi qu'il en soit, je vais bien, le rassurais-je. Je me suis un peu coupée sur des morceaux de verre quand j'ai dû briser une fenêtre pour sortir. Est-ce correct de parler sur ton téléphone portable... comme ça? Je veux dire... personne ne peut écouter, hein?

— Tout le monde peut écouter, répondit Morelli. Ne laisse pas ce détail t'arrêter. Est-ce que la conversation va s'aggraver?

— Si tu ne changes pas d'attitude, je ne t'en parlerai plus.

Je regardai Ranger, l'air surpris souriant, et lui ai donné un coup de poing dans le bras.

— Personne ne m'a vue, continuais-je. Je suis partie avant que les pompiers n'arrivent. Et ce n'était pas ma faute. Je suis sûre que quelqu'un a mis une bombe. De plus, il y avait un type assis derrière un bureau au deuxième étage, et je pense qu'il a été grillé avec un lance-flammes. Je doute qu'il reste quelque chose de lui après le deuxième incendie, mais Ranger tenait à ce que je te le dise.

Il y eut un profond silence.

— Allo? Dis-je

— Donne-moi un moment, me dit Morelli. J'essaie de reprendre mon contrôle.

— Combien de temps seras-tu sur cette mission? demandais-je à Morelli.

— Encore au moins deux jours. Laisse-moi parler à Ranger.

Je donnai mon téléphone à Ranger.

— Morelli veut te parler.

— Yo, dit Ranger.

Il écouta un moment, puis il tourna les yeux vers moi.

— Compris. Ne t'attends pas à des miracles. C'est un aimant à catastrophes.

Ranger raccrocha et me remit le téléphone.

— Je suis responsable de ta sécurité.

— Morelli devrait s'occuper de ses affaires.

— C'est exactement ce qu'il fait. Vous êtes en couple. *Tu* es son affaire.

— Je n'ai pas envie d'être son affaire. J'ai envie d'être ma propre affaire.

— Sans déconner! dit Ranger.

Le pire est que j'ai été prise au dépourvu par le statut de couple.

— Penses-tu que Morelli et moi sommes un couple?

— Il y a des vêtements à lui dans ton placard.

— Seulement ses chaussettes et ses sous-vêtements.

Ranger se gara dans l'allée de mes parents et se tourna vers moi.

— Tu dois faire attention à ce que tu me dis. Mon code moral s'arrête à « Tu ne convoiteras pas la femme de quelqu'un d'autre. » Tu m'as tenue à distance à bout de bras, et je respecte ça, mais je passerai outre si je pense que la barrière se relâche.

Je le savais déjà, mais l'entendre dire à haute voix était déconcertant. Je ne voulais pas en faire plus que nécessaire, alors j'essayai d'être taquine.

— Est-ce que tu me dis que les chaussettes et les sous-vêtements sont la ligne de démarcation qui détermine un couple?

— Je te dis d'être prudente.

Quand Ranger émet un avertissement, il n'est pas taquin.

— C'est super! dis-je. Je suis tellement nulle pour la prudence.

— J'ai remarqué, répondit Ranger.

Mamie ouvrit la porte et nous salua de la main.

Ranger et moi la saluâmes en retour, et je me dépliai pour sortir de la voiture et récupérer mon sac.

— Est-ce du sang sur ta jambe de pantalon? demanda Mamie quand j'entrai dans le hall.

— Accident de cuisine, mentis-je. Bon... Je dois y aller. Je viens pour récupérer mon sac. Je rapporterai la Buick plus tard.

Je me précipitai vers la Porsche et j'y entrai.

— Barnhardt est à deux maisons plus loin de l'autre côté de la rue, m'informa Ranger. Elle était là quand nous sommes arrivés. Elle doit avoir repéré la Cayenne.



Ranger sortit de l'allée et roula. Joyce nous suivait, restant à quelques longueurs de voiture de distance.

— Je t'emmène chez moi, m'annonça Ranger. Je dois rattraper le retard administratif et rencontrer Tank, et je ne veux pas m'inquiéter pour toi. Tu peux y passer la nuit et ramener Hansen demain matin quand le tribunal ouvrira.

— Je ne peux pas passer la nuit à RangeMan.

— Morelli m'a dit que je devrais te garder en sécurité.

— Oui... mais tout est correct maintenant. J'ai eu un malheureux moment de malchance.

— Baby, tu as détruit une voiture, brûlé deux bâtiments, agrafé les couilles d'un mec, et tu as seize points de suture à la jambe. Prends une nuit de repos. Prends un verre de vin, regarde la télévision, et couche-toi plus tôt.

## Chapitre 11

L'appartement de Ranger occupe le septième étage de l'immeuble RangeMan. Il a été décoré par des professionnels dans des tons neutres avec du mobilier confortable et classique. C'est super. C'est calme. C'était invitant d'une manière légèrement masculine. La porte d'entrée sculptée en acajou ouvre sur un long hall étroit. Placard à manteau et salle d'eau sur un côté. Crédence en cerisier sur l'autre. La gouvernante de Ranger, Ella, garde des fleurs fraîches sur la crédence, et un plateau d'argent pour les clés et le courrier. La cuisine moderne avec appareils en acier inoxydable et des comptoirs en granit à droite au bout du hall. Comptoir pour le petit-déjeuner. Petite salle à manger. Petit salon. La chambre principale comporte un espace détente, un espace chambre à couché, avec un lit king size et draps doux, à mille fils au pouce, blancs, un dressing avec tous ses vêtements noirs, et un cabinet d'armes, et une salle de bains luxueuse avec douche à l'italienne qui sent bon le gel douche Bulgari vert de Ranger.

Ranger déverrouilla électroniquement la porte de son appartement et je le suivis à l'intérieur. Il prit un trousseau de clés identique d'un tiroir de la crédence et me le donna.

— Si tu décides de partir prend le GPS avec toi. Hal ramènera la Cayenne. Elle sera garée en bas avec la clé sur le siège. Elle est à toi aussi longtemps que tu en auras besoin. Je suis sûr qu'Ella a quelque chose à manger dans la cuisine. Sers-toi. J'ai beaucoup de choses à faire. Je vais prendre un sandwich en bas.

Il accrocha son doigt au décolleté de mon sweat-shirt, m'attirant à lui, et m'embrassa.

— Si tu veux m'attendre, je ferai tout pour que ça en vaille la peine, souffla-t-il, ses lèvres touchant à peine les miennes. Et il partit.

J'ai vécu dans l'appartement de Ranger une fois avant, au moment où ma vie était en danger. Ensuite, pour une courte période, j'ai travaillé dans le bureau de RangeMan. Le bâtiment était très sécuritaire à l'époque, mais après un certain temps je souffrais de claustrophobie.

Je fouillai dans la cuisine et j'y trouvai un ragoût de poulet avec riz et légumes. J'engouffrai le ragoût avec un verre de vin, et je pris un deuxième verre dans le salon en regardant la télé. Je me laissai tomber sur le confortable canapé de Ranger et j'allumai le plasma.

La maison de Morelli était pour moi confortable. Elle était remplie de meubles dépareillés provenant de lui et sa tante Ruth. Elle ressemblait beaucoup à la maison de mes parents, et d'une manière étrangement inattendue, la maison s'adaptait bien à Morelli. Lorsque Morelli avait le temps, la maison était propre et ordonnée. Lorsqu'il était surchargé de travail, la maison devenait encombrée de chaussures abandonnées et de bouteilles de bière vides.

L'appartement de Ranger était plutôt exotique. Le mobilier était onéreux et choisi pour Ranger. Très confortable, mais un peu stérile. Pas de photos de famille. Pas de livres écornés. C'était un endroit où Ranger dormait, travaillait et mangeait, mais n'y vivait pas.

La maison de Morelli était une destination pour lui. L'appartement de Ranger était comme un lieu de passage.

J'aurais probablement dû rentrer chez moi, mais en vérité, j'aime être dans l'appartement de Ranger. Ça sent bon... comme Ranger. Sa télé est plus grande et meilleure que la mienne. Il y a une meilleure pression d'eau dans sa douche. Ses serviettes sont plus douces et plus moelleuses. Et son lit est merveilleux, même quand il n'est pas dedans. Ella repasse ses draps et gonfle ses oreillers. S'il y a une femme ici-bas, qui pourrait me faire changer, ce serait Ella!

Je m'endormis devant la télé. Je me réveillai à vingt-trois heures, et encore à vingt-trois heures trente. Je me forçai à éteindre la télé pour me rendre dans la chambre, me débarrassai de la plupart de mes vêtements, et me glissai dans le fabuleux lit de Ranger.

L'alarme me réveilla en sursaut, et j'eus un moment de confusion totale avant de réaliser que j'étais à RangeMan. La pièce était sombre, mais je pouvais voir la silhouette de Ranger contre la lumière du dressing. Il traversa la pièce et rejoignit la table de chevet pour désactiver l'alarme.

— J'ai une réunion avec un client ce matin, m'informa Ranger. Et je veux te parler avant de m'occuper des affaires RangeMan. Ella a préparé le petit-déjeuner.

Son portable sonna, et il quitta la chambre. Je me roulai péniblement hors du lit, tout mon corps était endolori de la chute du

transporteur de voiture. J'allumai, je traversai la pièce en boitillant jusqu'au placard de Ranger, et j'enfilai un peignoir qui avait été acheté pour lui, mais, j'en étais certaine, n'avait jamais été porté. Je ne pouvais pas imaginer Ranger se prélasser dans un peignoir.

Ella était une petite femme mince avec des yeux noirs intelligents, des cheveux courts noirs, et pleins d'énergie. Le mari d'Ella gérait la propriété, et Ella gérait les hommes de RangeMan. Elle cuisinait, nettoyait et faisait tout ce qui était nécessaire pour que Ranger sorte de son appartement chaque matin dans un état présentable. Elle achetait son gel douche, faisait sa lessive, repassait ses draps orgasmiques, et mettait des fleurs fraîches

Le plateau du petit-déjeuner, qu'elle préparait était presque toujours le même. Café, fruits frais, bagels de grains entiers, saumon fumé, fromage à la crème sans gras. Une frittata de blanc d'œuf avec des légumes. Très jolie. Très sain. Ce matin, Ella avait mis la table de la salle à manger pour deux.

Ranger termina son appel et me rejoignit à la table. Il avait ses vêtements de chef d'entreprise. Pantalon habillé noir, chemise noire, cravate rayée noire sur noir, flingue et étui noir. Il drapa son manteau sport en cachemire noir sur le dossier d'une chaise de salle à manger inoccupée puis restant toujours debout se versa un café, puis il s'assit en face de moi.

— Mince alors! dis-je. Mais je pensais « *La vache!* »

— Je ne voulais pas déclencher ce genre de réaction, me dit Ranger. Je visais à être *respectable*.

— Bonne chance pour ça!

Ranger était fort à l'intérieur et à l'extérieur. Il était intelligent. Il était courageux. Il était physiquement et émotionnellement agile. Il était incroyablement sexy. Il était trompeusement taquin. Mais plus que tout, Ranger puait le mauvais garçon. Il faudrait beaucoup plus qu'un manteau sport en cachemire et une cravate Armani pour compenser la testostérone et les phéromones mâles qui suintaient de ses pores. Je doutais que Ranger ne soit jamais entièrement respectable.

— OK. J'avoue que « respectable » était un peu fort. Que dirais-tu de prospère?

— Oui. Tu as l'air très prospère.

Il se servit des fruits et une portion de frittata.

— Je vais te faire une proposition. Voilà le marché... tu travailleras avec moi sur le cas de Dickie, et tu n'enquêteras plus seule.

— C'est le marché?

— L'alternative... je t'enfermerai dans ma salle de bain jusqu'à ce que je résolve ce borbier.

— Et toi? Est-ce que tu enquêteras de ton côté, sans moi?

— Non. Je vais t'inclure dans tout.

— Marché conclu!

— Gorvich, Petiak, et Smullen ont tous des adresses légitimes, mais aucun d'entre eux ne passe beaucoup de temps chez eux. Et ils ne passent pas beaucoup de temps dans les bureaux du centre-ville. J'ai envoyé quelqu'un fouiller les trois résidences, et il n'a rien trouvé. Pas d'ordinateurs. Pas de vêtements dans les placards. Rien dans les réfrigérateurs. Nous avons appelé leurs téléphones et n'avons obtenu qu'un service de messagerie. Jamais de retour d'appel.

— Lula et moi sommes passées par l'immeuble appartenant au cabinet d'avocats sur Jewel Street et avons découvert que Smullen entretenait une femme à l'étage supérieur. La femme nous a dit que Smullen y vivait quand il était au pays. Il était porté disparu au moment où nous y sommes allés, et sa petite amie était furieuse. Je devrais vérifier pour voir s'il manque toujours.

Je pris un bagel et le garnis de fromage à la crème.

— Pourquoi ces types ne vivent pas à leurs domiciles?

— Peut-être l'inquiétude qu'un client mécontent puisse les relancer. J'ai regardé le matériel que tu as ramené du cabinet d'avocats. Rufus Caine a payé un peu plus d'un million de dollars l'an dernier pour des services juridiques. Je pensais que nous pourrions lui parler.

Vous ne pouviez pas être associé à la criminalité de Trenton et ne pas avoir entendu parler de Rufus Caine. Vinnie ne l'avait jamais cautionné, donc tout ce que je savais était de seconde main. Et ce que j'en savais, c'est que ce n'était pas un bon gars.

— Rufus Caine est impliqué dans la pharmaceutique. Va-t-il nous parler?

— J'ai des contacts avec Rufus. Il vit et travaille dans un

bâtiment à appartement délabré derrière la gare. J'ai pensé que nous pourrions lui rendre visite cet après-midi. En attendant, j'ai ton DDC, Stewart Hansen, prêt à partir. Appelle la salle de contrôle lorsque tu voudras l'amener au garage. Je vais envoyer un de mes hommes avec toi, mais tu ne veux probablement pas impliquer RangeMan dans la livraison.

Ranger termina son café et s'écarta de la table.

— Je dois me dépêcher.

Hansen était physiquement sur le siège arrière d'une Ford Explorer, enchaîné par les chevilles au plancher, mentalement il planait complètement. Ranger ne rigolait pas quand il m'a dit qu'ils avaient gardé Hansen heureux. Difficile de dire si Hansen était dans cet état euphorique à regarder de trop nombreux épisodes de Scooby Doo ou de trop de tabac farfelu.

Je garai l'Explorer dans le parking public en face du palais de justice et déverrouillai les chaînes de cheville de Hansen. Ses mains étaient toujours menottées derrière le dos, et je dus l'aider à sortir du SUV. L'homme de Ranger était sur le siège passager avant, l'air nerveux, ne sachant pas quelle aide, il devait m'apporter et demeurer toujours politiquement correct.

— Je reviens, dis-je au gars de RangeMan. Ne pars pas.

J'escortai Hansen dans le bâtiment, puis le tenant debout devant le lieutenant de l'accueil, Hansen commença à rire.

— Merde, dit le lieutenant. La dernière fois que j'ai été aussi heureux, j'étais en charge de la salle des exhibits et nous venions tout juste de capturer un membre de gang avec une valise pleine de mauvaises herbes médicinales.

Je terminai de remplir la paperasserie, je reçus mon accusé de réception, et j'appelai Connie pour lui annoncer qu'Hansen était emprisonné au cas où quelqu'un voudrait le faire sortir de nouveau.

Ranger m'avait dit qu'il serait occupé jusqu'à midi, et il était encore trop tôt, alors je joggai jusqu'au SUV, je me glissai derrière le volant, et me rendis chez Coglin. Ranger m'avait fait promettre de travailler avec lui sur le dossier de Dickie. Il n'avait rien dit à propos de mes DDC.

— Petit détour! informai-je le type de RangeMan. Quel est ton nom?

— Brett.

Il ne ressemblait pas à un Brett. Les gars nommés Brett étaient censés avoir un cou. Physiquement, ce gars devrait plutôt se nommer *Grunt*[vii].

Je me garai le long du trottoir et Brett me suivit à la porte. Brett portait une ceinture utilitaire complète avec un flingue, un taser, une boîte de spray au poivre qui pourrait abattre un grizzly, et des menottes. Il était vêtu de l'uniforme de RangeMan spécial SWAT, et il semblait effrayant comme l'enfer. Mon souhait était que Coglin ouvre et voit Brett avec moi et qu'il en tombe évanoui avant qu'il puisse déclencher son fusil de chasse.

Je savais que Coglin était à la maison. Je l'avais vu se déplacer dans la véranda vitrée en façade, je me garai. N'ayant pas entendu de voiture sortir de la cour, alors je sonnai et écoutai en même temps le bruit d'une voiture en fuite. Si j'entendais le bruit d'un moteur de voiture, je me précipiterais pour lui bloquer le passage. Je sonnai à nouveau.

Brett était derrière moi prêt.

— Dois-je enfoncer la porte?

— Non, répondis-je. Elle n'est probablement pas verrouillée.

Brett se déplaça devant moi et tourna la poignée de porte. Il poussa la porte, entra et... BANG! Brett était couvert de matières dégueu et de courts poils brun terne. Difficile de dire quel genre de créature c'était. J'imaginai un rat d'au moins trente kilos.

— Qu'est-ce que c'était-c'était...? bégaya Brett.

— Ça devient vieux! hurlai-je en direction de la maison de Coglin. Je vais revenir!

J'escortai Brett à l'Exploreur et le ramenai à RangeMan.

— C'est quoi cette chose partout sur moi? Me demanda-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé?

— Je pense que c'est du castor, mais il n'y a aucun moyen de le savoir sans test d'ADN.

Je le ramenai à l'étage de la salle de contrôle et l'abandonnai à Hal. Au bout du couloir, Ranger sortit de sa réunion et regarda dans ma direction.

— Ce n'était pas de ma faute, dis-je à Ranger.

Ranger sourit et retourna à sa réunion.

Ella apporta de la salade et des sandwiches à midi et Ranger se pointa quelques minutes derrière elle.

— Comment a été ta réunion? demandais-je.

— Bonne.

Il se choisit un sandwich et le mangea debout dans la cuisine. Je fis de même.

— Je remarque que tu es habillée aux couleurs de RangeMan, me dit Ranger.

— Il s'avère que j'ai des vêtements dans ton placard.

— Plus que de simples sous-vêtements et des chaussettes, me fit remarquer Ranger. Ils sont là depuis la dernière fois que tu es restée ici.

— Est-ce que ça fait de nous un couple?

— Passe une autre nuit avec moi, et je t'expliquerai ce qu'est un couple, me dit Ranger.

J'étais tentée de lui demander comment nous avions passé la nuit dernière, mais je pensais que c'était peut-être mieux de ne pas savoir. J'étais allée au lit seule, et quand l'alarme s'est déclenchée, il était habillé. Je me disais qu'il avait dormi sur le canapé. C'était mon histoire et je voulais en rester là.

Il enleva sa cravate et déboutonna sa chemise, et je réussis à m'empêcher de glisser ma langue sur sa poitrine jusqu'à sa boucle de ceinture. J'invoquais l'image de Morelli dans ma cuisine et je me disais que ce ne serait pas une bonne idée de passer une autre nuit ici.

Ranger disparut dans le dressing, et quand il revint, il portait un pantalon cargo, un T-shirt, et des souliers de course. Son arme était accrochée à sa ceinture. Il prit nos vestes et sortit deux casquettes du placard. Sa casquette inscrit *SEAL* et la mienne *RANGEMAN*.

— Partons, me dit Ranger.

Nous étions dans la turbo de Ranger, stationnée sur Ellery, regardant l'immeuble pathétique où Rufus Caine dirigeait son entreprise. Les autres bâtiments du pâté de maisons étaient décorés



de graffitis, mais le bâtiment de Caine était indemne. Il avait quatre étages, en briques rouges érodées, et les garnitures peinturées étaient écaillées. Et la porte d'entrée était absente.

— Es-tu certain de vouloir laisser la Porsche ici? demandais-je à Ranger. Quelles sont les chances qu'elle soit encore ici lorsque nous reviendrons?

— Les chances sont bonnes. Seul un dealer pourrait laisser un turbo stationné en face de l'immeuble de Caine. Et personne ne voudrait voler cette voiture. Personne ne veut ce genre de problèmes.

Nous avons laissé la voiture et nous nous sommes arrêtés sur le perron du bâtiment. Le petit hall d'entrée était jonché de préservatifs, de seringues usagées et... ce que j'espérais être du caca de chien. Ranger me prit dans ses bras et me conduisit vers l'escalier.

— De cette façon, nous n'aurons qu'une seule paire de chaussures à jeter, dit-il.

Nous sommes montés au quatrième étage et Ranger frappa à la porte.

— Ouais? demanda quelqu'un à travers la porte fermée. Qui est là?

— Ranger.

La porte s'ouvrit, et un homme de main nous dévisagea.

— Qui est la nana? demanda-t-il à Ranger.

Ranger ne répondit pas, alors le type s'écarta en ouvrant la porte.

Il y avait quatre personnes dans la pièce. Trois sbires et Rufus Caine. Facile de reconnaître Rufus. Il pesait environ, quatre-vingt-dix kilos, un mètre soixante, un gars en crise de la quarantaine, tout orné de bijoux et de cheveux. Il était sur le canapé avec une serviette délicatement posée sur ses genoux et un verre de champagne à la main. Il y avait un tas de sandwiches sur un grand plateau en plastique à emporter sur la table basse devant lui.

— J'étais en train de déjeuner, dit Rufus à Ranger. Sers-toi.

— Je viens juste de manger, ajouta Ranger. Mais merci.

Rufus me détailla comme si j'étais le dessert.

— Qui est ta pute?

— C'est Stéphanie, dit Ranger. Elle remplace Tank.

— Je ne savais pas que toi et Tank aviez ce genre de relation, dit Rufus.

Ranger ne sourit pas.

— Alors... quoi de neuf? demanda Rufus.

Ranger ne dit rien. Il regardait simplement Rufus. Rufus fit un petit signe de sa main et les trois idiots quittèrent l'appartement.

— Assieds-toi, dit Rufus à Ranger.

Ranger prit un siège, et je restai debout. J'étais les muscles dans la pièce.

— Je pense retenir les services d'une firme d'avocats, commença Ranger. Je regarde du côté de Petiak, Smullen, Gorvich, et Orr.

— Bonne firme, confirma Rufus.

— Pourquoi sont-ils bons?

— Discrets. Ils ont un bon code d'éthique d'entreprise.

— Et?

— Ils comprennent le système de troc. Tu es sûr que tu ne veux pas un sandwich?

— Je veux en savoir plus sur le système de troc, demanda Ranger.

— Pourquoi?

Ranger ne répondit pas. Il ne broncha pas. Il ne souriait pas. Il ne soupira pas. Il regarda silencieusement Rufus.

— C'est une bonne chose que je t'aime, dit finalement Rufus à Ranger, parce que tu pourrais améliorer tes compétences sociales. Tu n'es pas exactement un type amusant. Personne ne te l'a dit?

Ranger dévia son regard vers moi, puis de nouveau à Rufus.

— Le système de troc c'est quand tu négocies de la merde contre de la merde, dit Rufus. Attends une minute. Peut-être que ce n'est pas du troc. Comment tu appelles ça quand on te dit que tu payes pour des conseils juridiques, mais qu'en vérité tu paies pour l'inventaire?

— Mentir, répondit Ranger.

— Ouais, c'est ce que ces connards comprennent... le mensonge.

Ranger se pencha en avant et prit la bouteille de champagne sur la table à café et remplis le verre de Caine.

— C'est tout ce que tu veux me dire?

— Quel est le litige?

— Aucun litige, dit Ranger. Comme je te l'ai dit, je suis à la recherche d'une firme d'avocat et je voudrais cette firme. J'ai juste du mal à trouver quelqu'un à qui parler. Personne ne répond au téléphone.

— As-tu quelque chose à... troquer?

— Reste à l'écart de Jimmy Monster. Il porte un fil.

— Aïe.

— Et?

— Je rencontre Victor Gorvich ce soir. Il a un paquet pour moi. Nous avons l'habitude de faire nos échanges dans un entrepôt, mais l'entrepôt a cramé, alors je le rencontre à dix heures au Domino.

— Le club de striptease sur la troisième rue?

— Celui-là même! Assure-toi que mon affaire soit conclue avant de te pointer.

Ranger se leva.

— Attention à toi, dit-il à Rufus.

— Baisse-la, répondit Rufus.

Nous étions à quelques pâtés de maisons de l'immeuble lorsque mon portable sonna.

— Je ne peux pas te parler longtemps, me dit Morelli. Je voulais juste te relier l'information. Le type dans l'entrepôt a été identifié par son alliance et son porte-clés. C'était Peter Smullen.

— Eh, bien merde! « Le gars dans l'entrepôt était Peter Smullen, » répétais-je à Ranger.

— À qui tu parles? Me demanda Morelli.

— Ranger.

— Tu es avec Ranger?

— Tu lui as demandé de s'occuper de moi.

— Ouais... mais je ne voulais pas...

— Je perds la communication, dis-je à Morelli. Allo? Allo?

Et je raccrochai.

— Il lui faut un moment pour se ressaisir, dis-je à Ranger.

— Compréhensible.

— Récapitulons, repris-je. D'abord, le comptable de la firme d'avocats nage avec les poissons. Ensuite, Dickie est traîné hors de sa maison. Et maintenant, Peter Smullen est mort.

Mon portable sonna de nouveau.

— Nous avons été coupés, dit Morelli.

— Les téléphones cellulaires... dis-je. Allez comprendre!

— Je voulais te dire que Marty Gobel pourrait vouloir te parler à nouveau. La secrétaire de Smullen lui a dit que Smullen devait te rencontrer le soir de sa disparition.

— Veux-tu dire que je pourrais être soupçonnée pour l'assassinat de Smullen?

— Tu as un alibi, n'est-ce pas?

Je raccrochai et m'effondrai dans mon siège.

— La secrétaire de Smullen a raconté aux flics que je devais rencontrer Smullen la nuit, où il a disparu.

Ranger effectua un demi-tour sur Broad.

— Voyons voir ce que la petite amie de Smullen a à dire à propos de tout ça.

Nous avons croisé Joyce, qui allait maintenant dans la mauvaise direction avec sa Taureau blanche loué.

— J'ai toujours été un dur à cuire, me dit Ranger. Tout le monde avait peur de moi. Tout le monde voulait me tuer. J'avais besoin que Tank soit derrière moi pour garder les tueurs à gages sous contrôle. Et regarde-moi maintenant. Je suis poursuivie par une femme dans une

Taureau loué. Il fit un geste vague de la main. Et je n'arrive pas à me souvenir de la dernière fois que quelqu'un a essayé de me tuer.

— Ça ne fait pas si longtemps, que ça! le contredis-je. C'était dans mon appartement, et tu as été tiré un tas de fois, et ce n'était pas très amusant.

— Ce n'est pas pour changer de sujet, mais si j'ai bien compris la conversation que nous venons d'avoir, Victor Gorvich fournit Rufus en drogues.

Ranger tourna sur Broad et se dirigea vers les immeubles d'habitations.

— Non seulement il fournit des drogues, il blanchit de l'argent par le biais de la firme. Il facture Rufus pour des conseils juridiques quand dans les faits, Rufus le payait pour l'inventaire. Si l'on examine la liste des clients que tu as interceptée, c'est un panier rempli de gens recherchés. Non seulement des trafiquants de drogue, mais aussi des trafiquants d'armes et des agents spécialistes en dictatures. Un ou plusieurs partenaires commercent avec les drogues et lavent l'argent par des heures facturables.

— Gorvich, pour sûr.

— On dirait bien!

Ranger se gara devant le bâtiment délabré appartenant au cabinet d'avocats, et nous sommes sortis. Ranger sortit son truc de commande à distance, il visa la Porsche et elle gazouilla.

Nous gravâmes les marches jusqu'à l'étage supérieur et sonnâmes. Aucune réponse. Nous sonnâmes de nouveau, et l'oncle Mickey sortit la tête de l'entrebâillement de sa porte.

— Elle n'est pas là, nous dit l'oncle Mickey. Elle est allée faire du shopping.

Il regarda Ranger et se retira dans son appartement. Ranger sortit son petit outil d'une poche de son pantalon cargo et ouvrit la porte de l'appartement.

L'appartement de Smullen avait été fraîchement repeint et la moquette remplacé. Le mobilier était neuf. Les appareils de cuisine étaient récents. Le comptoir était en Corian. Le bâtiment était un taudis, mais l'appartement de Smullen ne l'était pas. La toilette de Smullen fonctionnait.

Les vêtements de Smullen étaient suspendus dans le placard et

soigneusement pliés dans les tiroirs du bureau. Ses articles étaient encore dans la salle de bain. Je vérifiai les poches de pantalons pour chercher le micro, mais ne l'ai pas trouvé.

En sortant de la chambre, je surpris Ranger à la fenêtre du salon, regardant vers le bas. Il se tenait les mains sur les hanches, regardant deux hommes manœuvrant une dépanneuse plateforme vers la Porsche. Son alarme de voiture gémissait bruyamment, mais les hommes n'en firent aucun cas.

Ranger déverrouilla et souleva la fenêtre, il dégaina son flingue, visa et tira un des hommes à la jambe. Le gars s'écrasa sur le trottoir en se tortillant, tenant sa jambe. Le conducteur de la dépanneuse sauta et aida à faire monter son complice blessé dans le camion, et ils déguerpirent. Ranger pointa son truc de télécommande vers sa voiture et fit taire l'alarme.

— Tu te sens mieux maintenant? demandai-je. Tu avais besoin de tirer sur quelqu'un aujourd'hui!

— J'ai encore le doigté, se congratula Ranger.

— Les vêtements de Smullen sont ici, mais je n'ai pas trouvé le micro. As-tu trouvé quelque chose d'intéressant?

— Non. Il ne dispose pas de bureau ici. Pas même un ordinateur portable caché quelque part.

Un bruit du verrou de la porte d'entrée, et la petite amie de Smullen entra dans l'appartement. Elle avait un sac d'épicerie brun dans le creux de son bras, et elle était à bout de souffle d'avoir monté l'escalier.

— C'est quoi ce bordel? Nous demanda-t-elle.

— Nous sommes venus te rendre une petite visite, mais tu n'étais pas à la maison, dis-je.

Elle tourna les yeux vers Ranger.

— Qui est ce mec sexy? C'est un flic?

— Non. C'est Ranger.

— Pourquoi il est habillé comme un flic? Qu'est-ce qui se passe? C'est Halloween et personne me l'a dit?

Je jetai un regard à Ranger.

— Tu ne vas pas lui tirer dessus, hein?

— J'y pense.

— Peter était-il impliqué dans quoi que ce soit de louche au bureau? lui demandais-je.

— Certain! C'est un avocat.

— Je veux dire *vraiment*, louche. Comme illégal. Le trafic de drogues, par exemple?

Elle posa le sac sur le comptoir de la cuisine.

— Je ne pense pas. Pourquoi ferait-il quelque chose comme ça? Il faisait une fortune juste à être un avocat.

— Avait-il un autre bureau quelque part? Je remarque qu'il n'a pas de bureau à la maison.

— Il travaille au cabinet d'avocat. C'est quoi le problème, de toute façon? Je vais appeler les flics. Vous êtes entré par effraction et fait irruption dans mon appartement. Hé, attendez une minute! Vous n'allez pas me kidnapper? Si? Ô mon Dieu! Vous avez kidnappé Peter? C'est ça? C'est pour ça qu'il n'est pas revenu. Vous retenez Peter! Help! cria-t-elle. Au secours! Police!

— Vas-y, dis-je à Ranger. Fusille-la!

— Nous n'allons pas vous enlever, la rassura Ranger. Et nous n'avons pas kidnappé Peter Smullen. En fait, nous avons de très mauvaises nouvelles pour vous.

— Au secours! s'écria-t-elle. Au secours! Help!

Ranger me regarda.

— Tu as une meilleure idée que lui tirer dessus?

— J'aime tes bottes, dis-je. Vuitton, non? Elle regarda ses bottes. Mi-hauteur, en cuir noir, talon bottier.

— Ouais, dit-elle. Elles coûtent une fortune, mais je devais les avoir. J'ai le sac assorti. Tu veux le voir?

— Bien sûr.

Elle entra dans la chambre et revint avec le sac.

— C'est le pied, non? dit-elle.

— Il te va très bien. Tu peux te permettre d'avoir un grand sac comme ça, la complimentais-je. C'est un sac à mourir. Et en parlant de

mourir... Peter Smullen est mort.

— Qu'est-ce que ça signifie... il est mort?

— Il a été coincé dans l'incendie d'un entrepôt la nuit dernière et il est mort. Je suis désolée.

— Comment tu sais ça?

— Ça a été rendu public ce matin.

Elle resta figée un moment.

— Es-tu certaine?

— Il a été identifié par son alliance et son porte-clés.

— Le fils de pute! Tout cet argent! et j'étais si près de mettre la main dessus... et l'enculé se fait grillé dans un putain d'entrepôt. La vie est si injuste!

Ses yeux fusillaient la pièce autour.

— Cet appartement appartient au cabinet d'avocats, dit-elle. J'ai besoin d'un camion! As-tu un camion?

— Non.

— Nous devons en louer un.

— Euh, en fait, nous devrions déjà être partis, dis-je. Nous aimerions rester, mais...

Ranger était près de la porte.

— Oncle Mickey vit de l'autre côté du hall, dis-je. Il peut te trouver un camion.

Je suivis Ranger dans les escaliers et à l'extérieur du bâtiment. J'étais sur le point d'entrer dans la Porsche quand je repérai Joyce à un demi-pâté de maisons.

— Je reviens tout de suite, dis-je à Ranger.

Je joggai jusqu'à Joyce et me penchai vers la fenêtre de sa voiture.

— Peter Smullen est mort, lui annonçais-je. Il a été tué dans l'incendie de l'entrepôt la nuit dernière. Sa petite amie vit dans cet immeuble que nous venons de quitter. Elle est à l'étage supérieur. Nous n'avons pu obtenir aucune information d'elle, mais tu pourrais essayer.



— Est-ce que tu me charries?

— Non! Je le jure devant Dieu!

Je joggai en revenant vers Ranger et me glissai sur le siège passager.

— Je pense que je me suis débarrassée de Joyce pour un certain temps.

## Chapitre 12

Ranger et moi étions dans son antre à regarder un match de basket-ball.

— Comment va ta jambe?

— C'est un peu douloureux.

— Je dois partir pour le Domino. Veux-tu venir avec moi ou tu préfères rester ici?

— Je vais avec toi.

Il regarda mon pull au décolleté en V avec le logo RangeMan brodé en violet.

— As-tu quelque chose à porter qui n'est pas identifié RangeMan?

— Non. Même mes sous-vêtements portent ton nom.

— C'est Ella. Elle s'est procuré une machine qui brode les logos, et elle ne peut pas se contrôler. Elle brode tout. Il se leva. Je vais me changer. Je serai prêt à partir dans quelques minutes.

Je suis déjà allée chez Domino une fois avant. Lula et moi avions fait une appréhension au printemps dernier. C'était un bar typique de nichons avec une scène surélevée et une pole danse. On m'a dit qu'il y avait une arrière-salle pour des danses contact, mais Lula et moi n'y sommes pas allées. Notre homme serait au bar, farcissant les strings de dollars.

Ranger portait un jean noir et une chemise noire à manches longues, qu'il laissa pendre par-dessus son jean pour cacher son arme.

— As-tu de l'argent pour les filles? demandais-je.

— J'essaie de ne pas donner d'argent dans les bars de strip-tease. C'est comme nourrir les chats errants. Une fois que tu les nourris, ils ne disparaissent plus.

— Oui... mais je serai là pour te protéger cette fois.

Ranger tenait ma veste pour moi.

— Je compte généralement sur Tank, mais ce soir, ce sera ton boulot.

Nous prîmes l'ascenseur jusqu'au garage, et Ranger choisit l'Exploreur noir parmi ses voitures privées. Plus facile de passer inaperçus. Le Domino est à seulement dix minutes de RangeMan. D'ailleurs, tout était à dix minutes de RangeMan. Ranger avait installé son entreprise de sécurité dans un emplacement stratégique. Si une alarme se déclenche où que ce soit à Trenton, RangeMan est là dans les dix minutes ou moins.

Le week-end, le Domino déchire. Il était rempli à pleine capacité avec des enterrements de vie de garçon, des célibataires et des couples venant pour le plaisir. Le lundi soir, il était à moitié vide, il n'y avait donc pas de problème pour avoir une table. Ranger nous dirigea vers un coin sombre où il pouvait être adossé au mur. La plupart des hommes étaient assis au bar qui longeait la piste de danse. Il y avait un groupe d'habituels ringards et quelques hommes d'affaires venus de l'extérieur de la ville et qui logeaient dans des hôtels le long de la Route 1. Ce soir, j'étais la seule femme.

La musique était forte. Disco. Les deux femmes qui se produisaient sur scène portaient des talons de quatre pouces et une soie dentaire. Elles semblaient ne pas trop s'inquiéter de tomber en bas de leurs souliers.

Une serveuse arriva, le visage tout souriant.

— Hey mon beau! dit-elle à Ranger. Qu'est-ce que ce sera?

— Vodka sur glace. Deux.

Je soulevai un sourcil quand la serveuse s'éloigna.

— Tu bois de la vodka sur glace?

— C'est parfait pour le déverser sur le sol.

Nous ne voulions pas faire notre entrée et être repérés par Gorvich, alors nous sommes arrivés plus tôt. L'inconvénient est vite devenu évident. Ranger était un aimant à Bimbo.

Les danseuses terminaient leur spectacle, et l'une d'elles s'est immédiatement approchée de notre table et chevaucha Ranger.

— Tu veux une soirée privée? lui susurra-t-elle.

— Pas ce soir.

Il lui tendit un billet de vingt, et elle tourna les talons.

— Qu'en est-il de la théorie « chats-nourriture » ? demandai-je.

— Passée par la fenêtre.

Nos boissons arrivèrent et aussitôt une nouvelle danseuse surgie devant Ranger.

— Hé, chérie, dit-elle. Comment ça va ?

Et avant que Ranger ait eu la chance de répondre, elle avait collé ses énormes seins dans son visage et passa sa jambe par-dessus ses genoux.

— Pas ce soir. Il lui tendit un billet de vingt, et elle partit.

— Je vois un modèle ici, dis-je à Ranger. Combien de fois viens-tu ici ?

— Trop souvent. Je croyais que tu me servais d'interférences.

— C'est comme si elles sortaient de nulle part. Avant même que je m'en rende compte, elles sont déjà sur toi.

Une femme avec des pastilles et un string en strass s'arrêta, et Ranger lui tendit un billet de vingt avant même qu'elle ne pose sa jambe sur lui.

— Tu peux dépenser beaucoup d'argent assez rapidement de cette façon.

— Tout, pour toi, baby. C'est un petit prix à payer pour te garder hors de prison.

Il jeta sa vodka sur le sol derrière lui. La serveuse fondit, prit son verre, et lui redonna une nouvelle vodka.

Rufus entra cinq à dix minutes plus tard. Il prit place à une table près du bar et commanda une boisson. L'une des filles s'approcha de lui et elle fut autorisée à faire ce pourquoi elle était là. J'imagine que la chambre à l'arrière était fermée le lundi, et que l'action était permise à l'avant.

Ranger et moi la regardions tourner, rebondir et se frotter contre Rufus.

— Je sais que les hommes aiment ce genre de chose, dis-je à Ranger, mais personnellement, je préfère une vente de chaussures

chez Macy. D'un autre côté, ça nous sera facile si nous devons le suivre. Elle lui étend son brillant pour le corps tellement, qu'il brillera dans le noir.

La danseuse se frotta en remontant jusqu'au visage de Rufus, et tout son visage fut enseveli par ses seins.

— Elle va le tuer, dis-je à Ranger. Il va étouffer. Fais quelque chose!

— Il va bien. Sa couleur est encore belle, me rassura Ranger.

— Sa couleur est affreuse. Il est violet!

— C'est l'éclairage.

— Les hommes ont-ils... tu sais... des réactions à ce frottement et ses trucs de contorsions en public?

— Je suppose... mais... c'est la première fois que je vois quelqu'un devenir violet.

À vingt-deux heures dix, le grand type blond musclé avec les couilles agrafées entra dans le bar et s'assit en face de Rufus. Il dit quelque chose à la danseuse, et elle se leva brusquement et partit. Rufus demanda l'addition et vida son verre. Il paya sa consommation et partit avec le gros baraqué.

— Donnez-leur le temps de sortir de l'immeuble, chuchota Ranger. Nous ne voulons pas tout gâcher en étant reconnus.

— Tu n'as pas peur de les perdre?

— Tank est dans le stationnement, et Hal est dans la rue.

Ranger reçut un appel de Tank.

— Ils se déplacent, me dit Ranger, en fermant son téléphone.

Il fit signe à la serveuse, puis laissa tomber une centaine de dollars sur la table. Nous quittâmes le club et suivîmes les instructions de Tank à travers la ville. Nous nous dirigeons vers le quartier de logements sociaux, et j'ai su où nous allions. L'immeuble appartenant à la firme d'avocats.

Il n'y avait que sur la rue Jewel que l'on pouvait se garer, et à cette heure de la nuit, chaque place de stationnement était prise.

— Rufus est dans la voiture avec le baraqué, nous informa Tank sur haut-parleur. Il a déposé Rufus en face de l'immeuble et le taupin a continué son chemin. Hal a suivi la voiture sur Stark Street et l'a

perdue dans la circulation. Je suis garé en double file en face de l'immeuble. Rufus est entré et n'est pas ressorti. Personne d'autre n'est entré depuis que je suis ici. Il y a seulement quelques minutes.

Ranger appela Hal.

— Regarde à l'arrière de l'immeuble et assure-toi qu'il est sécurisé.

— Oui monsieur, répondit Hal. Je suis à quelques rues de là. J'y vais.

Ranger fit le tour du pâté de maisons et trouva une place de parking sur une rue latérale. Nous sommes sortis de la voiture pour rejoindre Tank. Nous étions sur le trottoir et regardions le bâtiment. Les lumières étaient allumées dans les unités 1A et 3A. Les rideaux étaient tirés au 3A.

— Ce doit être au troisième étage, dis-je. Je suis allée dans chaque appartement, et je ne vois pas d'autres possibilités.

— J'ai promis à Rufus que j'attendrais qu'il conclut avant de faire un geste, mais ça ne sent pas bon, dit Ranger.

— Qu'est que tu feras avec Gorvich quand tu le trouveras? demandai-je.

— Je veux lui parler.

Une voiture fonçait précipitamment sur Jewel à un demi-pâté de maisons et les pneus crissaient devant nous, partant dans la direction opposée. Deux hommes dans la voiture. Le passager dans l'ombre. Le chauffeur était le type blond baraqué. Hal le suivait avec le pied au plancher. Tank démarra, il effectua un demi-tour, puis Tank et Hal ont disparu dans la rue à la poursuite de la voiture en fuite.

Ranger et moi courûmes vers le bâtiment et grimpons les escaliers, deux marches à la fois, jusqu'au troisième étage. J'ai senti l'essence avant même d'atteindre le sommet de l'escalier. L'odeur d'essence était mélangée à une odeur de viande cuite et d'incendies de forêt.

Ranger ne prit pas la peine de sortir son outil de serrurier. Il mit son pied sur la porte et défonça la porte. La petite amie de Smullen avait agi rapidement. L'appartement avait l'air complètement vide, à l'exception d'un grand canapé rembourré. Sans doute trop difficile à descendre dans les escaliers sur un si court préavis. Chaque extrémité du canapé était intacte. Le milieu du canapé était carbonisé. Et les deux corps assis sur le canapé étaient aussi carbonisés. Le mur

derrière le canapé était calciné.

— C'est exactement comme à l'entrepôt! soufflais-je. Quelqu'un a aspergé l'appartement avec de l'essence. Il y a probablement une bombe quelque part ici.

Ranger m'agrippa et me poussa hors de l'appartement.

— Va au deuxième étage et fais sortir tout le monde de l'immeuble.

Je volai dans les escaliers et je commençai à frapper aux portes. J'eus deux appartements vides et j'étais devant le troisième quand l'oncle Mickey se précipita dans les escaliers suivis de Ranger.

— Va au premier étage, me dit Ranger. Je vais finir ici.

Nous avons fait sortir tout le monde sur la rue et les sirènes hurlaient au loin quand les flammes jaillirent des fenêtres du 3A. Le feu courait à travers la structure, alors Ranger et moi courûmes vers l'immeuble voisin et avons fait en sorte que tout le monde soit évacué.

Les voitures de flics ont été les premiers à arriver sur la scène, puis les camions de pompiers et les ambulanciers. J'étais soulagée de laisser la place aux professionnels et de disparaître dans la foule de spectateurs. Je transpirais d'horreur, de l'effort et de la chaleur de l'incendie, et je tremblais de nervosité.

Ranger m'attira dans un coin obscur et passa ses bras autour de moi. Je tenais fermement sa veste ouverte et glissai mon visage contre lui, essayant d'arrêter mes dents de jouer des castagnettes. Ranger ne tremblait pas, et il ne transpirait pas. Sa respiration était mesurée et normale.

— Respire, me chuchota Ranger de sa voix douce contre mon oreille. Essaie de respirer profondément.

Son calme me pénétra, les frissons et les tremblements cessèrent, alors que des larmes coulaient sur mes joues et trempaient sa chemise.

— Je m-m-me sens comme une idiote, dis-je.

— C'est juste une réaction au rush d'adrénaline.

— Pourquoi tu n'as pas de réaction... toi?

— Mon corps est plus efficace pour produire et gérer l'adrénaline.

Nous sommes demeurés comme ça, étroitement enlacés, durant plusieurs minutes, jusqu'à ce que je cesse de pleurer. Enfin, Ranger me regarda.

— Comment tu te sens?

— Je suis OK.

— Je veux parler à Tank, me dit Ranger. Reste avec moi.

— Je suis crevée. Je pensais m'asseoir dans l'une des voitures.

Ranger prit ma main.

— Pas tout de suite. Je ne veux pas te perdre de vue.

— Tu as peur que je brûle un autre bâtiment?

— J'ai peur que tu sois arrêtée.

Cinq hommes de RangeMan en noir se tenaient en face de nous épaule à épaule. Tank et Hal étaient parmi eux. Ranger les congédia à l'exception de Tank.

— Hal est arrivé à l'arrière du bâtiment au moment où une voiture quittait, nous informa Tank. Hal a vu une corde suspendue à une fenêtre du troisième étage. Comme si quelqu'un avait descendu par là. Hal a dû faire demi-tour pour suivre la voiture, mais nous étions trop loin derrière, pour la rattraper. Elle roulait vraiment trop vite.

— Est-ce que Hal a un numéro de plaque?

— Il a pris le numéro de plaque la première fois qu'il l'a suivi. Nous avons déjà fait des recherches.

— Volée? demanda Ranger.

— Oui.

— Je ramène Stéphanie à la maison. Reste ici encore un peu et faites-moi savoir si quelque chose de bizarre se produit.

Ranger ouvrit sa porte d'appartement et m'accompagna à la cuisine.

— As-tu faim?

— Affamée! Et fatiguée.

— Je peux appeler Ella. Elle te préparera ce que tu veux. Ou tu



peux fouiller dans la cuisine. Il y a encore du beurre d'arachide de la dernière fois que tu étais ici.

— Le beurre d'arachide sera parfait. Je me débarrassai de mon manteau et je me fis un sandwich au beurre d'arachide et olive tandis que Ranger, s'appuyant contre le comptoir de la cuisine, composa un numéro sur son téléphone.

— Qui appelles-tu? demandai-je.

— Morelli. Veux-tu que je le mette sur haut-parleur?

— Non. Je n'ai pas l'énergie.

— Nous devons parler, dit Ranger à Morelli. Il y a eu un deuxième incendie ce soir. Deux personnes grillées par un lance-flammes. Je les ai vus juste avant que le bâtiment n'explose. Même *modus operandi* qu'à l'entrepôt. Les deux fois, les victimes avaient déjà été calcinées. Il y avait un accélération dans la pièce, et il devait y avoir un dispositif incendiaire avec minuterie. J'aimerais voir les rapports. Et ce serait bon d'obtenir rapidement l'identification des corps dans l'immeuble ce soir.

Morelli dit quelque chose, et Ranger me regarda.

— Non, elle n'était pas directement impliquée, répondit Ranger. Elle était avec moi tout le temps. Elle va bien. Ses cheveux n'ont même pas brûlé!

Je levai les yeux et fit à Morelli et Ranger un doigt d'honneur.

— Je voulais t'en parler d'abord, continua Ranger. Si tu n'es pas disponible, je peux aller voir ton capitaine. Ça pourrait sans doute nécessiter une force opérationnelle.

Ranger ferma son téléphone et déboucha une bouteille de vin rouge. Il me servit un verre et pigea une olive du pot.

— Est-ce que Morelli va coopérer? demandai-je.

— Il va faire des téléphones.

J'avais mon sandwich en main, mais j'étais tellement épuisée que je n'arrivais pas à mâcher. J'ai fait descendre ma bouchée avec une gorgée de vin et je sentis tous mes os se dissoudre.

— Je descends faire des recherches sur les lance-flammes, me dit Ranger. Je reviendrai plus tard.

Je terminai mon sandwich et mon vin, puis j'allai me coucher

avec l'un des T-shirts de Ranger. Il était grand, confortable, et surtout... ce fût la première chose où je posai la main dans le dressing.

Le sommeil est un truc très étrange. Une minute, vous n'avez connaissance de rien, et puis vous vous éveillez et la vie recommence. J'ouvris les yeux sur Ranger, debout au-dessus de moi, tout habillé, une tasse de café à la main.

— Je t'ai laissé dormir aussi longtemps que possible. Nous avons une réunion au commissariat dans une demi-heure. Tu as dix minutes pour te doucher et t'habiller. Je mets ton café dans la salle de bains.

— Réunion?

— Le chef des pompiers, qui serait Ken Roiker, Morelli, le capitaine Targa, Marty Gobel. Je ne sais pas qui d'autre. Nous leur donnerons des informations, et nous obtiendrons des informations.

Il me regarda.

— Si je sors, tu te lèveras, n'est-ce pas?

— Ouais.

— Tu ne te rendormiras pas?

— Non.

— Je ne te crois pas! Tu as ce regard « retourne-te-coucher ».

Il arracha les couvertures et me porta jusqu'à la salle de bain. Il fit couler l'eau de la douche et me poussa sous l'eau toujours vêtue de son T-shirt.

— Tu es un enfoiré!

— Dix minutes! me répondit-il.

Et il quitta la salle de bain, fermant la porte derrière lui. J'étais devant l'évier, portant son peignoir avec le sèche-cheveux dans la main, quand il frappa à la porte.

— Les dix minutes sont écoulées.

— Va te faire foutre, répondis-je.

— J'ai des vêtements pour toi.

Je sortis ma tête.

— Tu as choisi mes vêtements?

— Ce n'était pas difficile. Ils sont tous pareils.

Je pris les vêtements, je fermai la porte, et m'habillai. Seul le soutien-gorge n'avait pas RangeMan brodé dessus. Je renonçai au séchage de cheveux et au maquillage. Je m'en occuperai dans la voiture.

Ranger m'attendait dans la cuisine. Il avait du café dans une tasse de voyage et un bagel avec du fromage à la crème dans une boîte en polystyrène. Ranger détestait être en retard à une réunion. Seules la mort, la mutilation ou la possibilité de sexe le matin étaient considérées comme des motifs acceptables pour Ranger d'être en retard à une réunion.

Je pris le café et le bagel et je trottinai derrière Ranger hors de l'appartement et dans l'ascenseur.

— Avons-nous du nouveau sur la nuit dernière? demandai-je.

— Tank a vu Joyce sur la scène de l'incendie, et il semblerait qu'elle était accompagnée de la petite amie de Smullen. À part ça... rien.

Nous entrâmes dans la turbo et Ranger sortit du garage. J'avais mon café dans le porte-gobelet de la turbo, le bagel dans une main et une brosse de mascara dans l'autre.

— Ne fait pas l'idiot, dis-je à Ranger. Je pourrais devenir aveugle.

— Ce ne serait pas plus sûr de ne pas en mettre?

— Ouais... mais je me cache derrière. J'en mets quand j'ai besoin de me sentir courageuse.

— Tu n'as pas besoin de te sentir courageuse aujourd'hui. Rien de mauvais ne se passera lors de cette réunion.

— Je dors dans ton lit, et j'ai ton nom brodé sur mon slip, et maintenant je vais à une réunion où ton espace aérien croisera celui de Morelli.

— Baby... rien ne s'est produit dans mon lit, et personne ne verra ton slip à cette réunion... sauf si tu le fais exprès.

Nous nous sommes garés dans le parking public et avons traversé la rue jusqu'à l'édifice municipal. Ranger avait reçu des instructions, alors nous avons ignoré le flic-dans-sa-cage et sommes

allés directement à une salle de conférence. Il y avait six hommes déjà assis. Ranger et moi avons pris nos places, ce qui laissa une chaise vide. Morelli. La chaise de Morelli était juste en face de moi. Ranger était à ma droite. Déjà, je transpirais en voyant la disposition des sièges.

La porte de la salle de conférence s'ouvrit, et Morelli entra. Il salua tout le monde d'un hochement de tête en rejoignant sa place à la table. Il me regarda et me sourit. Son sourire était discret et intime, et ses yeux bruns s'adoucirent un peu, durant un moment. Il était en jean et portait un chandail crème avec les manches relevés aux coudes.

Je n'avais aucune idée de ce qui se passait à l'intérieur de Morelli ou Ranger. Ils avaient l'air parfaitement à l'aise et en contrôle. Tous les deux excellaient pour cacher leurs émotions. Ils étaient bons pour tout compartimenter. Je n'étais bonne à rien de tout ça. J'étais une épave à l'intérieur.

— Désolé d'être en retard, commença Morelli. J'ai dû attendre la baby-sitter.

Tout le monde savait que Morelli avait quelqu'un sous sa garde.

— Tu as organisé cette rencontre, dit Targa à Morelli. Tu veux commencer?

— Stéphanie et Ranger ont des informations qu'ils veulent partager avec nous, commença Morelli. Et ils espèrent que nous avons des informations à partager avec eux en retour.

Ses yeux se sont d'abord posés sur moi puis sur Ranger. Ses yeux ne disaient rien. Morelli était en mode flic.

— Pour des raisons qui sont évidentes, Stéphanie et moi sommes à la recherche de Dickie Orr, dit Ranger. Stéphanie le recherchait dans l'entrepôt quand le feu a commencé. Et nous étions dans l'immeuble la nuit dernière, quand le feu s'est produit. Nous savons que les trois victimes de l'incendie étaient déjà mortes avant l'incendie. Nous savons qu'il y avait un accélération dans l'appartement. J'ai appelé le 911 et j'ai ensuite fait une fouille rapide, mais je n'ai rien trouvé, qui ressemblait à une bombe. Et d'ailleurs, dans les deux cas, il n'y a pas eu à proprement parler d'explosion.

— Tu as vu les victimes avant l'incendie? demanda Targa.

— Stéphanie a vu Smullen. Nous avons tous deux vu les deux corps dans l'immeuble. Tous les trois avaient été brûlés au-delà de la reconnaissance. Les traces calcinées suggèrent un lance-flammes.

— L'accélération était l'essence, confirma Roiker. Nous avons trouvé les bidons.

— Sais-tu comment il a été allumé? demanda Ranger.

— Les deux fois, il a commencé dans une cuisine. Dans le cas de l'entrepôt, c'était un coin réservé pour les employés avec un frigo, un micro-onde et un grille-pain. Les gars du labo y travaillent toujours, mais il semblerait que quelqu'un aurait enfoncé quelque chose d'inflammable dans le grille-pain... Merde! ça aurait pu être une de ces petites tartes que l'on mange pour le petit-déjeuner. Le mécanisme de pop-up aurait été désactivé et le grille-pain aurait été accouplé à une minuterie à l'intérieure. Nous soupçonnons que le grille-pain était équipé d'un fusible pour s'assurer que les flammes atteignent l'accélération, mais il n'y avait aucune preuve de ça.

— Une bombe incendiaire grille-pain, rigola Marty Gobel. Nous en voyons beaucoup!

Morelli esquissa un sourire et Ranger poussa mon genou avec le sien.

— Avez-vous identifié les victimes de l'appartement incendié? demanda Ranger.

— On travaille dessus. Pas beaucoup d'effets personnels. L'explosion a eu lieu plus près et le feu a été plus intense.

— Nous avons vu Rufus Caine entrer dans le bâtiment. Et nous croyons qu'il rencontrait Victor Gorvich, dit Ranger. Tank surveillait, et il n'a vu personne sortir de l'avant du bâtiment. Quelqu'un est descendu par la fenêtre arrière avec un câble.

Ranger ne partagea pas d'informations sur le trafic de la drogue ou la disparition des 40 millions de dollars et n'a pas mentionné Dickie Orr.

Cinq minutes avant la fin de la réunion, le téléphone de Morelli sonna et il sortit pour prendre l'appel et ne revint jamais. À onze heures, Ranger et moi quittions le commissariat et entrions dans la Porsche.

— Penses-tu qu'il nous fait marcher avec le grille-pain? demandais-je à Ranger.

— Non. Il n'est pas aussi malin. J'ai fait un tour rapide à travers l'appartement, à la recherche d'un déclencheur, et je n'ai rien vu. La petite amie de Smullen avait tout emmené sauf le canapé et le grille-pain. J'ai vu le grille-pain et je n'y ai pas porté d'attention.

— La prochaine fois que nous entrerons dans un bâtiment imbibé d'essence, nous penserons à débrancher le grille-pain.

Ranger regarda dans son rétroviseur au moment où nous approchions de RangeMan.

— Il semble que Joyce ait récupéré sa Mercedes.

Je me retournai et je regardai par la lunette arrière. Joyce était à une longueur de voiture derrière nous.

— Je dois lui donner le crédit, dis-je. Elle est bonne.

— Elle est trop bonne, approuva Ranger. Elle nous retrouve même sur la route.

Il déverrouilla la barrière du garage souterrain et se gara dans son espace perso en face de l'ascenseur.

— As-tu des plans pour aujourd'hui? Me demanda-t-il. Je peux te donner de la paperasserie à faire si tu n'as rien de mieux.

— J'ai deux cautions sur lequel je travaille. Je pensais m'y mettre.

— Si tu laisses ton sac quelque part, s'il te plaît prend le moniteur avec toi. Mets-le dans ta poche.

— Est-ce correct si je n'en prends qu'un?

— Combien en as-tu?

— Trois.

Ranger resta immobile pendant un moment.

— Je n'en ai planté qu'un.

— Merde.

Nous avons pris l'ascenseur jusqu'à l'appartement de Ranger, nous y sommes entrés, et je vidai mon sac sur le comptoir de la cuisine. Ranger saisit un stylo.

— Celui-ci est à moi.

Je le lui ai repris et l'ai mise dans ma poche.

— Ce rouge à lèvres n'est pas à moi, dis-je, en lui tendant le tube.

— J'imagine qu'il vient de Joyce, dit Ranger. Tu peux acheter ce

gadget dans un magasin du parfait espion.

— Et le troisième. Je lui donnai ce qui ressemblait à une pastille mentholée dans une enveloppe de papier.

— C'est bien, dit Ranger, examinant la pastille contre la toux. Super petit. Bien camouflé. Comment l'as-tu découvert?

— J'ai essayé de le manger.

— C'est la faille. Tu peux écrire avec mon stylo.

— C'est tellement effrayant. Trois personnes ont planté des émetteurs sur moi, et je n'ai jamais su qu'ils l'avaient fait. Est-ce qu'il y a autre chose que je n'ai pas vu? Nous savons que l'un des émetteurs est à toi, et que tu l'as mis là pour me protéger. Nous soupçonnons que le deuxième appartient à Joyce, elle voulait que je la conduise à Dickie. Alors, à qui appartient le troisième?

— Ça pourrait être aussi simple qu'une autre personne avec le même but que Joyce. L'un des partenaires pense que tu pourrais le conduire à Dickie et l'argent. Peut-être que quelqu'un en a planté sur plusieurs personnes. Peut-être que Joyce se promène avec un émetteur dans son sac aussi.

— Tu ne veux pas que je flippe avec ça.

— Je ne veux pas que tu t'enlises dans les émotions négatives. Et en vérité, nous ne sommes pas sûrs de savoir à quoi servent ces jouets. Je vais l'emmener en bas et les donner à un de mes experts en technologie.

— Ô mon Dieu! Je viens tout juste de réaliser quelque chose. J'ai tué Rufus Caine! Si la pastille contre la toux est un émetteur, le propriétaire devait savoir que nous avons visité Rufus. Il devait savoir que nous étions au club. Et il devait savoir que nous avons suivi Rufus à l'appartement.

— Tu n'as pas tué Rufus. Et même si tu l'avais fait, ce ne serait pas une grande perte.

— La mort par lance-flammes est horrible.

— C'est l'attrait. La menace démoralise. Il instille la crainte. Et la peur peut être un moyen de contrôle, une émotion paralysante. Il y a des groupes paramilitaires qui font bon usage des lance-flammes. Ce n'est pas un moyen particulièrement efficace pour tuer un homme, mais il envoie un message.

— Tu penses que quelqu'un envoie un message ici?

— Non. Je pense que ce tueur est un monstre. Il a une raison de tuer ces gens, mais il commet aussi des erreurs. Il les calcine à la torche, puis il met le feu pour cacher sa mise à mort extrême. Le problème est qu'à chaque fois, tu lui as damé le pion. Tu as vu les corps calcinés avant l'incendie. Son secret est dévoilé.

— Il ne peut pas le savoir.

— Si c'est le propriétaire de la pastille contre la toux, il sait.

— Quand est-il de ne pas vouloir me faire peur?

— Tu as demandé, me dit Ranger. As-tu peur?

— Énormément.

— Tu es en sécurité ici.

— Oui... mais je ne peux pas rester ici pour toujours. En fait, je ne peux pas rester ici ce soir. Je pense que mon laissez-passer gratuit a expiré.

— Je ne veux pas te forcer à partir et te mettre en danger, me dit Ranger, mais j'ai des limites.

— Tu as besoin d'un appartement plus grand. Tu as besoin d'une chambre d'amis.

— Je ne sais pas pourquoi je te supporte. Tu es une vraie emmerdeuse.

— Tu me supportes parce que je suis amusante, et tu m'aimes, et parce que je ne suis pas une menace à ton style de vie parce que je suis avec Morelli.

— C'est tout à fait vrai, confirma Ranger. Mais cela ne te rend pas moins emmerdeuse.

Je remis mes affaires dans mon sac.

— Je dois partir. Je dois vérifier Rex, ensuite j'irai au bureau.

— Je dois rester ici, mais je peux te donner un de mes hommes.

— Pas nécessaire. Je suis OK.

— Je pensais que tu avais peur.

— C'est la vie!



— Putain! C'est quoi ça? demanda Lula quand j'entrai dans le bureau. Tu es tout habillée en RangeMan noir. As-tu repris ton boulot pour RangeMan?

— J'ai manqué de vêtements propres, et j'ai enfilé ce qui était disponible. Je vais essayer de parler à Coglin. Tu veux venir?

— Bien sûr. Nous pourrions arrêter à la boutique vidéo. Tank vient ce soir, et je veux louer un film. J'ai besoin de quelque chose pour le mettre dans l'ambiance. Je pensais à un des *Arme Fatale*. Ou peut-être, *Le Transporteur*.

— Quel genre d'ambiance vises-tu?

— L'homme bouillant. Durant toutes mes années en tant que pute, j'ai appris que le sang est mieux que le sexe si tu veux stimuler un homme pour l'action. Tu laisses un homme regarder quelqu'un se faire écraser le visage, et tu as un mec tout excité. C'est la bête qui sort.

Une chose à garder à l'esprit si je voulais le faire avec une bête.

— Nous avons tous les films d'*Arme Fatale* chez Morelli. Tu peux les emprunter si tu veux.

— Tu es sûr que ça ne le dérangerait pas?

— Il n'est pas à la maison. Il est cloîtré avec un témoin. Et même s'il était à la maison, ça ne le dérangerait pas.

— Ce serait génial parce que j'allais faire un chèque sans provision pour louer le film.

## Chapitre 13

La maison de Morelli est officiellement à l'extérieur du Bourg, mais pas de beaucoup. Elle est à cinq minutes en voiture du bureau de cautionnement. Je garai la Cayenne et cherchai la clé de la maison de Morelli dans mon sac.

— Je reviens, dis-je à Lula. Reste ici.

Morelli vit dans une petite maison de deux étages configurée un peu comme celle de mes parents. Les chambres sont adjacentes au salon et la salle à manger à la cuisine. Porte d'entrée avant et arrière. En bas toilette. Trois petites chambres, salle de bain démodée à l'étage. Petite cour arrière stérile menant à une ruelle. Morelli a hérité de la maison de sa tante Rose et petit à petit il en fait la sienne.

J'ouvris la porte et entrai dans le petit couloir qui sert de hall d'entrée et mène aussi à l'escalier. Je m'attendais à ce que la maison soit silencieuse et vide, mais la télévision était allumée dans le salon. Ma première réaction fut la confusion, rapidement suivie d'une pointe d'embarras. Quelqu'un vivait ici en l'absence de Morelli. Peut-être un parent de l'extérieur de la ville ou un flic dans une mauvaise passe. Et moi qui fais irruption à l'improviste!

J'étais sur le point de repartir discrètement, quand Dickie Orr arriva de la cuisine. Il mangeait de la glace, directement du pot, ses cheveux étaient en désordre, comme s'il venait de sortir du lit, et il était en sous-vêtement, un maillot de corps blanc avec des taches de glace au chocolat à l'avant et des boxeurs rayés.

Le temps s'est arrêté. La terre arrêta de tourner. Mon cœur rata quelques battements dans ma poitrine.

— Qu'est... Qu'est...

Dickie leva les yeux et enfonça sa cuillère dans le pot de glace.

— Joe! hurla-t-il. Tu as de la compagnie!

J'entendis les tennis de Morelli dans l'escalier, puis il entra dans la pièce.

— Oh, merde! s'exclama Morelli quand il me vit.

Je lui fis un petit signe des doigts.

— Salut.

Je me sentais mal. Embarrassée de le découvrir par hasard, et en colère qu'il me l'ait caché.

— Je peux tout expliquer, dit Morelli.

— Humh-Humh.

— Bonne chance pour ça, dit Dickie. Il n'y a rien à lui expliquer. Tu as fait une gaffe et c'est tout. Sayonara.

— Tais-toi, espèce de salaud, dis-je. Et de toute façon, ce n'était pas une gaffe. Dans les quinze minutes, qui ont suivi notre mariage, tu as sauté la moitié des femmes de Trenton!

— J'ai une libido débordante, se défendit Dickie à Morelli.

— Ça n'avait rien à voir avec ta libido. Ç'a à voir avec le fait que tu es un menteur pathologique et un ver de terre.

— Tu as des problèmes de contrôle, répliqua Dickie. Les hommes ne sont pas conçus pour la monogamie, et tu ne peux pas gérer ça.

J'ai froncé mes yeux vers Morelli.

— Frappe-le!

— Je ne peux pas le frapper. Il est sous ma garde.

— Et toi! dis-je à Morelli.

— Je n'avais pas le choix, se défendit Morelli. Il devait habiter quelque part, et j'avais la maison, alors il m'a été confié.

— Tu aurais pu me le dire!

— Je ne pouvais pas te le dire. Tu aurais agi différemment.

— Je croyais que j'irais en prison pour meurtre!

— Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter, me dit Morelli.

— Comment suis-je censée savoir ce que ça signifiait réellement? Les gens disent ça tout le temps.

— Et moi? Dit Morelli. Où est la sympathie pour moi? Je suis

coincé dans ma maison avec cet idiot.

— Ouch!, ça fait mal, se plaignit Dickie. Je pensais que nous étions copains.

— Qu'en est-il des coups de feu chez toi la nuit où tu as disparu? demandai-je à Dickie. Et qu'en est-il du sang sur le plancher?

Morelli, mains dans les poches, se berça sur ses talons.

— Dickie a touché un des hommes de main au genou. Ensuite, il a couru comme un dératé par la porte arrière, c'est bien ça, Dickie?

— J'ai couru comme le vent.

— Et pourquoi Dickie est ici en détention préventive?

— Ils voulaient le garder sur la glace pendant qu'ils examinent la liste des clients de la firme d'avocats. L'idée à l'origine était que nous avions besoin de lui pour témoigner contre ses partenaires, mais ses partenaires ont disparu d'une manière ou d'une autre. Un est mort, c'est confirmé et un autre est présumé mort. Et le troisième a disparu de la surface de la Terre, quand Dickie a disparu.

— Vous ne trouvez pas Petiak?

— Disparu. Nous savons qu'il est toujours là parce que de temps en temps un de ses imbéciles refait surface.

— Donc, je suis tirée d'affaire!

— Ouais, dit Morelli.

— Qu'en est-il de Gorvich? Je pensais que j'étais suspectée de ça aussi.

— Je voulais que tu réfléchisses à un alibi au cas où la presse irait vers toi.

Son attention se fixa sur ma veste RangeMan.

— Que fais-tu avec des vêtements RangeMan? Tu es en uniforme RangeMan de la tête aux pieds ce matin.

— J'ai manqué de vêtements propres et ceux-ci étaient disponibles.

— Disponible? Où étaient-ils disponibles?

— Dans le placard de Ranger.

— Est-ce que tu te fous de moi? Je suis enterré ici avec ce

connard infernal alors que toi tu emménages avec Ranger?

— Tu lui as demandé de prendre soin de moi.

— Pas de *cette* façon!

— Il n'y a pas de « de *cette* façon ». Ce n'est pas différent de ce que tu fais ici. Tu as ce con de Dick en détention préventive. Est-ce que ça veut dire que tu couches avec lui?

Le visage de Morelli changea de couleur.

— Je vais le tuer!

— Tu ne le tueras *pas*. Lis sur mes lèvres... rien ne s'est passé entre nous.

Du moins... pas dans ce sens-là. Je préfère croire que les préliminaires ne comptent pas dans ce cas.

— Et je n'ai pas emménagé avec lui. Je rentre chez moi et je vais vivre ma vie, maintenant que je sais que je ne suis plus suspectée de meurtre.

— Peut-être que tu devrais venir vivre ici, suggéra Morelli. Il y a un fou quelque part avec un lance-flammes, et tu y es mêlé en quelque sorte.

— Non, merci. J'ai déjà donné avec Dickie. Je vais tenter ma chance avec le lance-flammes.

Je me rendis vers le meuble de télé et je fouillai à travers les DVD empilés à côté.

— Je suis passée pour emprunter la collection d'*Arme Fatale*.

Je trouvai le coffret et regardai Morelli.

— Ça ne te dérange pas?

— Ce qui est à moi est à toi, me dit Morelli.

Je sortis et je joggai jusqu'à la Porsche.

— Je pensais que tu avais décidé de faire une sieste, me dit Lula

Je lui remis les DVD et je reculai la voiture hors de l'allée de Morelli.

— Il m'a fallu un certain temps pour les trouver.

Une demi-heure plus tard, nous étions en face de la maison de

Coglin. Je feuilletai son dossier, j'y trouvai son numéro de téléphone et je lui téléphonai.

— Je suis devant votre maison, dis-je. Je voudrais vous parler, et je ne veux pas finir avec des tripes d'écureuils dans les cheveux. Peut-on avoir une trêve de dix minutes?

— Ouais... je suppose que ce serait bien, répondit Coglin. Si vous me promettez que vous n'essayerez pas de me capturer.

— Promit.

Lula me suivit jusqu'à la porte.

— Il est mieux de ne pas revenir sur sa parole. Je ne veux pas sentir le rongeur quand Tank viendra ce soir.

J'ouvris la porte et je reculai d'un pas.

— Est-ce que je peux entrer? criais-je dans la maison.

Coglin apparut dans le hall.

— J'ai désactivé le piège. C'est sécuritaire, vous pouvez entrer.

— Un jour, vous allez blesser quelqu'un avec ces bombes de castor, dit Lula.

— Je n'utilise que des matériaux de rembourrage qui sont doux, nous informa Coglin.

— Oui... mais qu'est-ce qui se passe si ça touche les yeux? Supposons que vous êtes frappé dans les yeux? Ça laisserait une contusion.

Coglin portait un tablier.

— Je suis un peu occupé, dit-il. Qu'est-ce que vous voulez?

— Êtes-vous en train de farcir un animal écrasé? demanda Lula.

— Non. Je fais un pain de viande pour le souper.

— Je voulais vous parler de votre comparution devant le tribunal, dis-je à Coglin. Du moment que vous ne vous présentez pas, vous devenez un criminel. Et la plainte initialement, n'avait pas l'air si pire que ça. Destruction de biens. Les détails ne sont pas dans le dossier. Quel type de propriété avez-vous détruite?

— J'ai pétié les plombs et j'ai fait exploser un opossum dans un camion de la compagnie du câble.

— Oh oh! dit Lula. Les flics du câble vous arrêteront pour ça.

Coglin devint blanc.

— Omigod, il y a des flics du câble?

— Elle plaisante, le rassurais-je. Tu plaisantes, n'est-ce pas?

— Probablement.

— Tout a commencé quand la ville a installé une nouvelle conduite d'eau, raconta Coglin. Ils ont coupé ma ligne de câble quand ils ont creusé une tranchée dans ma cour avant de poser la nouvelle canalisation. Alors j'ai appelé la compagnie du câble et laissé mon nom, mais ils ne m'ont jamais appelé.

— Ces enculés! jura Lula. Ils ne retournent jamais les appels.

— Je les ai appelés et leur ai laissé mon nom tous les jours, pendant trois semaines, et personne ne m'a jamais appelé. Ensuite, après trois semaines quelqu'un m'a finalement répondu. Une vraie personne.

— Pas vrai! dit Lula. Ils n'ont pas de vraies personnes qui y travaillent. Tout le monde le sait!

— Non. Je vous le jure! C'est la vérité. Quelqu'un a répondu au téléphone. Alors, ils m'ont maintenu en attente pendant une heure, je leur ai expliqué le problème et ils m'ont dit qu'ils enverraient quelqu'un dans deux semaines, et ils m'ont donné la date. Je suis donc resté à la maison toute la journée, et le lendemain, et le surlendemain. Et le troisième jour, quelqu'un est finalement venu pour régler mon problème de câble. Sauf qu'ils m'ont annoncé que le problème était dans ma maison, ce qui était faux, de sorte qu'ils ne pouvaient pas réparer.

Ce n'est pas comme si j'avais besoin du câble juste pour la télévision, vous savez. Je vends mes animaux sur Internet, et je n'avais aucune connexion Internet pendant tout ce temps. J'ai donc donné un billet de vingt dollars au gars, et il a fait courir une ligne à partir de la boîte de jonction à travers la rue jusqu'à ma maison. Seulement, c'est une sorte de petit câble en plastique, donc tout de suite, avec toutes les voitures roulant dessus, le câble a commencé à se détériorer. Donc, je l'ai enveloppé avec du ruban isolant. Et je le fais deux fois par jour pour maintenir le câble en un morceau.

— Depuis combien de temps vous faites ça? demanda Lula.

— Trois mois. Je les rappelle et leur redemande, et ils continuent

de dire qu'ils vont m'envoyer la première équipe disponible, alors, je dois rester à la maison ou je tomberai à la fin de la liste. C'est pour ça que je ne peux pas aller en ville avec vous. Je ne pars jamais plus de cinq minutes, à moins que ce soit réellement tard dans la nuit. Même quand il semble que ma voiture n'est pas là et que je ne suis pas dans la maison, je surveille. Je ne peux pas prendre le risque de manquer le réparateur de câble.

— Et l'opossum dans le camion?

— Le réparateur du câble est allé chez mon voisin il y a trois semaines et il a changé sa boîte défectueuse, alors j'y suis allé en douce et j'y ai jeté une pièce pyrotechnique par la fenêtre côté conducteur.

— Et vous pensez qu'ils viendront encore vous donner un service après avoir bombardé leur camion?

— Ils m'envoient une facture tous les mois, que je paye toujours à temps. Je suppose que cela signifie quelque chose. Et deux fois, j'ai reçu un message automatique qui dit qu'une équipe devrait passer, mais ils ne se sont jamais montrés.

— Eh bien! Je peux comprendre pourquoi vous ne pouvez pas aller au commissariat et vous faire recautionner, compatit Lula. Il y a des circonstances atténuantes.

— Ils pourraient ne jamais se montrer, dis-je à Coglin.

— Mon ami Marty vit dans le pâté de maisons suivant, et il a vécu exactement la même chose. Ils se sont pointés un jour et ils lui ont finalement réparé son câble.

— Combien de temps a-t-il attendu?

— Près de cinq mois.

— Et il est resté à la maison pendant cinq mois? demandais-je.

— Oui, il le faut. C'est la règle. Il a perdu son travail, mais son câble est réparé.

— Je déteste ces enculés, dit Lula.

— Donc, dès que le type du câble se présente et répare le câble, vous m'appellerez?

— Oui.

Lula et moi retournions vers la Cayenne et regardions le câble



passer en travers de la route. Il était épaissi avec du ruban adhésif d'électricien, et à différents endroits le câble avait été enveloppé dans de la mousse, puis enrobé de ruban adhésif.

— Alors qu'est-ce qui se passe entre toi et Tank? demandais-je à Lula. Est-ce sérieux?

— Oui, mais seulement pour une douzaine de minutes à la fois.

— Douze minutes, c'est bon.

— Nous travaillons là-dessus. Et puis, si tu mets toutes les douze minutes ensemble, tu arrives à une heure. Si tu veux une heure avec Morelli, tu n'as qu'à lui faire regarder un des films d'*Arme Fatale*.

Je n'étais pas certaine de vouloir une heure. Mon minuteur était réglé à vingt-deux minutes. Dix-huit... si Morelli était en feu. Une heure sonnait comme beaucoup de travail. Et si elle était divisée en cinq séances de douze minutes, je me doutais que j'aurais sûrement besoin d'un dispositif mécanique. Bien qu'il n'y ait aucun doute dans mon esprit que Morelli pouvait gérer.

Je conduisis Lula jusqu'au bureau et la déposai près de sa voiture.

— On dirait que Joyce est garée dans la rue, constata Lula. Et la petite amie de Smullen est avec elle.

Je leur fis signe.

— Salut, dis-je.

— Va te faire foutre! cria Joyce.

— Elle est de mauvaise humeur, remarqua Lula.

Très probablement parce qu'il était beaucoup plus difficile de suivre ma piste maintenant que je n'avais plus de détecteur.

— Amusez-vous bien ce soir, dis-je à Lula. On se voit demain.

Je poursuivis mon chemin jusqu'à mon appartement avec Joyce en remorque. Aucune menace, là. Je n'allais pas la conduire où que ce soit. Il était tard dans l'après-midi, et j'allais passer une soirée tranquille à la maison. J'appellerais Ranger et lui dirais que je suis à la maison avec Rex et que tout allait bien dans mon monde. Ensuite, je me réchaufferais un plat congelé au micro-onde, j'ouvrirais une bière et je regarderais la télé. Joyce pouvait attendre, assise dans sa voiture, dans mon stationnement jusqu'à ce que son cul s'engourdisse. 40 millions de dollars étaient là quelque part, mais je ne m'en souciais

plus. C'était le problème de Joyce, pas le mien. J'étais tirée d'affaire. Je ne suis plus suspecte de meurtre. Hourra!

Je me garai, je courus à l'étage, et j'entrai dans mon appartement. Agréable et calme. Pas aussi luxueux que l'appartement de Ranger, mais c'était à moi et je me sentais chez moi. Je donnai de l'eau friche à Rex et je laissai tomber un petit morceau de fromage dans sa cage.

Quelque chose heurta ma porte d'entrée. Je me rendis jusqu'au judas pour regarder de l'autre côté de ma porte, mais avant d'y arriver, il y eut un bruit déchirant et un autre bruit sourd, et la porte s'ouvrit avec fracas en s'écrasant contre le mur.

C'était le grand crétin blond, super baraqué aux couilles agrafées. Il se précipita à l'intérieur pour me saisir. Je criai avant qu'il me plaque une main sur la bouche

— Ferme-là! dit-il, ou j'te frappe. J'adorerais le faire, sauf que mon patron te veut en un seul morceau.

— Pourquoi?

— Je l'sais pas. C'est ce qu'il veut.

— Non, je veux dire... pourquoi il me veut, moi?

— Mon patron n'aime pas les gens qui sont trop curieux. Et t'as un talent pour être dans des endroits où tu devrais pas être. Mon patron pense que tu sais quelque chose.

— Qui? Moi? Pas du tout. Je ne sais absolument rien de rien. Tu peux remplir une pièce avec ce que je ne sais pas!

— Tu l'diras à mon patron. Il veut t'parler. Tu peux coopérer et sortir tranquillement avec moi. Ou j'peux sortir le taser. Lequel tu choisis?

Un autre coup de taser et j'oublierais définitivement la moitié de l'alphabet.

— Je sors.

Il se retourna pour sortir et Joyce se tenait là avec son flingue à la main.

— Pas question, José, lui dit Joyce. Elle est à moi. Je l'ai vu la première. Tu veux l'argent? Trouve-le toi-même.

— Va te faire foutre. Et mon nom n'est pas José. C'est Dave.

— Je compte jusqu'à trois, Dave. Si tu ne déménages pas ton cul loin d'ici à trois, je vais te tirer dans les noix.

— C'est quoi le problème avec mes couilles? Pourquoi tout le monde veut s'en prendre à mes couilles?

— Un, commença Joyce.

— Tu me tombes sur les nerfs.

— Deux.

— Ça commence à bien faire, dit Dave.

Il saisit brusquement le canon de l'arme, le coup partit, et Joyce toucha le haut de sa main au niveau de son petit doigt.

Un silence de mort. Nous étions tous sous le choc.

Dave regarda son petit doigt raccourci, ses yeux se sont révélsés dans sa tête, et il s'écrasa face contre terre.

— Merde!!! Joyce. Il y a du sang partout dans le hall et Dillon vient tout juste de nettoyer.

Joyce mit sa botte sur Dave et le roula sur le dos.

— Son nez a-t-il toujours été plat comme ça?

— Non. Et il n'a pas l'habitude d'avoir du sang qui lui sort du nez non plus. Il s'est cassé quand il est tombé sur le sol.

Joyce lui prit la main et la fourra dans son pantalon pour ne pas étendre plus de sang sur le sol.

— Qu'est-ce que tu veux en faire? Nous pourrions appeler le 911. Ou nous pourrions le mettre dans l'ascenseur et appuyer sur le bouton.

— Est-ce qu'il était seul?

— Non. Son partenaire attend dans une BMW noire.

— Nous le rendons à son partenaire.

Nous l'avons traîné jusqu'à l'ascenseur et sommes descendus jusqu'au rez-de-chaussée. Ensuite, nous l'avons traîné jusqu'au parking, et Joyce siffla entre ses dents pour attirer l'attention de son partenaire.

La BMW s'approcha et le partenaire sortit en fronçant les yeux vers Dave. Dave avait toujours la main insérée dans son pantalon, et

son entrejambe était imbibé de sang.

— Sainte Mère! bredouilla le partenaire de Dave. Putain!

— Ce n'est pas aussi grave qu'il y paraît. Joyce voulait lui tirer dans les noix, mais le coup est parti prématurément. Probablement que ça arrive souvent avec vous les gars, non?

— Quoi?

— Quoi qu'il en soit, elle a juste touché son petit doigt. Nous avons mis la main dans son pantalon pour ne pas étendre du sang sur le tapis.

— Le mec est froid.

— As-tu besoin d'aide pour le mettre dans la voiture?

Le partenaire de Dave alla à l'intérieur de la voiture et ouvrit le coffre.

— Il n'est pas mort! Informai-je le partenaire?

— Il s'agit d'une nouvelle BMW avec des sièges en cuir véritable. Je ne veux pas qu'il saigne partout. Il sera très bien dans le coffre.

Joyce avait son arme à la main, sans doute pour protéger son investissement... qui était moi. Allez comprendre, sauvée par Joyce Barnhardt!

— N'essaie rien de stupide, dit Joyce au partenaire de Dave. C'est très décevant de devoir me contenter d'un petit doigt. Ça ne me dérangerait pas d'avoir une deuxième chance de tirer sur les couilles de quelqu'un.

J'attrapai la jambe de Dave et l'ai aidé à le mettre dans le coffre. Nous avons refermé le coffre, et la BMW quitta précipitamment le parking.

— Alors, quels sont tes projets pour le reste de la journée? Me demanda Joyce. Est-ce que tu restes ici?

C'était le plan initial, mais j'avais le pressentiment que Dave pouvait revenir après s'être fait redresser le nez et recoudre le doigt.

— Je vais passer la nuit à RangeMan, répondis-je.

— Fais-lui un câlin pour moi, me dit Joyce.

Elle se dirigea vers sa voiture et partit.

Je courus à l'étage, j'accrochai mon sac sur l'épaule, et je passai mes bras autour de l'aquarium de Rex. J'installai Rex dans la Porsche. Ensuite, je courus jusqu'au sous-sol pour informer Dillon de la porte et la moquette. Dillon n'avait pas l'air du tout surpris. Ce n'était pas la première fois qu'il devait réparer ma porte.

## Chapitre 14

À dix-neuf heures, j'entendis les clés tombées sur le plateau d'argent dans le hall, et quelques secondes plus tard, Ranger entra dans la cuisine.

— Je croyais que tu retournais dans ton appartement ce soir, me dit Ranger.

— Changement de plan.

Il regarda Rex sur le comptoir de la cuisine.

— Ça semble sérieux.

— Tu te souviens du type à qui j'ai agrafé les couilles? Il est venu me rendre visite. Il voulait que j'aille faire un tour avec lui, mais j'ai refusé.

Ranger prit deux coupes de l'armoire et déboucha une bouteille de vin rouge. Il emplit les deux coupes et m'en donna une.

— Que s'est-il passé pour le décourager?

— Joyce Barnhardt avec un flingue. Elle m'a suivie jusqu'à chez moi et elle a vu Dave me suivre dans l'immeuble. Dave est le nom de l'homme. Elle est venue vérifier ce qu'il en était et a décidé que Dave était une menace pour ses futurs revenus. Alors elle a tiré le haut de son petit doigt. Ensuite, le partenaire de Dave est venu et l'a chargé dans le coffre de leur BMW et ils sont partis. C'est la version courte.

— cherchez l'erreur! dit Ranger.

— Exactement.

Nous bûmes une gorgée de vin.

— Et ce n'est même pas la meilleure partie de la journée! Je me suis arrêtée chez Morelli pour récupérer des DVD pour Lula, et je suis tombée face à face avec Dickie.

— Dickie Orr?

— Ouais! Ce n'était pas le sang de Dickie dans sa maison. Une équipe d'imbéciles a été envoyée pour le ramener, ensuite il a tiré l'un d'eux dans le genou et s'est enfui. Morelli le garde en détention préventive. Il est en garde surveillée afin qu'il puisse témoigner contre ses partenaires, mais ses partenaires sont en train de disparaître. Smullen est confirmé mort. Les flics présumant que Gorvich est mort aussi. Et ils ne retrouvent pas Petiak.

Le bruit de la sonnette se fit entendre alors Ranger alla ouvrir la porte à Ella et le dîner. Il lui prit le plateau des mains et le porta dans la cuisine.

— As-tu mangé?

— Un sandwich au beurre d'arachide à dix-sept heures.

Ella avait envoyé des légumes grillés, du filet de porc, et du riz au safran pour deux.

— Ella savait que j'étais ici?

— Tout le monde sait que tu es ici. Il n'y a pas beaucoup de secrets dans cet immeuble. Seuls les appartements privés et les salles de bain ne sont pas surveillés.

— Est-ce qu'ils savent quelque chose au sujet de notre relation?

— Non. Et ils ne demanderont pas.

— Pas même Tank?

— Pas même Tank.

— Donc, ils pensent que nous couchons ensemble.

— Probablement.

Ranger mit deux couverts sur le comptoir à petit-déjeuner.

— Est-ce que Morelli ou Dickie ont parlé de l'argent?

— Morelli m'a dit que les flics enquêtaient sur la liste des clients du cabinet d'avocats, mais il n'a rien dit de plus. Ce n'était pas une longue visite. Lula était dehors, m'attendant dans la voiture.

Nous jouions tous deux dans la nourriture.

— Est-ce que Dave t'a dit quelque chose d'intéressant?

— Il a dit que j'étais curieuse, que j'avais un talent pour être aux endroits où je ne devrais pas être, et que son patron n'aimait pas ça.

— Alors qu'est-ce qu'il prévoyait faire de toi?

— Dave ne m'a rien dit, mais je ne pense pas que c'était quelque chose d'agréable.

Je nettoyai mon assiette et je jetai un œil sur le plateau. Pas de dessert. Ranger ne mange jamais de dessert. Une autre raison pour laquelle je ne pourrais pas épouser Ranger. Ça, et le fait qu'il ne voyait pas le mariage comme une option.

Nous avons chargé le lave-vaisselle, mis les restes de nourriture dans le frigo, et avons migré dans le salon pour regarder la télé.

— Regardes-tu la télé souvent? lui demandais-je.

— Presque jamais.

Il fit défiler le guide. Pas de jeux ce soir. Seulement de la boxe.

Je pensais à la théorie de Lula au sujet de la bête dans l'homme. Jusqu'à présent, Ranger avait la bête sous contrôle. Mieux vaut ne pas perturber cet équilibre.

— Pas de boxe, dis-je.

— D'accord, nous allons voir ce qu'il y a comme films. *Terminator*, *Pulp Fiction*, *Braveheart*, *Le Transporteur*, *Deliverance*. Lequel te fait envie?

Où était *Tendres passions* quand vous en aviez besoin?

— Il y a trop de violence, dis-je.

— Et?

— Il doit bien y avoir d'autres films?

Ranger continua à faire défiler le guide.

— Bruce Lee?

— Continue.

— Je ne vais pas regarder *Jane Eyre*.

— OK, super, va pour Bruce Lee.

— Peut-être que tu apprendras quelque chose, me dit Ranger.

— Ne te fais pas des idées.

— À quel sujet?



— À propos de n'importe quoi.

Dix minutes après le début de Bruce Lee, je retins mon souffle.

— Oh oh! murmurai-je.

Le « oh oh » avait été une exclamation involontaire. La nature frappait à un moment inopportun, me plaçant dans une position inconfortable.

Ranger me regarda.

— Quoi?

— Rien.

Du moins, rien que je voulais partager avec lui.

— Il y a quelque chose. Qu'est-ce que c'est?

— Crampes.

— Baby.

— J'ai besoin... tu sais...

— Tu n'as rien avec toi?

— Je prévoyais rester dans mon appartement. Et puis je suis partie à la hâte. Et ça m'est sorti de la tête.

— Veux-tu que j'envoie un de mes hommes te chercher quelque chose?

— Est-ce qu'ils le feraient?

— Je devrai payer un léger supplément.

— Peut-être qu'Ella pourra m'aider.

Je me précipitai en bas pour voir Ella, et dix minutes plus tard, j'étais de retour sur le canapé.

— Tout va bien? demanda Ranger.

— Oui. Ella en avait.

Bruce Lee bottait des culs à l'écran, et Dieu sait ce que ça faisait à la libido de Ranger, mais je réalisais que la nature était bonne pour moi. Ce qui avait d'abord semblé être un désastre embarrassant était en réalité une bénédiction. C'était ma semaine de chance. Premièrement Joyce, et maintenant la nature.

Ranger glissa un bras autour de moi et se blottit contre mon cou. Bruce Lee commençait à lui faire de l'effet.

— Lula a une théorie, elle prétend que les films violents mettent un homme dans l'ambiance, dis-je à Ranger.

— Tout met un homme dans l'ambiance, susurra Ranger.

— C'est une bonne chose que j'aie des crampes, hein? Je suis en sécurité.

— Pas avec moi.

Ouh là là.

— Je croyais, dis-je.

Ranger changea le film pour Jane Eyre.

— Les deux jouets que nous avons trouvés dans ton sac étaient de simples émetteurs. À l'exception de mon gadget, tu es censée être propre. Comment Joyce t'a retrouvé cet après-midi?

— Elle est venue me retrouver au bureau de cautionnement.

\*

\* \*

J'ouvris les yeux et regardai l'horloge. Près de huit heures du mat. Pas de Ranger. Je vérifiai sous les couvertures. Je portais encore tous les vêtements que j'avais quand je suis venue au lit. Une autre nuit où je l'ai échappé belle avec succès. Je me précipitai hors du lit et me rendis dans la douche.

J'eus une idée super brillante à la moitié du film de Jane Eyre. Je savais comment procéder pour emmener Coglin au tribunal pour qu'il soit recautionné. J'allais demander à Mamie de garder sa maison. Je m'habillai encore une fois en RangeMan noir et je me dirigeai vers la cuisine pour prendre le petit-déjeuner. J'appelai Ranger pour lui laisser un court message pendant que je finissais mon café.

— Je pars, dis-je. Je vais chercher Mamie et l'emmener chez Coglin. J'ai le stylo émetteur avec moi. À plus.

Morelli était le suivant.

— Quoi de neuf? lui dis-je.

— Malheureusement, rien. Quoi de neuf, pour toi?

Je lui racontai pour Dave et Joyce.

— Je suis revenue à RangeMan.

— Je vais essayer d'être positif à ce sujet, me dit Morelli. Au moins, je sais que tu es en sécurité.

— Ce matin, je fais des trucs de chasseur de primes. Je vais chercher Mamie pour m'aider.

— Voilà qui sera sécuritaire.

Connie était la dernière sur la liste.

— Si j'emmène Coglin au palais de justice, peux-tu obtenir qu'il soit cautionné tout de suite?

Je peux appréhender les gens, mais je ne peux pas signer les cautions. Seulement Connie et Vinnie peuvent le faire.

— Tant que le juge accorde une caution. Lula est ici. Elle peut répondre au téléphone. Comment tu t'y prendras pour emmener Coglin au palais de justice? Je pensais qu'il « castor-bombardait » tout le monde.

— Il s'avère qu'il ne veut pas quitter sa maison parce qu'il attend la compagnie de câble.

— Ces enculés! jura Connie

— Ouais... eh bien, je vais devoir demander à Mamie de garder la maison pour lui.

Je pris l'ascenseur jusqu'au garage et je démarrai la Cayenne.

Tout en roulant, je gardais les yeux ouverts. J'étais sûre que Dave et son partenaire referaient surface à un certain moment dans la journée. Sans l'aide d'un émetteur, ils allaient devoir faire un choix basé sur mon historique, qu'ils connaissaient. Ils savaient que je passais des nuits à RangeMan, mais je pensais qu'entre le nez cassé, les couilles agrafées, et le petit doigt amputé, Dave ne se déplacerait pas aussi vite ce matin. J'avais probablement le temps de prendre Mamie et la déposer chez Coglin avant que les méchants partent à la chasse.

Je roulai sur une distance de trois blocs, j'ajustai mon rétroviseur, et je vis un SUV noir, deux voitures dernières. J'appelai Ranger.

— Qui est avec moi aujourd'hui? demandais-je.

— Attends-moi. Je dois parler au contrôleur.

Quelques minutes plus tard, il revint.

— C'est Binkie. C'est un nouveau. Et il est en solo. Je suis à court de personnel aujourd'hui. Ne lui donne pas de fil à retordre. Et si tu retournes à ton appartement, ne te déshabille pas dans le hall ou dans le salon. J'ai fait installer des caméras de sécurités.

— Bien reçu!

En vérité, je ne voulais pas faire des misères à Binkie. J'étais reconnaissante d'avoir quelqu'un pour surveiller mes arrières. Je fis le tour du pâté de maisons de mes parents, avant de me stationner. N'ayant rien remarqué, qui sort de l'ordinaire, je me garai dans l'allée derrière la Buick de mon père.

Mamie regardait une émission du matin quand je suis entrée.

— Regarde-toi, me dit-elle. Tu ressembles à Ranger. Et regarde la chemise avec RangeMan inscrit dessus. C'est la classe.

— Je dois emmener quelqu'un en ville pour le faire cautionner, et il a besoin de quelqu'un pour surveiller sa maison. Il attend la compagnie de câble.

— Ces enculés! jura Mamie. Excuse le langage. Laisse-moi prendre mon sac à main.

Je me dirigeai à la cuisine pour avertir ma mère.

— Ce sera bon pour elle de sortir et de s'occuper, me dit ma mère. Elle était déprimée parce qu'Elmer a été envoyé dans un complexe avec assistance à Lakewood.

Grand-mère portait son survêtement de course préféré, lavande et blanc. Ses cheveux étaient devenus orange, et elle avait son grand sac à main en cuir verni noir dans le creux de son bras. Je n'allais pas lui demander ce qu'elle avait dans son sac à main.

— Je suis prête, dit-elle en prenant son manteau dans le placard de l'entrée. Où allons-nous?

— Nord Trenton. Espérons que ce ne sera pas trop long.

Binkie demeura près de moi tout le long de la route jusqu'à chez Coglin. Lorsque je me garai devant la maison de Coglin, Binkie se stationna à un demi-pâté de maisons de là. Je sortis et lui fis un signe, qu'il me rendit. Mamie me suivit et attendit que je sonne à la porte. Coglin sortit la tête.

— J'attends toujours, dit-il.

— Je vous ai emmené une gardienne de maison, dis-je. C'est ma grand-mère Mazur. Elle va rester ici pendant que vous viendrez avec moi pour être cautionné à nouveau. Elle va attendre l'entreprise de câblodistribution.

— Je suppose que ça pourrait se faire, dit Coglin. Il regarda Mamie.

— Connaissez-vous l'entreprise de câble?

— Amenez-les, dit Mamie.

— Ne les laissez pas partir sans qu'ils aient réparé mon câble!

Mamie tapota son sac à main.

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

Elle entra et regarda autour d'elle.

— Que diable se passe-t-il ici?

— Carl est taxidermiste, l'informais-je.

— Le meilleur en ville! se vanta Coglin. Je suis un artiste.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, s'émerveilla Mamie. Vous devriez aller sur le canal commercial. Je parie que vous feriez fureur!

— J'y ai pensé, dit Coglin. J'ai même écrit une lettre à Suzanne Somers une fois. Je pense que mes pièces mécaniques seraient particulièrement populaires.

— Tout est tellement réaliste! Vous vous attendez à ce qu'ils commencent à se promener.

— Parfois, lorsque les animaux meurent, les gens les amènent ici pour être restaurés, de sorte qu'ils peuvent les ramener chez eux et les exposer, dit Coglin.

Grand-mère se tenait les yeux écarquillés en face d'un chien avec de grands yeux de verre et une dent manquante.

— N'est-ce pas merveilleux? C'est une superbe idée! Je suis surprise qu'ils n'aient pas pensé à le faire avec les gens. Mamie me regarda. J'aurais pu emmener ton grand-père à la maison et le mettre dans son fauteuil préféré. Elle fit tourner ses prothèses dentaires tout en réfléchissant. Ça aurait été difficile quand j'ai emménagé dans la maison de ta mère. Elle était déjà pleine à craquer de meubles. J'aurais été obligée de me débarrasser d'Harry.

— Parfois, je vends mes pièces sur eBay, ajouta Coglin.

— J'aime eBay, confirma Mamie. Harry n'aurait probablement pas rapporté beaucoup, mais le fauteuil était intéressant.

Je fis un appel à Connie et lui dit que je partais pour le palais de justice avec Coglin.

— Il vous suffit de faire attention à ne pas toucher les pièces de performance, conseilla Coglin à Mamie.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je ne briserai rien, le rassura Mamie.

— Et ne tire sur personne, conseillais-je à Mamie. Surtout les gens du câble.

— Ces enculés! jura Mamie.

— Ce n'était pas si mal, dit Coglin quand nous sommes revenus. Je n'ai pas eu à attendre en prison... ou quoi que ce soit.

Il était assis devant, crispé contre sa ceinture de sécurité.

— Je ne vois pas de camion de câble.

— Il est encore tôt.

Je me garai en face de sa maison et Binkie derrière moi. Coglin sortit et vérifia le câble étendu sur la chaussée. Il avait l'air intact, alors nous sommes allés à la maison rejoindre Mamie.

Mamie ouvrit la porte avant que nous atteignions le porche.

— C'est une bonne chose que je sois restée ici, dit-elle. L'homme du câble est arrivé presque au moment où vous êtes partis. Il a fait courir un nouveau câble sous la route, et je suis restée tout près pour le surveiller et m'assurer qu'il n'avait pas menti sur le nouveau câble. Ensuite, je ne l'ai pas laissé partir jusqu'à ce qu'il entre et qu'il vérifie la télévision. Il me semble que tout est OK maintenant. Il enverra quelqu'un pour enlever l'ancien câble qui est en travers de la route. Ça ne prendra probablement pas six mois, mais ça n'a pas vraiment d'importance.

— Oh mon Dieu! dit Coglin. Je ne peux pas le croire. Le cauchemar est terminé! Je peux quitter la maison pendant la journée. Je peux remplir les commandes e-mail et payer mes comptes en ligne. Il essuya une larme. Je me sens vraiment stupide d'avoir toutes ces

émotions comme ça, mais ça a été horrible. Tout simplement terrible.

— Ce n'est pas grave, dit Mamie. Nous réagissons tous comme ça avec la compagnie de câble.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier. C'était tellement généreux de votre part de rester ici.

— J'ai passé un bon moment en regardant tous ces animaux, ajouta Mamie. C'est comme être dans un musée... ou quelque chose. Mon préféré est cette grosse marmotte parce qu'elle a trois yeux. Imaginez ça, une marmotte avec trois yeux!

Mamie toucha un des yeux et *BANG!* Elle avait de la marmotte de la tête aux pieds et des poils de marmotte collés partout.

— Nom d'une cire d'abeille! dit Mamie.

— C'est correct, dit Coglin. J'ai un tas d'autres marmottes.

Je ramenai Mamie à la voiture et lui attachai sa ceinture.

— Il doit l'avoir sûrement rembourrée, dit Mamie.

— Ça arrive fréquemment, la rassurai-je. Ne t'inquiète pas pour ça. Je vais te ramener chez toi, et nous allons t'aider à te nettoyer et tu seras comme une neuve.

J'appelai ma mère en route, pour la préparer au choc.

— Mamie a eu un petit accident, mais elle va très bien. Elle a juste un peu de marmotte collée sur elle. Je pense que si tu la frottes avec du *Goo Gone*, ça ira. Et peut-être que tu pourrais appeler Dolly et voir si elle a une ouverture au salon de coiffure pour un lavage et... peut-être une coupe.

Il y eut un silence et je pouvais imaginer ma mère faisant le signe de croix et cherchant l'armoire à alcool. Je raccrochai en arrivant dans le Bourg.

— J'ai entendu dire qu'Elmer avait été envoyé à Lakewood, dis-je à Mamie.

— Ouais, c'était un raté de toute façon. Je pense rejoindre l'équipe de bowling. Lucy Grabek a rejoint une équipe, et elle a reçu une boule de bowling rose avec son nom dessus. J'aimerais bien en avoir une aussi.

Je me garai en face de la maison de mes parents et ma mère est venue accueillir Mamie

— Est-ce vraiment de la marmotte? demanda ma mère.

— Les petits poils bruns et les morceaux de peau sont de la marmotte. Je ne sais pas à propos de la substance blanche. Je pense que c'est une sorte de mousse synthétique, l'informais-je.

Binkie et moi fîmes au revoir à Mamie et ma mère, et puis nous nous sommes dirigés en direction du bureau de cautionnement.

Connie m'accueillit avec mon chèque de capture.

— Beau travail, me dit-elle. C'était bien penser de demander à ta grand-maman de garder la maison. Comment va-t-elle?

— Elle est couverte de marmotte d'Amérique.

— Je parie que c'était le troisième œil, dit Lula. Tu ne peux pas résister à presser le troisième œil.

— Comment ç'a été pour toi la nuit dernière? demandais-je à Lula. Est-ce que les films ont fonctionné?

— Nous n'avons jamais eu de cinéma. Il s'avère qu'il n'avait besoin d'aucune stimulation visuelle. Je te le dis, je crois que je suis amoureuse. Je pourrais même apprendre à cuisiner pour lui.

Connie et moi avons haussé les sourcils.

— OK, concéda Lula. Apprendre à cuisiner n'est probablement pas dans mes plans, mais je pourrais apprendre autre chose.

Mon téléphone sonna et je répondis à Morelli.

— Il est parti, me dit Morelli.

— Qui?

— Dickie.

— Où est-il passé?

— Je ne sais pas. Je travaillais à l'étage, et quand je suis redescendu, il avait disparu. La télé était allumée. La porte arrière déverrouillée.

— Est-ce qu'il te manque quelque chose?

— Non, rien de ce que j'ai pu constater. Ma voiture est toujours là. Ses vêtements sont tous ici. Aucun signe de lutte. Pas de sang sur le sol.

— Peut-être qu'il est parti faire une promenade?



— Il n'est pas censé faire une promenade. Il n'est pas censé quitter la maison. C'était l'entente. J'ai fait le tour en voiture, et je ne l'ai pas vu.

— Penses-tu que quelqu'un l'a emmené?

— Je ne sais pas.

— Peut-être qu'il est allé trouver Joyce pour une petite vite?

— Joyce. C'est une bonne idée. Est-ce qu'elle te suit toujours?

Je regardai par la grande baie vitrée à l'avant du bureau.

— Ouais. Elle est de l'autre côté de la rue. Veux-tu que je lui parle?

— Oui... mais tu ne peux rien lui dire à propos de Dickie.

— Qu'est-ce que c'était? Voulut savoir Lula.

— Morelli pensait que Bob manquait à l'appel, mais il l'a retrouvé. Je reviens. Je tiens à dire bonjour à Joyce.

Je traversai la rue, la fenêtre du côté passager de la Mercedes était baissée, et Joyce me regarda.

— Hey, dis-je. Comment ça va?

— Ça ne va pas. Pourquoi tu ne bouges pas ton cul? Faire quelque chose? Tu penses que je n'ai rien de mieux à faire que de te suivre partout?

La petite amie de Smullen était sur le siège à côté de Joyce.

— Je n'ai jamais su ton nom, lui dis-je.

— Rita.

— Tu t'es ajoutée une coéquipière? demandais-je à Joyce.

— Parce que si je la garde près de moi, je n'aurai pas à me soucier qu'elle me poignarde dans le dos.

— Va te faire foutre! répliqua Rita à Joyce.

— Très bien, dis-je. Je pense que je vais partir.

Joyce regarda le SUV noir garer derrière la Cayenne de Ranger.

— As-tu un permis pour un défilé?

— C'est Binkie. Il exerce ses techniques de surveillance.

Je retournai au bureau et composai le numéro de Morelli.

— Rien là, dis-je.

— Je ne peux pas croire ce qui s'est passé! J'ai perdu mon témoin. Je vais probablement me choper un retour à la patrouille en uniforme.

— C'était un témoin, pas un prisonnier. Ce n'est pas comme si tu pouvais l'enchaîner à la toilette.

— Je suppose que tu ne viendras pas pour me remonter le moral, demanda Morelli avec espoir.

— Tu as perdu un témoin et c'est la première activité qui te vient à l'esprit?

— C'est toujours la première activité qui me vient à l'esprit.

— Désolée, mais voici la deuxième mauvaise nouvelle de la journée. C'est ma période.

— Et?

— Merde.

— D'accord, mettons ma vie amoureuse sur la glace pour quelques heures. J'ai besoin de retrouver soit Dickie ou Petiak, dit Morelli.

— c'est facile pour ce qui est de Petiak. Nous avons juste à m'installer sur le trottoir et attendre que quelqu'un me kidnappe.

— Je n'aime pas ce plan.

— C'était juste pour rigoler, supposons que Dickie ne s'est pas fait choper. Supposons qu'il est allé chercher l'argent.

— Quel argent? demanda Morelli.

— Les quarante millions de dollars!

— Je ne sais rien au sujet des quarante millions de dollars.

— Les quarante millions que Dickie a retirés du compte de *Smith Barney* de l'entreprise. Le quarante millions que tout le monde veut, y compris Joyce et Rita, la petite amie de Smullen. Dickie ne t'a rien dit au sujet des quarante millions?

— Ce petit con, mieux vaut que je ne le trouve pas, parce que je vais le tuer.

— Tu vas devoir prendre un ticket pour ça.

— Comment le sais-tu?

— Joyce a laissé la porte de chez elle ouverte un jour, et il m'est arrivé de me promener et de m'asseoir à son bureau dans la cuisine et de trouver le tiroir ouvert et j'ai trouvé un tas de chiffres.

— Stop! Je ne veux rien savoir, m'avertit Morelli.

— Je viens de recevoir un chèque de capture. Supposons que je paie le déjeuner.

— Ce serait formidable, mais j'ai peur de quitter la maison au cas où notre mauvais garçon arrive.

— Tu as de la chance. Je fais la livraison.

Je quittai le bureau de cautionnement et j'étais sur le point de mettre la clé sur le contact de la Porsche quand Ranger appela.

— Je regarde le moniteur, et je n'arrive pas à croire ce que je vois, me dit Ranger. Dickie Orr vient d'entrer dans ton appartement. N'est-il pas censé être sous la surveillance de Morelli?

— Morelli vient tout juste de m'appeler pour m'annoncer que Dickie avait disparu.

— On dirait bien que nous l'avons retrouvé. Tank est en route. Reste à l'écart de la zone jusqu'à ce que je te dise que tout va bien.

Ouais, c'est ça. La crétine! Dickie entre dans mon appartement, et je vais rester à l'écart. Non. Je démarrai la voiture et je pris la direction du Bourg. Premièrement, je devais perdre Joyce. Je coupai par la ruelle derrière la maison d'Angie Kroeger, je fis un tour rapide, je passai par le parking du Bar *Colonial and Grille*, et je débouchai sur Broad. Je parcourus la distance de deux pâtés de maisons, je tournai sur Hamilton, et je repassai comme une flèche devant le bureau de cautionnement. Joyce n'était nulle part en vue. Ni Binkie. J'étais sûre que Binkie avait une connexion Bluetooth, et qu'il était en contact avec la salle de contrôle pour voir où diable j'étais passée. La salle de contrôle était en contact grâce à l'émetteur GPS dans la Cayenne et celui dans ma bourse, mais je serai déjà dans mon stationnement au moment où Binkie me rejoindra.

J'arrivai à mon immeuble et je vis le SUV noir de RangeMan stationné près de la porte arrière. Tank était à l'intérieur, faisant son

boulot. Donc, je restai en arrière près de la benne, assis au volant le moteur en marche, essayant de garder un profil aussi bas que possible. Pas facile dans une Porsche Cayenne.

Après quelques minutes, la porte de l'immeuble s'ouvrit et Tank et Dickie apparurent. Un coup de feu se fit entendre alors Tank s'est aussitôt accroupi. Une BMW noire sortit d'un espace de stationnement, fit un arrêt devant Dickie. Deux hommes dans la voiture. Dave était l'un d'eux. Son partenaire était au volant. Dave sauta hors de la voiture, agrippa Dickie, et le poussa sur la banquette arrière. Dave avait les deux yeux noirs, un Band-Aid sur le nez, et un énorme bandage sur son petit doigt. Il se retourna, sortit son flingue et tira sur Tank.

J'enfonçai mon pied sur la pédale de l'accélérateur et j'appuyai sur le klaxon. Dave regarda dans ma direction surpris, mais ne bougea pas assez vite. Peut-être était-ce le fait d'avoir eu les couilles agrafées. Je le frappai de mon aile gauche et j'emboutis la porte latérale de sa BMW. Je m'arrêtai et je mis la Cayenne en marche arrière. Je n'étais pas tout à fait rationnelle à ce moment-là, mais j'étais sûre que mon intention était de frapper Dave une deuxième fois et finir le travail. Heureusement pour Dave, il réussit à glisser son cul dans la BMW avant que je le frappe une deuxième fois. La BMW démarra, laissant du caoutchouc sur l'asphalte, crissant sur le parking en passant devant Binkie.

Binkie et moi courûmes vers Tank. Il était touché à la poitrine et à la jambe. Il était conscient, jurant et saignant abondamment, alors nous n'avons pas attendu les secours. Nous avons chargé Tank à l'arrière de l'Exploreur et avons pris la direction de l'Hôpital St. Frances. Je conduisais tandis que Binkie, à l'arrière, appliquait une pression, essayant de ralentir le saignement. J'appelai le 911 afin que l'urgence nous attende. Ensuite, j'appelai RangeMan et Morelli.

Nous avons confié Tank aux urgentistes, qui l'ont emmené à l'intérieure. Nous étions encore dans la zone de largage quand Ranger arriva avec sa turbo, suivie d'un SUV RangeMan. Morelli était derrière le SUV avec sa lumière Kojak clignotante sur le toit.

Nous étions tous debout à l'entrée de l'urgence, cinq gars et moi. Si l'adrénaline avait été de l'électricité, nous aurions pu allumer Manhattan.

— Quelle est la gravité? demanda Ranger.

— Il devrait s'en sortir, dit Binkie. Il a été touché à la cuisse et au côté droit de la poitrine. Ça ne sonnait pas comme un problème

pulmonaire. Peut-être une fracture de côte.

— Dave l'a tiré une fois de loin et de nouveau d'un peu plus près, dis-je à Ranger. Heureusement, son tir n'était pas très précis avec le gros bandage enroulé autour de son petit doigt.

Ranger alla à l'intérieur pour remplir les formalités administratives. Quand il eut fini, il nous rejoignit Morelli et moi dans la salle d'attente de l'urgence. Binkie attendait à l'extérieur.

— Je ne pense pas que Dickie était de mèche avec Dave, dis-je. Dickie semblait surpris de voir Dave. Je pense que Dave et son partenaire m'attendaient, et qu'ils ont touché le jackpot.

Nous regardâmes tous la porte de la salle d'attente s'ouvrir lorsque Lula apparut et prit d'assaut la salle d'attente, agitant les bras, les cheveux hérissés.

— Que diable s'est-il passé ici? cria Lula.

— Tank enquêtait sur un cambriolage et il a été abattu, lui expliquais-je.

Lula regarda Ranger. Elle était face à lui, les mains sur les hanches, les yeux exorbités comme un taureau fixant un drapeau rouge.

— L'as-tu envoyé tout seul? À quoi tu pensais nom d'un chien? Tu l'as envoyé se faire tirer! Et je te le dis ici, il vaut mieux qu'il s'en sorte avec tous ses morceaux en état de marche, ou tu vas avoir affaire à moi. J'y crois pas! Putain de merde!

Elle regarda autour, examinant la salle afin de localiser quelqu'un qui travaillait ici.

— Qu'est-ce qui se passe ici? Je veux voir le médecin! Je veux avoir des réponses! Il est mieux de ne pas mourir, putain, c'est tout ce que je dis. Je vous tiens tous responsables.

Ranger n'affichait aucune émotion. Il était dans sa bulle, écoutant et réfléchissant. Seuls ses yeux bougeaient et se fixaient sur Lula. Elle termina sa tirade alors Ranger redirigea son attention sur Morelli et moi.

— Hey! lui cria Lula, revenant à Ranger. Tu me regardes quand je te parle! Et ne me fait pas ton putain de numéro de *merde silencieux mysterio*. Je ne marche pas, tu comprends ce que je veux dire? Tu es juste un nabot par rapport à cet homme que tu as envoyé au casse-pipe. Et personne n'a même pas pris la peine de m'appeler! J'ai dû

l'entendre sur la bande radio des flics! Qu'est-ce qui se passe? Putain de merde! Putain de merde! Putain!

Et puis, comme un gros ballon que quelqu'un vidait de tout l'air, Lula s'affaissa sur le sol dur, les yeux flous.

Jean Newman était l'infirmière qui travaillait au comptoir d'admission. Elle vint et examina Lula.

— Il me semble qu'elle fait de l'hyperventilation, dit Jean, en mettant Lula sur ses pieds. Je vais l'emmener dans une salle d'examen et lui mettre un brassard de pression et lui donner un peu de jus.

Nous sommes restés là pendant un moment, absorbant le silence qui suivit le départ de Lula. La bouche de Ranger ne souriait pas beaucoup, mais ses yeux, eux, étaient rieurs.

— Ça fait un bail que l'on ne m'a pas traité de nabot, dit-il.

Morelli sourit.

— Ce n'était même pas la meilleure partie. Elle t'a traité de *merde silencieux mysterio*. Tu as été mis à nu.

— Ce n'est pas la première fois, répondit Ranger.

— Où allons-nous à partir d'ici? demandai-je.

— Peut-être pas bien loin, dit Morelli. Tu as dit que le gars qui a attrapé Dickie avait le nez cassé et avait un gros bandage au doigt. Il a pu venir ici pour être soigné. Et s'il l'a fait, il a laissé une trace écrite. L'assurance médicale, l'adresse, peu importe. De plus, tu viens de lui rentrer dedans avec ta voiture. S'il a été blessé, il devra aller quelque part pour des radiographies. Si ce n'est pas ici, ce sera au *Helen Fuld Hospital*.

— Tu es si intelligent, complimentais-je Morelli. Je suppose que c'est la raison qu'ils te payent une fortune.

Morelli se leva.

— Vous deux, restez ici et attendez les nouvelles de Tank, moi, je vais faire mon truc de flic.

Il n'a pas eu à montrer son insigne à Jean. Elle était du quartier. Elle connaissait Morelli et toute sa famille. Elle savait qu'il était flic. Et même si Morelli n'avait pas été flic, elle aurait probablement répondu à ses questions parce que le Bourg n'a pas le sens du secret. Le Bourg est le nombril des ragots. Et plus important encore, les femmes disent

rarement *non* à Morelli... pour tout.

— Est-ce que tu sais pourquoi Dickie s'est rendu à ton appartement? me demanda Ranger.

— Non. Ce n'est pas comme si nous étions des amis.

— Il cherchait quelque chose.

— L'argent? Un flingue?

— Si j'étais Dickie, je chercherais les quarante millions, dit Ranger.

— Je peux te le garantir, je ne l'ai pas dans mon appartement.

— Pourtant, quelqu'un a fait irruption dans ton appartement, juste après que Dickie disparaisse. Et maintenant, Dickie sort de la maison où il était en sécurité et va directement à ton appartement. Il semble y avoir un lien. Peut-être que Dickie était le premier intrus, peut-être qu'il ne cherchait pas quelque chose. Peut-être qu'il y a caché quelque chose. Et peut-être qu'il est revenu pour le récupérer.

— Pourquoi aurait-il caché quelque chose dans *mon* appartement?

— Vous veniez tout juste d'avoir une confrontation. Tu étais dans son esprit. Et tu n'aurais jamais imaginé qu'il irait chez toi avec son trésor. Tu semblais être une sécurité.

— S'il a caché quelque chose, est-ce qu'il n'aurait pas dû savoir exactement où il était? Est-ce qu'il n'aurait pas dû aller directement à cet endroit quand il a fait irruption dans mon appartement?

— Peut-être qu'à l'origine il était à un endroit, et qu'il a été déplacé. Je ne sais pas. Je réfléchis à haute voix. Je suis sûr qu'il y a d'autres possibilités.

Morelli revint avec son bloc-notes à la main.

— Son nom complet est Dave Mueller. Il n'a pas utilisé d'assurance. Il a payé en espèces. Il est venu pendant les heures de travail de Jean pour son petit doigt, elle a pris en note l'adresse sur son permis de conduire. Selon son permis, il vit dans le même immeuble où Smullen et Gorvich possèdent leurs appartements.

— Je vais vérifier, dit Ranger.

Morelli déchira une page de son bloc-notes et le tendit à Ranger.

— C'est l'adresse. Jean a appelé les autres cliniques autour. Aucune n'a de dossier au nom de Mueller, donc, je suppose que, soit Stéphanie l'a tué, ou bien il n'a aucune fracture, ou d'hémorragies internes.

— Je n'ai presque jamais tué personne! dis-je à personne en particulier.

Nous sommes restés assis durant environ une demi-heure, focalisée sur nos propres réflexions, jusqu'à ce qu'une infirmière vienne nous trouver.

— Pierre est sorti de chirurgie et il a repris conscience, dit-elle. Vous pouvez le voir maintenant.

Je regardai Ranger.

— Pierre?

— Si tu veux vivre, tu oublies que tu as entendu ça, m'avertit Ranger. Tank n'est pas trop chaud à se faire appeler Pierre.

Lula était déjà dans la chambre quand nous sommes arrivés.

— Comment ça va? lui demandais-je.

— Je vais mieux maintenant, dit-elle. J'ai juste eu un moment de faiblesse, mais j'ai eu un verre de jus et une pilule, et maintenant je suis de retour à mon ancien moi.

— Je pensais que *c'était* ça, ton ancien toi!

— Humm, marmonna Lula.

Tank avait les yeux ouverts, mais il n'y avait pas grand-chose derrière son regard, et il semblait être en baisse d'un litre de sang.

— J'ai parlé au médecin, et il m'a dit que Tank est en bonne condition, dit Lula. Il est juste encore abruti de l'anesthésie. Il pourrait même être en mesure de rentrer à la maison demain.

— Yo, dit Tank.

— Yo, nous répondîmes tous ensemble.

— Je vais rester avec lui pendant quelque temps, ajouta Lula. M'assurer qu'il n'arrache pas ses tubes pour courir les infirmières dans le couloir.

Ranger et Tank ont fait un de ces gestes masculins de salutations des mains, ensuite Ranger, Morelli et moi sommes sortis



de la chambre pour nous rendre dans le hall.

— Je retourne à mon appartement, annonçais-je. Peut-être que je pourrai trouver ce que Dickie cherchait.

— Si tu prends en charge la surveillance de Stéphanie, j'irai rendre visite à Dave, dit Ranger à Morelli.

— OK, répondit Morelli.

Je sentis ma pression artérielle augmenter d'un coup.

— Excusez-moi! Temps mort! C'est bon de savoir que vous êtes préoccupé par mon bien-être, mais je ne suis pas enthousiasmée d'être traitée comme un bagage.

Morelli et Ranger se regardèrent.

— La balle est dans ton camp, dit Ranger à Morelli.

— Je n'ai rien, lui répondit Morelli.

— Génial! dis-je. Tu as exactement une minute pour inventer quelque chose. Et pendant que tu y es, tu peux m'expliquer ce numéro de « copain-copain ». Qu'en est-il de la rivalité? L'animosité? Tu disais que Ranger était cinglé. Qu'en est-il?

Ils se tenaient là, les mains sur les hanches durant un moment.

— C'est son moment du mois, dit finalement Morelli.

— Mec, salua Ranger.

Je râlai de l'hôpital jusqu'au garage où je réalisai que je n'avais pas de voiture. La Porsche était encore dans mon parking. Morelli était derrière moi, souriant.

Besoin d'un tour?

## *Chapitre 15*

J'enfonçai la clé dans ma serrure de porte d'entrée, alors que Morelli sortit son arme.

— L'appartement est surveillé, dis-je à Morelli. RangeMan appellerait si quelqu'un était entré.

— Marrant, me dit Morelli. Ranger t'a remis à moi, tu te souviens? Ce serait gênant si tu te faisais kidnapper sous ma protection.

— Il n'y a pas à dire. C'est étrange.

— C'est plus qu'étrange, mais si Ranger et moi traçons une ligne dans le sable qui ne peut être franchi en ce moment, tout le monde serait perdant.

Quarante minutes plus tard, il n'y avait plus rien à chercher. Nous avons parcouru chaque centimètre carré et n'avons rien trouvé.

— Re commençons à fouiller plus minutieusement, dit Morelli. Dickie a quarante millions de dollars planqués quelque part, et tout le monde, même le lapin de Pâques est à sa recherche. Dickie quitte la maison où il est en sécurité et vient tout droit ici pour chercher quelque chose. Il pense qu'il est ici, mais on dirait qu'il ne sait pas où exactement. La conclusion à en tirer est qu'il a caché quelque chose, et qu'il a été déplacé.

— Sauf que je ne me souviens pas d'avoir déplacé quoi que ce soit. Et rien ne semble manquer.

Nous sommes retournés à la cuisine et avons sortis de la charcuterie et du pain et nous nous sommes fait des sandwiches. Morelli regarda la petite caméra de sécurité dans mon hall.

— Te partager avec Ranger ne se trouve pas haut sur ma liste de ce que je déteste le plus, comparé à être examiné par cette caméra pendant que je me fais un sandwich.

— As-tu signalé la disparition de Dickie?

— Oui. Il y a un signalement pour lui.

Mon téléphone de cuisine sonna et je répondis sur haut-parleur.

— Stéphanie? Dit une voix inconnue. Je suis surpris que tu sois revenue à la maison.

— Qui parle?

— J'avais envie de te parler, mais tu as été très peu coopérative.

— Eh bien, je suis là. De quoi veux-tu me parler?

— Tu as quelque chose dont j'ai besoin. Tu as la clé.

— J'ai un trousseau de clés. Laquelle de mes clés t'intéresse?

— Ça ne m'amuse pas. Tu sais quelle clé!

— La clé pour les quarante millions de dollars?

— Oui. Maintenant, écoute attentivement. Si tu me donnes la clé, je vais te permettre de vivre. Si tu choisis de me rendre la vie difficile, je vais m'assurer que tu es une mort atroce. Tu as déjà vu certains de mes travaux. La prochaine victime sera ton ex-mari. Il a dépassé les bornes. Et comme tu le sais, je tiens à garder les choses en ordre.

— Comment suis-je censée te remettre la clé?

— Je pense que ce serait bien si tu me l'apportais en personne.

— Ça n'arrivera pas, dis-je.

— Tu crois que je suis effrayant?

— Oui.

— Tu n'as aucune idée. Tu n'as même pas vu mon meilleur exploit.

— Revenons à la clé...

— Je pense à quelque chose... Tu aimes les surprises?

Et il raccrocha. Morelli n'était pas très heureux.

— Tu deviens trop bonne pour ces conneries, dit-il. Tu as eu peur et été menacée tant de fois, que tu commences à penser que c'est normal. Tu étais tellement cool avec ce mec. C'est un fou. Un vrai psychopathe! Et tu joues avec lui.

— N'est-ce pas ce que je devais faire?

— Oui... mais ce n'est pas ce que je veux de la femme que j'aime. Tu devrais paniquer. Tu devrais trembler et pleurer. Regarde-toi. Tu souris!

— J'ai fait du bon boulot.

Morelli m'attira vers lui et passa ses bras autour de moi.

— Tu as fait un excellent boulot. Je suis fier de toi, mais je souhaiterais que tu aies une vie différente. Je ne veux pas que tu sois impliqué dans ce genre de merde.

— Il pense que j'ai une clé.

— Nous avons cherché partout, et nous n'avons vu aucune clé.

— Une clé peut être facile à manquer.

— Je n'ai pas manqué de clé. Elle n'est pas ici, conclut Morelli

— Alors de quoi, diable, parle-t-il?

— La question la plus troublante est, pourquoi il pense que tu as cette clé?

— Dickie.

— C'est ma meilleure supposition, dit Morelli. Dickie lui a dit que tu avais la clé.

La main de Morelli avait réussi à se glisser sous ma chemise et commença à se diriger vers le nord.

— Nous sommes à la télé, lui rappelais-je.

— Merde! jura Morelli en retirant sa main, et s'éloignant de moi.

— J'avais oublié.

Mon portable sonna, et je répondis à Mamie Mazur.

— Je suis au salon de beauté, et je suis prête à partir, dit-elle. J'espérais que tu pourrais venir me chercher. La voiture de ta mère est toujours en rade.

— Bien sûr, dis-je. Il faut que j'aille au bureau de toute façon.

Dix minutes plus tard, je récupérais Mamie au salon.

— Je ne m'attendais pas à voir Joseph, dit Mamie, en entrant dans le SUV de Morelli.

— Je ne peux pas me débarrasser de lui, lui répondis-je.

Grand-mère avait l'air assez bien, étant donné qu'elle venait tout juste de se faire exploser une marmotte à la figure. Pour autant que je puisse le voir, elle n'avait plus toute cette saleté accrochée à elle. Et ses cheveux étaient fraîchement lavés, frisés et avaient viré à l'abricot.

— Je me suis même fait faire les ongles, dit Mamie. Je les ai fait faire pour qu'ils correspondent à mes cheveux, et j'ai acheté un nouveau rouge à lèvres aussi. Dolly m'a dit que je ne pouvais plus porter du rouge avec les cheveux de cette couleur, alors j'ai choisi un rouge à lèvres nommé Orgasme. Il doit être bon avec un nom comme ça.

Morelli a presque frappé le bord du trottoir à l'idée de voir Mamie portant un rouge à lèvres nommé Orgasme.

— Est-ce que tu cherches toujours Diggery? Voulut savoir Mamie.

— Oui.

— Ils ont enterré Stanley Berg aujourd'hui, et j'ai entendu dire au salon de beauté qu'il a été enterré avec une bague de diamant au petit doigt et un nouveau costume Brooks Brothers qui correspondrait à Simon Diggery. En plus, le temps est beau et doux. Nous sommes censés recevoir un peu de pluie plus tard, mais je ne crois pas qu'un peu de pluie arrête Diggery, s'il a besoin d'un nouveau costume.

Nous avons laissé Mamie chez mes parents, et nous nous sommes rendus à la maison de Morelli récupérer Bob. Morelli gara la voiture dans la ruelle derrière sa maison, il enleva la clé de contact, et le laissa tomber dans sa poche.

— Attends ici, me dit Morelli. Je reviens.

Je haussai un sourcil.

— Tu pars avec la clé?

— Tu risques de partir d'ici quand je reviendrai si je n'emporte pas la clé.

— Je pourrais encore partir d'ici.

— Ouais... mais au moins, j'aurai ma voiture.

Morelli jogga jusqu'à sa porte, disparut à l'intérieur de la maison

pendant quelques secondes, et revint avec Bob. Bob bondit hors de la maison, attaché à sa laisse, faisant sa danse joyeuse. Il fit son pipi sur une petite parcelle de gazon mort, puis se précipita à l'arrière du SUV, heureux d'aller faire un tour. Morelli chargea Bob dans la voiture et reprit le volant.

— Et maintenant? Me demanda-t-il.

— Je voulais faire un arrêt au bureau.

— OK, dit-il en mettant le SUV en marche. C'est parti pour le bureau.

— C'est complètement ridicule. Est-ce que tu vas rester avec moi toute la journée?

— Comme la puanteur sur un singe, Cupcake.

Connie rassemblait des dossiers lorsque j'entraï.

— J'ai de nouveaux cas pour toi, me dit-elle. Rien de gros. Possession, une violence domestique, et un gros voleur de voitures. Ce sont tous des défauts de comparutions.

Elle mit les documents dans un dossier et me le tendit.

— Comment va Tank? J'ai su qu'il avait été touché.

— Il va bien s'en remettre. Je l'ai vu quand il est sorti de la chirurgie.

— Lula s'est littéralement envolée d'ici quand elle a entendu la nouvelle.

— Nous l'avons rencontrée à l'hôpital. Elle a décidé de rester avec Tank pendant un certain temps. Pour s'assurer qu'il se rétablisse bien.

La porte d'entrée s'ouvrit et Lula entra.

— Ils ne voulaient pas me laisser rester. Ils disaient que j'étais une influence perturbatrice. Peux-tu le croire? Enfer... je ne perturbais absolument rien!

— Imagine! Quelqu'un trouve que tu es une perturbatrice! rigola Connie.

— Ouais, ils ont un tas d'infirmières le cul à l'air dans cet hôpital, dit Lula. Ça ne me dérangeait pas trop, de toute façon, parce qu'ils lui

ont donné un peu de jus joyeux dans sa perf et il dort.

Elle regarda par la fenêtre avant.

— Qu'est-ce que Morelli fait là?

— Il m'attend, répondis-je.

— Pourquoi?

— Je ne veux pas parler de ça.

— Il te babysitte, c'est ça? demanda Lula. Ç'a quelque chose à voir avec le fait que Tank s'est fait tirer dessus, non?

— Voulez-vous la version longue ou la version courte? leur demandai-je.

— Je veux la version longue! me dit Connie. Je veux tous les détails.

— Ouais! approuva Lula. Je ne veux rien manquer. J'ai l'impression que ça va être intéressant.

Il m'a fallu un peu plus de dix minutes pour passer à travers la version longue, surtout parce que Lula est partie dans une diatribe contre Morelli qui ne m'a rien dit à propos de Dickie.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « il ne t'en a pas parlé »? Questionna Lula. Après tout ce que tu fais pour lui?

— Ouais, approuva Connie. Elle regarda Lula. Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je parle de sexe, précisa Lula.

Nous nous sommes abandonnées à nos réflexions pendant un moment.

— D'accord, c'est peut-être pas un bon exemple, concéda Lula. Tout le monde veut le faire avec Morelli.

— Il doit y avoir d'autres choses que tu fais, demanda Connie.

Connie et Lula attendaient d'entendre ce que je faisais pour Morelli.

— Parfois... je garde Bob, dis-je.

— Tu vois! dit Lula. Elle garde Bob. Juste là, il aurait dû lui dire. S'il ne me l'avait pas dit, je lui aurais foutu une bonne claque.

— Tu aurais giflé Morelli? demanda Connie. Joe Morelli?

— OK... peut-être pas Morelli, concéda Lula. Mais la plupart des hommes.

— Il me semble qu'il ne faisait que son travail, le défendit Connie.

— Ouais... et il semble que Stéphanie n'en fasse pas assez pour lui, concéda Lula. Peut-être que tu devrais en faire plus pour Morelli, me dit-elle.

— Comme quoi?

— Eh bien, personne ne s'attend à ce que tu cuisines, que tu fasses le ménage... ou quoi que ce soit du genre, mais... tu pourrais ramasser ses sous-vêtements sur le plancher et les plier. Je parie qu'il aimerait ça.

— Je vais garder ça à l'esprit, dis-je à Lula.

— La vache! Tu t'es fourrée dans un tas d'ennuis, me dit Lula. Les problèmes te trouvent. C'est une bonne chose que tu aies un Morelli armé avec toi, même si c'est un peu humiliant et dégradant.

— Ouais... dis-je. C'est une bonne chose.

Je pris le dossier DDC de Connie, je quittai le bureau, et j'entrai dans le SUV de Morelli.

— Quoi de neuf? Me demanda-t-il.

— J'ai quelques nouveaux DDC... Et Lula m'a dit que je devrais ramasser tes sous-vêtements sur le plancher et les plier. Elle a ajouté que tu aimerais ça.

— Je détesterais ça! Je les laisse sur le sol pour que je puisse les trouver facilement si je dois partir à la hâte.

Mamie Mazur appela sur mon portable.

— Tu ne devineras jamais! dit-elle. Le gentil M. Coglin vient juste de m'appeler pour me remercier de nouveau. Et nous avons discutés, et une chose en amenant une autre... il vient à la maison pour le dîner.

— Sérieux?

— C'est une bonne chose que mes cheveux et mes ongles soient faits. Je pense qu'il est un peu jeune pour moi, mais je suis sûre que je pourrai le supporter. J'ai pensé que toi et Joseph pourriez venir



dîner aussi.

Je préférerais recevoir un coup dans l'œil avec un bâton pointu.

— Eh bien... Je pense que nous avons d'autres plans.

— C'est une honte. Ta mère a fait des lasagnes. Et elle a fait un gâteau au chocolat pour le dessert. Et j'espérais que vous pourriez venir au cas où ton père n'aimerait pas les taxidermistes. Il est toujours bon d'avoir un agent de police à la table au cas où les choses se gâteraient.

Je regardai ma montre. Près de dix-sept heures. Le dîner est à dix-huit. Morelli et moi avons une heure pour emmener Bob au parc pour sa promenade.

## Chapitre 16

Mamie nous attendait à la porte quand nous sommes arrivés à la maison.

— M. Coglin n'est pas encore arrivé, dit-elle.

Morelli laissa Bob partir sans sa laisse, et Bob se précipita aussitôt dans la cuisine pour dire bonjour à ma mère. J'entendis ma mère crier ensuite, tout est devenu calme.

— Il a dû manger quelque chose, devina Mamie.

— J'espère que ce n'était pas le gâteau.

La maison sentait bon, comme les épices italiennes à la sauce marinara et le pain à l'ail dans le four. La table de la salle à manger était montée pour six. Deux bouteilles de vin rouge sur la table, un plat de fromage parmigiano reggiano râpé. Mon père dormait devant la télé, et je pouvais entendre ma mère travailler dans la cuisine, et parler à Bob.

— Sois un bon garçon, et je vais te donner un peu de lasagne, disait-elle à Bob.

Je suivis Mamie dans la cuisine et je regardai autour pour voir quels dommages avait causés Bob.

— Qu'est-ce qu'il a mangé? demandai-je à ma mère.

— C'était presque le gâteau, mais je l'ai attrapé à temps.

Je me dirigeai au fourneau et je remuai la sauce supplémentaire dans la casserole. J'aime être dans la cuisine de ma mère. Il fait toujours chaud et humide et ça grouille d'activités. Dans mes rêves, j'ai une cuisine comme ça. Les armoires sont remplies de vaisselles qui servent. Les casseroles sont sur la cuisinière, attendant les sauces, les soupes et les ragoûts de la journée. Le livre de cuisine sur le comptoir est écorné et éclaboussé de graisse, de sauce et de taches de glaçage.

C'est une cuisine fantastique, bien sûr. Ma cuisine actuelle contient de la vaisselle, mais je mange debout à l'évier, un papier à la main. J'ai un seul chaudron qui sert uniquement pour faire bouillir de l'eau pour le thé quand j'ai un rhume. Et je ne possède pas de livre de cuisine.

Parfois, je souhaiterais me marier avec Morelli et avoir une cuisine comme ma maman. Puis, à d'autres moments, je m'inquiétais à savoir, et si je n'y arrivais pas? Que j'ai un mari et trois enfants, et que nous nous tenions tous debout près de l'évier à manger des plats à emporter. Je suppose qu'il y a des choses pires dans le monde que des plats à emporter, mais... dans la cuisine de ma mère, *les plats à emporter* sonnent un peu comme un échec.

La sonnette se fit entendre et Mamie décolla comme un coup de feu.

— J'y vais! cria-t-elle. Je vais ouvrir.

Ma mère mit la lasagne chaude sur le comptoir. Le pain était encore dans le four. Il était dix-sept heures cinquante-sept. Si la nourriture n'était pas sur la table dans huit minutes, ma mère considérerait son dîner ruiné. Ma mère fonctionne avec un horaire très serré. Il n'y a qu'une petite marge de manœuvre pour la perfection dans la cuisine de ma mère.

Nous nous sommes tous dirigés vers le salon pour accueillir Carl Coglin.

— Voici Carl Coglin, présenta Mamie. C'est un taxidermiste, et il a eu le dessus sur la compagnie de câble.

— Ces enculés! jura mon père.

— Je vous ai apporté un petit cadeau pour avoir été si gentille d'avoir gardé ma maison, dit Coglin à Mamie.

Il lui tendit une grosse boîte. Mamie ouvrit la boîte et en sortit un chat empaillé. Il se tenait sur ses quatre pattes raides, et sa queue ressemblait à une brosse à bouteille. Comme si le chat avait été électrocuté alors qu'il se tenait sous la pluie.

— Comme c'est mignon! s'exclama Mamie. J'ai toujours voulu un chat.

Ma mère devint blanche et appliqua une main sur sa bouche.

— Nom d'un chien! dit mon père. Est-ce que cette chose est morte?

— Son nom est Blackie, dit Coglin.

— Il n'explosera pas, n'est-ce pas? demanda Mamie.

— Non, dit Coglin. Il s'agit d'un animal de compagnie.

— Si c'est pas merveilleux? s'extasia Mamie. C'est le plus beau cadeau que j'ai jamais eu.

Bob entra, jeta un coup d'œil à Blackie, et courut se cacher sous la table de la salle à manger.

— Mon Dieu! s'écria ma mère, regardez l'heure. Mangeons. Tout le monde prend un siège. Maintenant, permettez-moi de verser le vin.

Ma mère se versa un verre de vin et le vida d'un coup. Il a fallu quelques secondes, le temps que le vin atteigne son estomac, pour que la couleur commence à revenir dans son visage.

Mamie approcha une chaise supplémentaire à la table pour que Blackie puisse manger avec nous. Blackie avait des yeux rapprochés, un œil plus haut dans sa tête que l'autre, ça lui donnait l'air en pétard, l'expression un peu dérangée. Il regardait par-dessus le bord de la table, un œil porté sur Morelli et l'autre sur son verre d'eau.

Morelli éclata de rire. Je lui donnai un coup de coude, alors il baissa la tête et enfonça les dents dans sa lèvre inférieure afin de retrouver une certaine maîtrise de soi. Son visage devint rouge, et il commença à transpirer sous l'effort.

Bob grogna profondément et se pressa contre ma jambe.

— Je ne mangerai pas avec un chat mort à la table! annonça mon père.

Mamie posa ses mains sur les oreilles de Blackie.

— Tu heurtes ses sentiments, dit-elle à mon père.

— Tuez-moi! dit mon père. Morelli, donne-moi ton arme!

Ma mère en était à son troisième verre de vin.

— Honnêtement, Frank, dit-elle. Tu es mélodramatique.

Le portable de Morelli sonna, il s'excusa de prendre l'appel. J'attrapai sa chemise au moment où il se leva.

— Si tu ne reviens pas... je te retrouverai, et ce ne sera pas joli!

Quelques minutes plus tard, il revint, et s'inclina vers moi.

— C'était Ranger. Il a récupéré Dickie. Il est drogué, mais en bon état. Il était détenu dans l'appartement de Dave. Je n'en sais pas plus. Ranger a ramené Dickie à RangeMan. Je lui ai dit que nous irions, aussitôt que nous aurions terminé ici.

— Carl dit qu'il allait m'apprendre la taxidermie, dit Mamie. J'allais me mettre au bowling, mais maintenant, je pense que la taxidermie pourrait être bien. Carl me dit que je pourrais faire de la taxidermie ici, dans la cuisine.

La fourchette de ma mère tomba de sa main et tinta sur son assiette.

Dickie était dans une cellule de détention à RangeMan. Il était étendu sur un lit avec un sac de glace sur le visage. Nous le regardions à travers la fenêtre sans teint de la porte.

— Je ne savais pas que tu avais des cellules de détention ici, dis-je à Ranger.

— Nous préférons dire que ce sont des chambres privées.

— Pourquoi il a besoin d'un sac de glace?

— Pour diminuer l'enflure de son nez cassé. Ce n'est pas une mauvaise fracture. Nous lui avons mis un pansement et lui avons donné des Advil. Apparemment, ils ont dû l'encourager à parler.

— Est-ce qu'il a autre chose?

— Ouais, beaucoup de choses, dit Ranger, mais pas du temps passé avec Dave. Ils lui ont donné quelque chose pour le faire taire. Nous n'obtiendrons pas beaucoup d'informations de lui jusqu'à ce que la drogue fasse son chemin à travers son système. Nous pouvons le garder ici, jusqu'à ce qu'il dégèle, mais nous ne pourrons pas le garder contre sa volonté au-delà.

— Tu pourrais me le confier maintenant, ajouta Morelli. Je serai coincé avec lui de toute façon.

— Je le ferai transporter chez toi. Nous le ferons entrer par la porte arrière.

— Qu'en est-il de Dave? demandais-je à Ranger.

— Je n'ai jamais vu Dave. Dickie était seul dans l'appartement. Ils l'avaient enchaîné dans la salle de bain. Nous avons déclenché une alarme quand nous sommes entrés, donc il est probable que Dave ne revienne pas. J'ai laissé un homme dans le coin juste au cas où. J'ai fait une fouille rapide de l'appartement, mais je n'ai rien trouvé qui nous indique où Petiak se cache. Nous n'avons pas attendu les flics.

Ranger nous accompagna jusqu'au stationnement du garage.

— Que veux-tu faire avec Stéphanie? demanda Ranger à Morelli. Elle ne peut pas retourner dans son appartement. Veux-tu la laisser ici? Ou tu préfères qu'elle reste avec toi?

— Je ne la vois pas vivre dans la même maison que Dickie, lui répondit Morelli. Est-ce que je peux te faire confiance avec elle?

— Non. Pas une seconde!

— Bordel de merde!!! Je ne vais rester avec aucun de vous deux! Je resterai avec Lula ou chez mes parents. Il faut que j'aille récupérer Diggery ce soir de toute façon.

— Alors, raconte-moi encore ce qui se passe, demanda Lula.

Nous étions dans sa Firebird devant RangeMan, et Binkie était dans sa voiture en marche derrière nous.

— Nous allons appréhender Diggery. Stanley Berg a été enterré ce matin avec un nouveau costume et une bague en diamant à l'auriculaire.

— Je vais te conduire au cimetière, mais je n'irai pas me promener avec toi. Je reste dans ma voiture. Il y a une pleine lune ce soir. Ce cimetière est probablement bourré de loups-garous et de toutes sortes de merde.

Je regardai le ciel à travers le pare-brise.

— Je ne vois pas la lune.

— Elle est derrière les nuages. Juste parce que tu ne peux pas la voir ne veut pas dire qu'elle n'est pas là. Les loups-garous le savent eux, qu'elle est là.

— Très bien alors. Attends dans la voiture. Laisse la fenêtre ouverte de sorte que tu puisses m'entendre crier et appeler les flics en cas de besoin.

— Ça me semble un bon plan, approuva Lula. Je jure, tu es complètement folle! Tu évolues à travers les serpents, les cadavres et les explosions de castors. Ce n'est tout simplement pas normal. Même quand j'étais pute, ma vie n'était pas aussi bizarre. La seule chose de normale avec toi, c'est ton petit ami sexy, et tu ne sais pas quoi faire avec lui. Pour aggraver les choses, tu laisses ce superbe latino de Ranger te renifler. Non pas qu'une femme ne voudrait pas se faire renifler par lui! Je veux dire... il est plus que parfait. Mais il n'est pas

normal!

— Parfois, il semble normal.

— Ma belle, tu ne fais pas attention. Il est bien mieux que la normale.

Lula s'arrêta devant la porte menant au cimetière.

— Je ne peux pas aller plus loin. Cette saloperie est fermée à la circulation la nuit.

— Je ferai le reste du chemin à pied.

— Tu as une lampe de poche?

— Je ne peux pas utiliser une lampe de poche. Je ne peux pas prendre le risque que Diggery me voie.

— C'est dingue, dit Lula. Je ne peux pas te laisser aller là-bas toute seule. Tu ne portes même pas de flingue!

— Binkie viendra avec moi.

— Binkie ne semble pas la plus forte punaise du tableau de liège. Je ne peux pas te laisser à Binkie. Honnêtement, nous devrions tous être chacun chez soi à regarder la télé, passée à travers un sac de chips, mais non! Nous sommes dans un cimetière! La façon dont vont les choses, nous trouverons probablement Diggery, et il aura son serpent avec lui!

Je sortis de la Firebird et me dirigeai vers Binkie.

— Je suis sur les traces d'un DDC qui pille les tombes, l'informais-je. J'ai des raisons de croire qu'il sera ici ce soir.

Binkie regarda le cimetière dans la nuit noire.

— Oh mon Dieu!

Je comprenais la réticence de Binkie de traîner dans le cimetière. À première vue, ça donnait la chair de poule, mais j'avais déjà pourchassé Diggery dans ce cimetière la nuit et j'y ai survécu pour en parler. Ce que mon boulot m'a appris, c'est qu'il y a une différence entre être courageux et être stupide. Dans mon esprit, un saut en bungee est stupide. Traquer un DDC dans un cimetière la nuit ne me semble pas être aussi stupide, mais le facteur de dangerosité du type peut être de modéré à élevé, de sorte qu'il exige une certaine bravoure. Et j'ai découvert que je pouvais parfois être courageuse. Souvent, le courage est accompagné de nausées, mais bordel, ce

n'est pas un monde parfait, n'est-ce pas?

— Tu peux m'attendre ici, dis-je à Binkie.

Binkie ouvrit sa portière et sortit.

— Pas question! Ranger me tuerait si quelque chose devait t'arriver. Je ne suis pas censé te perdre de vue.

Lula arriva et examina Binkie. Il était en uniforme noir de RangeMan, genre SWAT, avec une ceinture utilitaire chargée, et il se tenait debout, un bon trente centimètres plus grand que Lula.

— Tu as des balles en argent dans ton Glock? Lui demanda Lula.

— Non, m'dame.

— Dommage, parce que cet endroit est sans doute plein de loups-garous ce soir, et tu as besoin de balles d'argent pour te débarrasser de ces fils de putes. Et nous devrions avoir de l'ail, des croix et toutes ces merdes. Tu as tout ça sur toi?

— Non, m'dame.

— Humm, marmonna Lula.

Je partis, marchant sur le petit sentier privé qui parcourait le cimetière. C'était un vieux cimetière qui s'étalait peut-être sur plus de cinquante hectares de terre basse et de collines accidentées. Il était parsemé de sentier menant aux lots familiaux qui détenaient des générations de gens qui avaient travaillé dur en prévision de leurs derniers repos. Certaines des pierres tombales étaient richement sculptées, usées par le temps et les intempéries, et certaines étaient des pierres plates de granit poli récemment.

— Où allons-nous? Voulut savoir Lula. Je ne vois presque rien.

— Les Bergs sont justes devant, sur la gauche. Ils sont à mi-hauteur de la colline.

— À quelle distance sur la gauche? Tout me semble identique.

— Ils sont derrière les Kellner. Myra Kellner à un ange sculpté au sommet de sa pierre.

— Je ne sais pas comment tu te souviens de ces détails, me dit Lula. La moitié du temps, tu te perds dans le parking du centre commercial de Quakerbridge, mais tu sais où les Kellners et les Bergs sont enterrés dans ce cimetière.



— Quand j'étais petite, je venais souvent ici avec ma mère et ma grand-mère. Des membres de ma famille sont enterrés ici.

J'aimais faire des excursions dans le cimetière. Le terrain familial, comme la cuisine de ma mère, est entretenu par des femmes.

« C'est votre grand-tante Ethel, disait Mamie Mazur à ma sœur Valérie et moi. Ethel était âgée de 98 ans quand elle est morte. Elle était cool. Elle aimait le bon cigare après le dîner. Et elle jouait de l'accordéon. Elle pouvait jouer « *Lady of Spain* » par cœur. Sa sœur Baby Jane est enterrée à côté d'elle. Baby Jane est morte jeune. Elle n'avait que soixante-seize ans quand elle est morte. Elle s'est étouffée avec une *kielbasa*[viii]. Elle n'avait plus de dents. Elle mâchouillait toute sa nourriture avec ses gencives, mais je suppose que mâchouiller des *kielbasas* avec ses gencives ça ne doit pas être bon. Ils ne connaissaient pas la méthode Heimlich à cette époque. Et voici votre oncle Andy. C'était le plus intelligent. Il aurait pu aller à l'université, mais il n'y avait pas d'argent pour ça. Il est mort célibataire. Son frère Christian est à côté de lui. Personne ne sait vraiment comment Christian est mort. Il a été retrouvé mort un bon matin. C'était probablement son cœur. »

Valérie et moi connaissions chaque centimètre carré de notre parcelle de terrain familial, mais c'était une tradition que Mamie nous parle de la grand-tante Ethel. Tout comme c'était une tradition d'aller explorer la forêt de pierre tombale tandis que ma mère et ma grand-mère plantaient des fleurs. Val et moi avons visité les Hansens, les Krizinskis et les Anderson au sommet de la colline. Nous les connaissions presque aussi bien que la grand-tante Ethel et Baby Jane. Nous plantions des lys de Pâques et des géraniums pour le quatre juillet. À l'automne, nous aimions faire une visite juste pour nettoyer et nous assurer que tout allait bien avec la famille.

J'ai cessé d'aller au cimetière quand j'étais à l'école secondaire. Maintenant, je vais seulement pour un enterrement ou pour chasser Simon Diggery. Ma mère et ma grand-mère viennent encore planter des lys et des géraniums. Et maintenant que ma sœur est revenue au Bourg avec ses trois filles, je suis sûre qu'elles vont aider à planter les lys cette année et écouter Mamie parler de la grand-tante Ethel.

— Voici un ange, dit Lula, parcourant le sentier, se dirigeant vers le haut de la colline. « Excusez-moi », disait-elle, en marchant sur les tombes. « Désolé. Excusez-moi. »

Binkie restait silencieux derrière moi. Je me retournai et le regardai, il avait la main sur son arme. Je n'étais pas certaine qu'il sache sur quoi il aurait à tirer.

— Simon Diggery n'est généralement armé que d'une pelle, et rien d'autre, dis-je à Binkie. Lula et moi l'avons déjà capturé avant. Nous irons près de la tombe et nous trouverons un endroit pour nous cacher. Ensuite, nous laisserons Simon creuser son trou. Ça rend l'appréhension plus facile.

— Oui, m'dame, répondit Binkie.

— Je déteste être appelée madame. Appelle-moi Stéphanie.

— Oui, m'dame, Stéphanie.

— Je suis au sommet de la colline, et je ne vois aucune tombe fraîchement creusée, dit Lula.

— Es-tu sûre d'avoir tourné à Kellner?

— J'ai tourné à l'ange. Je ne sais pas pour Kellner.

Je louchai dans l'obscurité. Rien ne me semblait familier.

— Est-ce de la pluie que je sens? interrogea Lula. Il n'était pas censé pleuvoir? Si?

— Des possibilités d'averses, dis-je.

— C'est assez! dit-elle. Je retourne à la maison. Je ne reste pas ici sous la pluie. Je porte du daim. « Lula regarda autour ». La maison est de quel côté?

Je ne le savais pas. Il faisait nuit noire, et j'étais toute retournée.

— Nous ne pouvons pas nous tromper si nous descendons, déduisit Lula, qui déguerpit.

— Oups, excusez-moi! Je suis vraiment désolée. Excusez-moi!

Il pleuvait fort et le sol devenait glissant sous nos pieds.

— Ralentis, recommandais-je à Lula. Tu ne peux pas voir où tu mets les pieds.

— J'ai une vision de rayon X. Je suis comme un chat. Ne t'inquiète pas pour moi. Je dois juste protéger mon manteau de la pluie. Je peux voir qu'il y a une tente droit devant.

Une tente? Et puis je la vis. Le personnel du cimetière avait érigé une bâche au-dessus d'un trou creusé pour l'enterrement du lendemain matin.

— J'attendrai sous cette tente jusqu'à ce que la pluie cesse, dit

Lula, se précipitant vers la tente.

— NON!

Trop tard.

— Oups, dit Lula, disparaissant à notre vue, atterrissant au son d'un whump puissant.

— Au secours! cria-t-elle. La momie m'attaque!

Je la regardai.

— es-tu OK?

— Je pense que je me suis cassé le cul.

Elle était à environ trois mètres de profondeur dans un trou de la taille d'un cercueil. Les côtés étaient abrupts et la terre environnante tournait rapidement à la boue.

— Nous devons la faire sortir d'ici, dis-je à Binkie.

— Oui, m'dame. Comment?

— As-tu quelque chose dans la voiture? Une corde?

Binkie regarda autour.

— Où est la voiture?

Je n'en avais aucune idée. J'ouvris mon portable et j'appelai Ranger

— Nous sommes dans le cimetière et nous sommes perdus, dis-je. Il pleut et il fait déjà nuit, et j'ai des crampes. J'ai le truc émetteur dans ma poche. Peux-tu repérer notre trace? « Il y eut quelques secondes de silence ». Est-ce que tu te marres? lui demandai-je. Tu ferais mieux de ne pas rire!

— J'arrive, dit Ranger.

— Apporte une échelle.

Nous formions un groupe hétéroclite, debout sous la pluie à la porte du cimetière. Ranger et deux de ses hommes se fondaient dans la nuit dans leurs tenues de pluie noires. Lula couverte de boue de la tête aux pieds, alors que Binkie et moi étions trempés jusqu'aux os.

— Je me sens vraiment dégueulasse, se plaignit Lula. J'ai de la

boue de cimetière partout sur moi. « Elle avait ses clés de voiture à la main ». As-tu besoin d'un tour pour aller quelque part? me demanda-t-elle.

— Je suis OK, lui dis-je.

Lula se dirigea vers sa voiture et partit. Binkie partit à son tour et les hommes de Ranger regagnèrent leur SUV et quittèrent à leurs tours.

— Juste toi et moi, dit Ranger. Quel est le plan?

— Je veux retourner chez Morelli. Je veux être présente quand Dickie parlera.

Trente minutes plus tard, Ranger me raccompagna jusqu'à la porte arrière de Morelli et me remit à lui.

— Bonne chance, dit Ranger à Morelli. Tu devrais cacher ton arme.

Et Ranger partit. Morelli me fit entrer dans la cuisine.

— Diggery? demanda-t-il.

— Je ne l'ai jamais vu. Nous nous sommes perdus dans le cimetière et j'ai dû appeler Ranger pour nous retrouver. J'ai besoin d'une douche.

Je peinaï pour monter à l'étage de la salle de bain, je m'enfermai, et me dépouillai de mes vêtements. Je restai dans la douche jusqu'à ce que je sois complètement réchauffée et impeccablement propre. Je passai un peigne dans mes cheveux, je m'enveloppai d'une serviette, et me dirigeai vers la chambre de Morelli.

Morelli était au milieu de la pièce semblant vouloir faire quelque chose, mais n'étant pas sûr de savoir par où commencer. Les draps du lit et ses vêtements étaient froissés et en tas sur le sol, il y avait des bouteilles de bière vides, des assiettes et des ustensiles sur toutes les surfaces.

— Ce n'est pas bon, dis-je.

— tu n'as aucune idée de ce que ç'a été. Je déteste ce type. Je me cache dans ma chambre. J'aimerais le frapper, mais ce n'est pas permis. Il mange tout ce qu'il trouve. Il contrôle la télévision. Et il parle toujours, il parle, il parle. Il est partout. Si je ne verrouille pas ma porte, il entre.

— Est-il encore dans les vapes?

— Ouais. Je voudrais qu'il reste comme ça!

— Ai-je des vêtements ici?

— Quelques sous-vêtements. Je pense qu'ils sont mélangés avec les miens.

Je me trouvai des sous-vêtements et lui empruntai un T-shirt. Je débusquai quelques draps propres et je refis le lit.

— C'est beaucoup mieux, dit Morelli. Je savais que la chambre avait besoin de quelque chose, mais je ne pouvais pas voir ce que c'était. C'était des draps.

— Je suis morte de fatigue, lui dis-je, grimpe dans le lit.

## Chapitre 17

J'eus conscience tout d'un coup que quelqu'un frappait à la porte de la chambre et que Morelli était couché à côté de moi, l'oreiller sur le visage. J'enlevai l'oreiller de son visage.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Si j'ouvre, je vais le tuer, siffla Morelli entre ses dents.

Je me glissai hors du lit, je fouillai à travers les vêtements sur le sol, et mis la main sur un pantalon de survêtement qui semblait assez propre. Je l'enfilai et le roulai à la taille. Je portais toujours le T-shirt de Morelli. Je ne pris pas la peine de me brosser les cheveux. J'ouvris la porte et regardai Dickie. Il avait les deux yeux noirs et un pansement sur le nez.

— Ouais? demandais-je.

— Merde! Qu'est-ce que tu fais ici? Ce cauchemar ne finira jamais!

C'était une bonne chose pour lui, que je ne dispose pas d'une agrafeuse!

— Comment suis-je revenu ici? La dernière chose dont je me souviens... est que j'ai été enlevé?.

— Descends et prends ton petit-déjeuner. Nous descendrons dans un moment.

Je me retournai et me retrouvai face à Morelli, qui se tenait derrière moi, nu. Qu'est-ce qui se passe avec les hommes pour qu'ils pensent pouvoir se promener comme ça? Je pouvais à peine me déshabiller pour prendre une douche!

— Pas de vêtements? demandai-je.

— Tu portes mon dernier pantalon presque propre.

— Sous-vêtements?

— Non. J'ai besoin de faire la lessive. Dickie porte mes

vêtements.

— Je ne descends pas avec toi, si tu es nu.

Morelli fouilla à travers les vêtements sur le sol et trouva finalement un jean. Je le regardai mettre son jean sans sous-vêtement, et mes mamelons durcirent.

— Je ne pourrais enlever ce pantalon en un temps record, murmura Morelli, les yeux sur mon T-shirt.

— Pas question! Dickie pourrait nous entendre.

— Nous pourrions le faire silencieusement.

— Je n'arriverais pas me concentrer. Je ne ferais que m'imaginer Dickie, écouter à la porte.

— Tu dois te concentrer? demanda Morelli.

— Hey! cria Dickie au pied de l'escalier. Il n'y a plus de lait.

Je suivis Morelli jusqu'à la cuisine, où Dickie mangeait des céréales directement de la boîte.

— Il n'y a pas de lait, répéta Dickie. Et il n'y a plus de jus d'orange non plus.

— Il y avait du jus d'orange la nuit dernière, dit Morelli.

— Ouais... mais je l'ai bu.

Morelli donna des croquettes à Bob et prépara le café. Je cherchais quelque chose à manger qui n'aurait pas été contaminé par les microbes de Dickie. Je n'avais aucun problème à partager une boîte de céréales avec Morelli, mais je n'allais pas manger quelque chose, dans lequel Dickie avait fourré sa main. Dieu sait où, cette main est allée!

— Parle-moi de la clé, demandais-je à Dickie.

— Quelle clé?

Je regardai Morelli.

— Je vais le frapper.

— Je fermerai les yeux, m'encouragea Morelli. Dis-moi juste quand ce sera fini.

— Tu ne peux pas la laisser faire ça, dit Dickie. Tu es censé me protéger. Surtout d'elle! Tu fais une petite chose de travers avec elle et

son tempérament italien prend le dessus. Et que Dieu te protège si tu rentres tard pour le dîner.

— Quatre heures! m'exclamai-je. Tu es revenu pour le dîner avec quatre heures de retard, et tu avais des taches d'herbe sur les genoux et ta chemise était coincée dans ta fermeture éclair!

— Je ne me souviens pas de cette partie, dit Dickie. Avais-je l'habitude de faire ça?

— Oui.

Dickie commença à rigoler.

— Je ne faisais pas beaucoup d'argent à l'époque. Je ne pouvais pas me payer une chambre d'hôtel.

— Ce n'est pas drôle! dis-je.

— Bien sûr que ç'a l'est! Les taches d'herbe et les brûlures de tapis sur les genoux sont toujours drôles.

Il regarda Morelli.

— Elle n'aimait pas le faire en levrette.

Morelli glissa son regard vers moi et me sourit. Il n'y avait pas beaucoup de choses que je n'avais pas envie de faire avec Morelli. OK, il y avait bien quelques trucs, comme avec des animaux, avec d'autres femmes ou bien utilisés des parties du corps qui n'ont pas été conçus pour le plaisir.

— Quoi? Questionna Dickie. C'est quoi ce sourire?... Oh mec! Ne me dis pas qu'elle fait le toutou avec toi?

— Laisse-la tranquille! ordonna Morelli.

— Est-ce que c'est bon? Est-ce qu'elle aboie? Est-ce que tu la fais aboyer comme un chien?

— Tu devrais arrêter, conseilla Morelli. Si tu n'arrêtes pas, je vais te *faire* arrêter.

— Arf, arf, arf! jappa Dickie.

Morelli secoua la tête, comme s'il ne croyait pas qu'il avait ce con de Dickie dans sa cuisine. Et puis, il saisit Dickie par son T-shirt et le jeta à travers la pièce. Dickie frappa le mur, bras et jambes écartées comme le Coyote dans un dessin animé de *Road Runner*, et les céréales ont volé hors de la boîte. Bob arriva en courant du salon et engouffra les céréales.



— C'était quoi ça? demanda Dickie peinant à se remettre sur ses pieds.

— Une tentative d'obtenir ton attention.

Je donnai une tasse de café à Morelli.

— Demande-lui pour la clé.

— Je vous dis que je ne sais rien à propos de cette clé, répondit Dickie.

— Permits-moi de te rafraîchir la mémoire, lui dis-je. Tu as quitté la sécurité de cette maison et tu es allé directement à mon appartement, où tu as été filmé par une caméra à fouiller pour trouver quelque chose. Plus tard ce jour-là, j'ai reçu un appel d'un type qui voulait la clé.

— Et?

— Je sais qu'il y a quarante millions de dollars quelque part. Je sais que tout le monde le veut. Et je sais que quelqu'un pense que j'ai la clé. Et à moins que je n'aie pas bien compris, je serai grillée comme Smullen et Gorvich.

— Commençons par le début ce qui nous amènera à la clé, suggéra Morelli. Comment as-tu rencontré Smullen, Gorvich et Petiak?

— J'ai rencontré Petiak lors d'une conférence de planification financière. Nous sommes devenus amis, et il m'a présenté Smullen et Gorvich. Je venais d'être mis de côté pour devenir actionnaire, et j'ai pu voir que les dés étaient jetés. La politique du cabinet n'était pas en ma faveur. Alors, je me suis mis à la recherche d'une autre option. Petiak avait de l'argent et des clients, mais pas la capacité de plaider en justice si le besoin s'en faisait sentir. Il a suggéré que nous fassions des affaires ensemble, et j'ai accepté. Je savais que sa liste de clients était discutable, mais je croyais pouvoir vivre avec.

— Smullen et Gorvich?

— Nous avions besoin de plus d'argent pour acheter l'immeuble, et Petiak connaissait Smullen et Gorvich d'une vie antérieure, et il savait qu'ils étaient à la recherche d'un endroit pour pratiquer. C'était des escrocs, évidemment. Ils ont toujours été un trio de bandit. Je m'en doutais jusqu'à un certain point, mais je n'avais aucune idée, jusqu'à quel point en réalité, c'étaient des criminels. J'étais désespéré de devenir associé et d'obtenir ma propre entreprise, donc je n'ai pas regardé de trop près.

Dickie secoua la boîte de céréales et la tourna à l'envers. Vide.

— J'ai faim. C'était la dernière boîte de céréales. Et je veux un café.

— Sers-toi pour le café, lui dit Morelli.

— J'ai besoin de crème. Je ne peux pas boire du café noir.

Morelli le regarda comme s'il allait le jeter contre le mur.

— Je vais faire des courses, dis-je.

Pas tellement, pour faire une faveur à Dickie. Plus parce que j'avais besoin de crème pour mon café aussi.

— Je veux aller avec toi, me dit Dickie. Je suis fatigué d'être enfermé dans cette maison.

— Je ne peux pas prendre le risque que tu sois reconnu, dit Morelli. Si Petiak, ou l'un de ses idiots te repère dans ma voiture, nous brûlerons notre planque.

— Je pourrais porter un chapeau!

— Prête-lui un sweat-shirt à capuche, suggérais-je à Morelli. Il pourra mettre la capuche et se faire discret. J'ai besoin de bouffe.

Morelli trouva un sweat-shirt à capuche sur le sol du salon et le lança à Dickie.

— Je vais avec vous, dit Morelli. Donnez-moi une minute pour me trouver des vêtements.

Mes chaussettes étaient sèches, mais mes chaussures étaient encore humides. J'attrapai une veste dans le placard du hall de Morelli et mis une casquette sur ma tête.

Nous nous sommes tous dirigés vers le SUV garé à l'arrière de la maison. Dickie s'est installé sur le siège passager, et moi derrière lui. Morelli promenait Bob dans l'allée pour qu'il fasse tout ce qu'il avait à faire, puis Morelli amena Bob à l'arrière du SUV et le fit entrer dans la zone de chargement.

Morelli prit la direction sud de Liberty Street et nous a emmenés dans un centre commercial qui comprenait un 7-Eleven. Je pris la commande pour tout le monde, Morelli me donna une liasse de billets, et je partis faire du shopping. J'étais de retour avec mon sac plein de nourriture, lorsque je repérai Diggery à l'autre bout du stationnement du centre commercial, il faisait des impôts à l'arrière d'un Pontiac

Bonneville cabossé. Le couvercle du coffre était ouvert, il y avait une petite table pliante et deux tabourets. Il y avait sept personnes en ligne. Je donnai le sac à Morelli et me dirigeai vers Diggery.

— Eh merde! dit-il en me voyant.

— Tu es matinal, dis-je, en vérifiant ses ongles pour apercevoir des signes de saleté frais.

— C'est un service de proximité, dit Diggery. Tu peux laisser tes papiers d'impôt, partir prendre un bon café frais et revenir chercher tes impôts complétés et repartir pour le boulot.

— Je suis la prochaine, me dit une femme. Tu dois faire la queue.

— Du calme! lui dis-je. Je cherche un assassin, et je ne suis pas de bonne humeur.

— Voici ce qui se passe, me dit Diggery. Je sais que ce n'est pas une grosse affaire d'aller me faire recautionner, mais ça me coûtera plus cher, et je n'ai pas d'argent. J'ai dû acheter des manteaux d'hiver pour les enfants et des rats pour le serpent. Si tu me laisses finir mon business d'impôt, j'irai avec toi sans problème. Je reçois de l'argent des impôts. Je vais te dire... tu me lâches un peu ici, et je vais faire tes impôts. Aucuns frais.

— De combien de temps as-tu besoin?

— Deux semaines.

— J'aurais vraiment besoin d'un peu d'aide pour mes impôts.

— Il suffit de mettre tes informations pertinentes dans une enveloppe et me remettre le tout. Je serai en mesure de te les faire lundi prochain. Je serai au *Cluck-in-a-Bucket* sur Hamilton Avenue, entre vingt-deux heures et minuit.

— C'était qui? demanda Morelli quand j'entrai dans le SUV.

— Simon Diggery, il fait des impôts. Il m'a dit qu'il avait besoin d'argent pour acheter des rats pour son serpent, alors je l'ai laissé aller.

— c'est bien toi, ça! me dit Morelli.

Il se retourna pour donner un bagel à Bob et nous ramena à la maison.

J'avais acheté des bagels, des beignets, du fromage à la crème,

du lait, du jus d'orange, du pain et un pot de beurre d'arachide. Dickie choisit un bagel et le tartina avec du fromage à la crème. Morelli et moi mangions des beignets.

— Raconte-nous pendant que nous mangeons, dit Morelli à Dickie. Tu es parti en affaire avec Smullen, Gorvich, et Petiak. Et ensuite?

— Tout était au beau fixe. Nous avons acheté l'immeuble, et tout allait bien, alors nous avons fait d'autres investissements immobiliers. Petiak et Gorvich avaient tous deux leurs bureaux chez eux et donc, je ne les voyais qu'à l'extérieur de l'immeuble, aux réunions du lundi. Ça me convenait. J'ai toujours trouvé que Petiak était un peu effrayant. Il a une façon tranquille de parler, il choisit ses mots comme si l'anglais est sa seconde langue. Et il y a quelque chose dans ses yeux. Comme si la lumière entait, mais n'en ressortait pas. Smullen avait des liens avec l'Amérique du Sud, et donc, je le voyais de façon sporadique. C'était un peu comme avoir ma propre entreprise. J'avais mes propres clients et mon personnel. Il y avait quatre noms sur le papier, mais j'étais souvent le seul associé dans le bâtiment.

Morelli fit le plein de café, ma tasse et celle de Dickie.

— Qu'est-ce qui a mal tourné?

— Le responsable était Ziggy Zabar, l'expert-comptable. Il a compris ce qui se passait réellement, et il a voulu se faire payer.

— Et qu'est-ce qui se passait réellement? demanda Morelli.

— C'est en réalité très intelligent dit Dickie. Ils utilisaient le cabinet d'avocats pour blanchir de l'argent. Petiak était militaire jusqu'à ce qu'il se fasse jeter dehors pour une raison que j'ignore... sûrement la folie! Quoi qu'il en soit, c'était un officier d'approvisionnement. Il travaillait dans un dépôt et avait accès à toutes les munitions. Et il a vu une façon de puiser dans les dépôts dans tout le pays et de détourner les munitions dans son entrepôt privé.

— L'entrepôt de Stark Street?

— Oui. Vient ensuite Peter Smullen. Smullen est marié à une femme d'une famille du cartel. Smullen a des contacts dans toute l'Amérique du Sud. Ces contacts ont la drogue, mais il faut des armes à feu, de sorte que Smullen prend la drogue, et Petiak fournit les armes. La dernière pièce du puzzle est Gorvich. Gorvich est le trafiquant de drogue. Il obtient la drogue de Smullen, l'emballage et la distribue. Maintenant vient le meilleur. L'argent que Gorvich obtient pour la vente de drogue est enregistré à titre de paiement pour des

services juridiques. Il se dépose dans le compte de l'entreprise et est blanchi.

Morelli prit un autre beignet.

— Donc, Petiak passe en contrebande des armes à feu du gouvernement, les stocke dans votre entrepôt, puis les expédie en Amérique du Sud. Le cartel paie pour les armes avec la drogue. La drogue est expédiée à Trenton, probablement à l'entrepôt, où ils sont emballés et vendus à des dealers locaux. Et les dealers paient pour la dope en heures facturables.

— Ouais, dit Dickie. Génial, non?

— Pas exactement. Zabar l'a découvert.

— Eh bien, c'était génial en théorie, dit Dickie. Ça ferait un bon film.

— Où te situes-tu dans tout ça?

— J'étais le seul vrai avocat figurant dans l'entreprise. Je devais leur donner une certaine légitimité. La seule raison pour laquelle je sais quelque chose, c'est parce que Smullen a fait un appel téléphonique de son bureau alors que je me trouvais dans le hall. Il était sur haut-parleur avec Petiak, et il faisait des plans pour retirer tout l'argent de l'entreprise et disparaître. Petiak disait qu'il n'y avait pas d'urgence. Petiak disait qu'il s'était occupé de Zabar et qu'il n'allait plus leur causer de problèmes. C'était le mardi matin, après la réunion des partenaires, le lundi que Zabar devait venir. Smullen lui disait que si Zabar avait tout découvert, il y en avait d'autres dans le cabinet d'expertise comptable qui pouvaient tout découvrir aussi. Petiak était d'accord, mais lui dit qu'ils devaient donner à Gorvich deux semaines pour effectuer ses transactions d'affaires.

Bob arriva et s'assit aux pieds de Morelli.

— Tu as mangé ton bagel dans la voiture, dit Morelli à Bob. Tu vas engraisser si tu manges un autre bagel.

Bob se remit debout et retourna au salon.

— Quand as-tu vidé le compte de *Smith Barney*? demanda Morelli.

— Pas tout de suite. Je ne savais pas quoi faire de ça. Ma plus grande peur a toujours été que l'un des trafiquants de drogue de Gorvich se pointe et mitraille tous les gens du bureau. Je savais que notre liste de clients était effrayante. Je n'ai jamais vécu ce genre de

situation.

— Tu devais savoir que c'étaient toutes des têtes brûlées.

— Tout le monde a un cercle de professionnels, où puiser quand le besoin s'en fait sentir.

— Ils ont acheté leurs diplômes sur Internet, dis-je.

— À l'époque, je ne m'en suis pas inquiété. Je n'avais pas les ressources nécessaires pour partir mon propre cabinet, donc j'étais prêt à fermer les yeux pour devenir associé.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas appelé les flics quand ils ont liquidé Ziggy Zabar?

— Je ne savais pas qu'ils avaient tué Zabar. Petiak a dit qu'il s'était occupé de lui. Ça aurait pu signifier n'importe quoi. Plus tard dans la semaine, les flics sont venus nous demander si Zabar avait assisté à la réunion, mais même alors, je pensais toujours qu'il était seulement disparu. Petiak aurait pu le payer, et Zabar aurait pu partir pour Rio. De toute façon... as-tu vu Petiak? Ce n'est pas un type que tu peux approcher et lui demander s'il a tué ton comptable. « Dickie s'adossa à sa chaise. » Tu devrais avoir une télévision ici. Comment peux-tu avoir une cuisine sans télévision?

— Je me débrouille. Répondit Morelli. Donc, ce que je suis censé croire est que tu as entendu une conversation téléphonique suggérant que tes partenaires allaient prendre l'argent et partir et tu n'as rien fait?

— Je ne les ai pas confrontés, si c'est ce que tu veux dire. Ce sont des gars qui ont des tueurs professionnels sur leur liste de clients. Je représente Norman Wolecky. J'ai quitté le hall sans faire de bruit, et quand le bâtiment s'est vidé en fin de journée, j'ai épluché tous les états financiers, et j'ai découvert combien d'argent nous avions à *Smith Barney*. Je savais grâce à la conversation téléphonique qu'il se passait des choses illégales, mais je n'arrivais pas à comprendre ce que c'était. Je pensais que c'était probablement quelque chose comme de l'évasion fiscale. Si c'était une évasion fiscale, je savais que j'étais foutu. J'ai signé les déclarations comme tout le monde. Ce qui me faisait chier, c'est qu'ils allaient partir avec l'argent et me laisser derrière pour prendre le blâme. J'étais assis sur cette information, attendant que quelqu'un vienne à moi, et personne ne le fit. Donc, vendredi après-midi, je me suis rendu chez Joyce pour que personne ne m'entende, et j'ai vidé le compte *Smith Barney*. Ça a été facile. Nous avons tous notre propre mot de passe pour accéder au compte. Mon

plan était d'attendre la réunion de lundi. S'ils ne me disaient rien à la réunion de lundi, j'allais quitter le pays et profiter de mes quarante millions. Baiser Smullen, Gorvich, et Petiak. Mon erreur a été de ne pas partir assez rapidement. Smullen a découvert le retrait et a envoyé la patrouille de crétins chez moi le lundi soir.

— Tu peux toujours fuir, lui dis-je. Pourquoi as-tu attendu?

— Pour commencer, je n'ai pas de passeport. Il était chez moi, et ma maison était remplie de flics. Et puis, quand je suis retourné chez moi, mon passeport avait disparu. Je sais qu'il y a des façons d'obtenir un faux passeport, mais je ne suis pas James Bond. Je ne sais pas comment m'y prendre pour obtenir un faux passeport, et l'idée d'en utiliser un... me fout une de ses trouilles. Je deviens nerveux quand je dois enlever mes chaussures à l'aéroport. Je suis innocent et je me sens coupable. Qu'est-ce que je ferais si j'étais réellement coupable? Alors je me suis installé dans un motel pas cher à Bordentown jusqu'à ce que je puisse trouver une solution. Je n'ai parlé à personne. Pas même à Joyce. D'accord, peut-être quelques appels de sexe... mais c'est tout. Et puis, je regardais la télé, et alors que les nouvelles locales commençaient, je vois qu'ils parlent de Zabar, le comptable, échoué sur les rives de la Delaware. Là, j'ai su que Petiak avait tué Zabar. C'était la merde profonde. Ce n'était pas seulement de l'évasion fiscale, c'était aussi l'assassinat!

Il est temps de sortir de ce trou, me suis-je dit. Si je ne peux pas aller sur une île et disparaître, je peux au moins aller à Scottsdale. Malheureusement, il s'est avéré que je ne pouvais pas avoir d'argent. Là, j'étais vraiment dans une impasse. Je n'avais plus d'argent dans mes poches, et j'avais peur d'utiliser une carte de crédit et qu'elle soit retracée. J'ai pensé alors à l'entrepôt et l'immeuble d'habitation qui appartient à la société, et je me suis demandé si je pouvais me cacher là pour quelques jours jusqu'à ce que je puisse trouver de l'argent. Je me suis rendu à l'immeuble, tous les logements étaient occupés. Complet. Aucun appartement vide. Puis, je me suis dirigé vers l'entrepôt, et là, j'ai vu Gorvich dans le stationnement parler à Eddie Aurelio. Deux des soldats d'Aurelio étaient debout, bras croisés derrière le dos près de la Lincoln d'Aurelio. C'était comme une scène du Parrain. Je ne connais pas grand-chose sur le trafic de drogue à Trenton, mais je sais qu'Aurelio est un grand boss de la mafia.

Je suis parti aussitôt, passant devant l'entrepôt j'ai pris la Route 1 et j'ai roulé jusqu'à Princeton. Je me suis arrêté dans un Starbucks et j'ai essayé de calmer mon rythme cardiaque avec un latté. Décaféiné. Je ne savais pas ce qui se passait, mais j'étais à court d'options à moins de pouvoir trouver de l'argent. C'est alors que

j'ai appelé les flics et leur ai tout raconté sur Gorvich, Aurelio, la liste des clients de Gorvich, sur Smullen et Petiak qui ont éliminé Zabar le comptable. Je leur ai dit que je témoignerais de tout ça, mais qu'ils devaient me mettre en lieu sûr. Et je leur ai dit que je ne faisais confiance qu'à Morelli. Et... je suis ici.

— Pourquoi Morelli?

— Parce que tu as la clé, me répondit Morelli. Il avait besoin d'être près de la clé. Il savait que nous nous voyions, et il croyait pouvoir obtenir quelques informations en douce. Il attendait une bonne occasion de récupérer la clé. Ce qu'il n'a pas prévu, c'est que Petiak surveillait ton appartement pour des raisons totalement différentes.

— Petiak fait le ménage dit Dickie. Il se débarrasse de tous ceux qui semblent être une menace. Du moins, c'est ce qu'il affirme. Après avoir passé quelque moment terrifiant avec lui, mon impression est qu'il est complètement barjot. Je pense que Stéphanie est apparue sur son écran radar et qu'il voulait juste profiter de l'expérience de se servir de son lance-flammes sur elle.

— Et tu lui as donné une raison de plus, n'est-ce pas? demanda Morelli.

— Il m'a frappé! D'abord, son gorille m'a attaqué dans l'appartement, et puis je me suis fait kidnapper et on m'a sorti du bâtiment. C'était traumatisant. J'ai été menotté, ils m'ont maintenu accroupi dans le fond de la voiture, et donc, je ne pouvais rien voir. Ensuite, quand ils m'ont traîné dehors, je ne savais toujours pas où nous étions. Je savais que j'étais dans un garage double. Pas de fenêtres. Aucune autre voiture. Il n'y avait que la lumière de la porte de garage ouverte.

Petiak était là avec ses yeux effrayants. Il ne m'a rien dit. J'avais toujours les mains menottées derrière le dos, et il m'a frappé au visage. Juste comme ça... *BAM!*

— C'est quoi ce bordel? lui ai-je demandé.

— C'est pour te faire comprendre que je suis sérieux, dit-il. Puis il m'a demandé où étaient les quarante millions et je lui ai dit que je ne le savais pas. Alors il m'a frappé à nouveau, sauf que cette fois ce n'était pas au visage, c'est alors que j'ai décidé de lui dire tout ce qu'il voulait savoir.

— Tu lui as dit que Stéphanie avait la clé.

— Je te l'ai dit. Il m'a frappé!



Je vis les yeux de Morelli noircir, et j'ai senti le changement de pression dans l'air de la pièce. Je me postai entre Morelli et Dickie et je mis une main sur la poitrine de Morelli.

— Tu ne veux pas le tuer, dis-je à Morelli.

— Pousse-toi de mon chemin!

— C'est déjà assez compliqué. Et nous pourrions avoir besoin de lui. Et tu serais obligé de passer devant un conseil de discipline si tu le tuais.

— Je ne comprends pas, dit Dickie à Morelli. C'est quoi le gros drame ici? Il avait déjà prévu de la tuer. Ce n'est pas comme s'il pouvait la tuer deux fois. Mec, vous faites bien la paire! Tu as un gros problème de gestion de la colère. J'espère que vous ne prévoyez pas vous reproduire. Ce serait l'horreur de voir un enfant avec ses cheveux de toute façon!

Je me tournai vers Dickie.

— C'est quoi le problème avec mes cheveux?

— Ça a toujours été une catastrophe. Tu devrais demander conseil à Joyce. Elle a de super cheveux. Si tu avais été plus comme Joyce, les choses auraient pu tourner différemment.

Après ça, les choses se sont passées très vite, et quand Morelli m'éloigna de Dickie, son nez saignait encore. Quelqu'un avait frappé Dickie sur sa chaise et avait sauté sur lui comme une furie. Je supposai que ce devait être moi. Morelli me tenait fermement par la taille, mes pieds à deux centimètres du sol.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours l'impression que je dois prendre soin de toi, me dit Morelli. Alors que tu te débrouilles très bien toute seule.

Il y avait des éclaboussures de sang sur le sol, et la chemise de Dickie était imbibée.

— Merde! m'exclamais-je. Suis-je responsable de tout ce sang?

— Non, il s'est frappé le nez sur la table quand il a paniqué et a essayé de s'éloigner de toi. Si je te lâche, tu me promets de ne pas sauter sur lui?

— Toujours?

— Non. Juste pour les dix prochaines minutes.

— OK.

Morelli prit de la glace du congélateur, l'enveloppa dans une serviette, et le tendit à Dickie.

— Penses-tu pouvoir être un peu moins détestable?

— Qu'est-ce que j'ai fait? Je suis assis ici à m'occuper de mes propres affaires, j'essaie d'être coopératif. Demande plutôt à *Conasse-zilla* là-bas.

Je regardai ma montre.

— Neuf minutes! avertis-je Morelli.

— J'ai plein de sang sur ma chemise, se plaignit Dickie.

Morelli épongeait le sang sur le plancher avec des serviettes en papier.

— Tout d'abord, c'est *ma* chemise! Et deuxièmement, c'est toujours la chemise la plus propre que nous ayons jusqu'à ce que nous fassions la lessive.

— Alors, bordel de merde! fais la lessive!

— Je n'ai pas de machine pour laver le linge, et je ne peux pas te laisser seul dans la maison.

— Je peux aller chez ma mère, offris-je. Rassemble les vêtements dont tu as besoin.

— Je veux connaître le reste de l'histoire d'abord.

Dickie avait la tête renversée en arrière tenant la glace sur son nez.

— Je ne parlerai plus. J'ai mal à la tête.

Morelli alla à la salle de bain et prit une bouteille d'Advil.

— De ce que j'ai entendu jusqu'à présent, tu n'en sais pas beaucoup sur le trafic drogue-armes. Comment as-tu entendu parler de tout ça?

— Petiak m'a tout raconté après m'avoir frappé. Il est sur un gros trip d'égo psychopathe. Il m'a raconté en détail sa façon de procéder. Il m'a même montré son lance-flammes. Il a presque cramé le putain de garage. Je dois l'admettre, le lance-flammes est assez cool. Il m'a dit qu'il en vend beaucoup aux barons de la drogue d'Amérique du Sud. Apparemment, ça fout les jetons chez les habitants. Et je dois vous

dire... je me suis presque chié dessus à l'idée qu'il se tourne vers moi.

— Pourquoi il ne sait pas tourner vers toi?

— J'imagine qu'il voulait s'assurer que je disais la vérité sur la clé. J'ai été étourdi par un taser, et je pense qu'on m'a injecté quelque chose, et donc, la première chose que j'ai su, j'étais de retour ici.

— Et la clé? insista Morelli.

— C'est en fait une clé magnétique. Elle permet au titulaire d'accéder à un compte de haute sécurité en Hollande à partir d'une localisation par satellite ici aux États. J'ai une partie des numéros de compte en mémoire et une autre partie dans un coffre-fort, mais ils ne sont d'aucune utilité sans la carte. Sans la carte, je dois me rendre en Hollande pour me présenter en personne et passer un scan de la rétine et les empreintes digitales. Irréalizable, sans passeport.

— Stéphanie semble un choix étrange pour garder la clé.

— Je ne l'ai pas choisie. Elle a emporté la clé avec elle quand elle a quitté mon bureau. La clé est dans l'horloge. Je n'étais pas trop inquiet à ce sujet parce que je savais qu'elle prendrait soin de l'horloge. J'ai pensé alors qu'elle serait sûrement plus en sécurité, que si je l'avais gardée au bureau.

— Quelle horloge? demanda Morelli.

— Sa tante Tootsie nous a donné une horloge de bureau comme cadeau de mariage. Je l'avais dans mon bureau, et la cleptomane l'a emmenée. Je suis allé à son appartement à deux reprises pour la chercher et ne l'ai pas trouvée. Elle n'est pas ici non plus, donc je suppose qu'elle doit être dans la maison de ses parents.

J'avais complètement oublié l'horloge. Je déroulai mentalement le fil des événements. Quand avais-je vu l'horloge pour la dernière fois? Elle était dans mon sac. Puis je me suis arrêtée à l'épicerie. J'ai mis les sacs à l'arrière de la voiture. J'ai mis l'horloge avec les sacs. J'ai rentré les sacs dans la maison. Aurais-je pu laisser l'horloge dans la voiture? Je ne me souvenais pas d'avoir entré l'horloge dans mon appartement.

— Tu es toute pâle, remarqua Morelli. Comme si tout le sang avait quitté ton visage. Tu ne vas pas t'évanouir, n'est-ce pas?

— Je pense que j'ai laissé l'horloge dans la voiture.

— Quelle voiture?

— La Crown Vic.

— Où est-elle maintenant? demanda Morelli.

— Je ne sais pas. Elle est tombée en panne sur la route 206 et un des hommes de Ranger l'a fait remorquer.

Dickie enleva le sac de glace de son visage.

— Tu as perdu l'horloge de tante Tootsie?

— Ce n'est pas ton argent de toute façon! dit Morelli à Dickie. C'est l'argent de la drogue. Il appartient au gouvernement. Il va être confisqué.

J'appelai Ranger et je lui demandai où était la Crown Vic. Il rappela trois minutes plus tard.

— Binkie l'a fait remorquer jusqu'à la casse, m'informa Ranger.

— Laquelle?

— Rosolli, sur Stark.

— Comment va Tank?

— Tank va bien. Il a eu son congé ce matin. Est-ce qu'il y a quelque chose que je devrais savoir?

— Oui... mais c'est trop compliqué pour tout te raconter au téléphone. Je te verrai plus tard. As-tu nourri et donné de l'eau fraîche à Rex?

— Ça fait partie de la description de tâche d'Ella.

Je fermai mon portable.

— Elle est à Rosolli.

Les yeux de Dickie étaient exorbités.

— La casse? Mon Dieu, ils vont la comprimer de la taille d'une boîte à lunch.

— Je vais appeler au bureau, dit Morelli. Ils vont envoyer quelqu'un pour localiser la voiture.

— Et moi? interrogea Dickie. Dois-je rester ici?

— Ton statut n'a pas changé, l'informa Morelli. Jusqu'à ce que je dise le contraire, tu es en détention préventive.

— Donne-moi ton panier à linge sale, dis-je à Morelli. J'ai besoin de vêtements propres. Je crois que je commence à sentir la moisissure.

## Chapitre 18

Mamie Mazur avait Blackie sous le bras quand elle m'ouvrit la porte.

— Qu'est-ce que tu fais avec Blackie sous le bras?

— J'essaie de lui trouver un bon endroit pour l'installer. Je veux qu'il ait l'air naturel.

— Au risque d'être méchante, Blackie devrait être dans le laboratoire de Frankenstein pour avoir l'air naturel. J'ai la lessive de Morelli. Je pensais la jeter dans la laveuse, puis retourner chez Morelli.

— Blackie et moi prendrons soin de ça pour toi. Nous n'avons rien de mieux à faire.

Je quittais la buanderie et Mamie, et je joggais vers le SUV de Morelli. Je me disais que Lula avait raison, je n'en fais peut-être pas assez pour Morelli. Ça ne me tuerait pas de lui donner un coup de main et l'aider à nettoyer sa maison aujourd'hui. Ce n'était qu'une question de temps avant que ma vie ne revienne à la normale, bien que je commence à penser que la normalité me paraîtrait bizarre. Les flics récupérerait la voiture, l'horloge et l'argent. Ils trouveraient Petiak et l'enfermeraient. Et je n'étais pas certaine de ce qui se passera avec Dickie.

La maison de Morelli était à quelques kilomètres de la maison de mes parents. J'avais parcouru une distance de deux blocs, lorsque je fus emboutie par un Hummer sorti d'une ruelle qui longeait l'arrière d'une rangée de maisons. L'impact me fit percuter une voiture garée et me coupa le souffle. Avant que je puisse me ressaisir, ma porte s'ouvrit brusquement, et on m'extirpa violemment de la voiture. C'était Dave avec son nez cassé, son doigt bandé, et son attelle au genou.

— Hey! dit Dave, enfonçant le canon d'un fusil dans mes côtes. Nous avons pensé que tu viendrais sûrement voir ta maman. Nous t'avons attendu.

Je reconnus le garage décrit par Dickie. Aucune fenêtre. Place

pour deux voitures. Grande surface carbonisée où Petiak avait fait sa démonstration avec le lance-flammes.

— Nous nous rencontrons enfin! dit Petiak. J'espère que tu as apporté la clé!

— Je vais te dire une chose sur la clé. Je ne l'ai pas.

— Mauvaise réponse. Ce n'est pas du tout ce que je voulais entendre. Cette réponse me met en colère.

— Oui... mais je sais où elle est.

— Pourquoi tu ne peux jamais rien faire simplement? demanda Petiak, s'exprimant un peu comme ma mère.

— Comme Dickie te l'a probablement dit, je ne savais pas que j'avais la clé. Il a caché la clé dans une horloge. J'ai pris l'horloge. Je ne savais pas qu'il y avait une clé dedans. J'ai laissé l'horloge dans le coffre d'une voiture. Et la voiture a été remorquée jusqu'à une cour de récupération.

— Dickie ne m'a rien dit de tout ça.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il m'a dit que tu avais la clé.

— Oui. *J'avais* la clé. Mais techniquement, je n'ai plus la clé.

— Eh bien, au moins, j'aurai le plaisir de te tuer.

— Tu ne m'écoutes pas. Je sais où est la clé. Nous avons juste à aller la chercher. Mais... à une condition...

— Je savais qu'il y aurait autre chose.

— Tu dois me promettre de ne pas me tuer. Et je veux une récompense. Une commission.

— Et si je ne suis pas d'accord?

— Je ne t'aiderai pas à trouver la clé. Quelle serait ma motivation de t'aider à trouver la clé, si tu me tues après?

— Combien veux-tu?

— Dix mille dollars.

— Cinq.

— D'accord, cinq.

Je n'ai pas cru une seule seconde que Petiak ne me tuerait pas. J'essayais de le faire se sentir plus à l'aise, et j'espérais qu'il ne me surveillerait pas de trop près. J'avais le stylo émetteur dans ma poche. Ranger se demandera pourquoi je suis dans la cour de récupération. Il appellera Morelli. Morelli ou Ranger découvrirait la voiture. Si je me fais petite, il y avait une bonne chance que je ne succombe pas d'une mort horrible au lance-flammes. De plus, Morelli avait signalé la Vic aux flics. Si j'ai de la chance, les flics seraient également présents. Si je continue de penser comme ça, je pourrais aller de l'avant et je ne vomirais pas mes tripes de terreur. Concentre-toi, me dis-je. Ne panique pas.

Trop tard. À l'intérieur, j'étais en état de panique.

Beaucoup.

— Où est cette cour de récupération? Me demanda Petiak.

— C'est à l'extrémité de Stark Street. *Rosolli Récupération*.

Nous nous sommes tous entassés dans une BMW noire. Ce n'était pas celle qui était dans mon parking, celle-ci avait quatre portes. Le partenaire de Dave et Petiak était devant et j'étais à l'arrière avec Dave. Le lance-flammes était dans le coffre. Dave n'avait pas l'air heureux d'être assis à côté de moi.

— Alors, comment ça va? lui demandais-je.

— Tais-toi! m'ordonna Dave.

— Pourquoi la genouillère?

— Tu m'as foncé dessus avec ta putain de voiture!

— Rien de personnel, dis-je.

— Ouais... et ça n'sera pas personnel, quand on t'grillera au barbecue!

La cour de récupération était entourée par une clôture à mailles d'acier de près de trois mètres de haut. L'entrée était fermée et verrouillée. Je devinais que c'était nécessaire parce que beaucoup de gens voulaient voler les voitures avant qu'elles soient écrasées jusqu'à ce qu'elles mesurent soixante centimètres de haut et n'aient plus de pièces mobiles.

La BMW s'approcha de la porte et s'arrêta.



— Comment pouvons-nous entrer? Me demanda Petiak.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais essayé d'entrer dans une cour de récupération avant.

— Rudy, dit Petiak au partenaire de Dave, va jeter un coup d'œil.

Le partenaire de Dave s'appelait Rudy. Ça devait être l'enfer à l'école avec un nom pareil.

Rudy sortit et regarda de l'autre côté au travers de la porte.

— Hey! cria-t-il. « Il se tourna vers nous et haussa les épaules. » Je ne vois personne.

— C'est assez grand, dis-je. Peut-être qu'il y a une autre entrée?

Rudy est revenu derrière le volant et roula sur Stark. Il prit une route secondaire, qui faisait le tour de la cour de récupération et fit une boucle complète. Nous n'avons vu aucune autre entrée.

— C'est dérangement, dit Petiak.

— Peut-être que tu n'as pas besoin de cette clé, dis-je.

Je savais qu'il avait besoin de la clé. Il s'était procuré les codes de Dickie et maintenant il lui fallait la clé pour transférer électroniquement les 40 millions de dollars. S'il allait en Hollande pour faire un retrait en personne, il ne pourrait pas passer le scan de la rétine et des empreintes.

— Es-tu sûre que la clé est là?

— Ouais. C'est ici qu'ils ont emmené la voiture.

— Peux-tu escalader la clôture? demanda Petiak à Rudy.

— Oui... mais il y a un mètre de fil barbelé au sommet. Je vais me déchirer en lambeaux. Je ne passerai jamais par-dessus le fil barbelé.

— Reviens en arrière et essaie la porte. C'est peut-être ouvert. Peut-être qu'il y a une boîte téléphonique.

Rudy est retourné et secoua la porte et regarda autour de lui. Il est revenu à la voiture.

— Je ne vois rien. La porte est cadénassée. Je pourrais l'ouvrir si j'avais un cutter.

— *Home Dépôt*. Dis-je.

Petiak tourna les yeux vers moi.

— Tu sais où il y a un magasin *Home Depot*?

Trente-cinq minutes plus tard, nous étions dans le stationnement du *Home Dépôt*, et j'en profitai pour m'imaginer un scénario de sauvetage élaboré. Ranger nous a localisés chez *Home Depot*, et il assemble une armée pour prendre d'assaut la cour de récupération, pour me libérer une fois que nous serons de retour avec notre cutter nouvellement acheté. Petiak, Dave et moi étions dans la voiture, attendant Rudy. Personne ne disait mot.

Enfin, Rudy apparut, approchant à grandes enjambées vers la voiture. Pas de cutter!

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Petiak.

— Ils n'ont pas de cutters, répondit Rudy, se glissant derrière le volant.

— Je sais où il y a un *Lowe*, dis-je.

Vingt minutes plus tard, nous étions à la quincaillerie *Lowe*. J'aimais ça. Ça donnait plus de temps à Ranger et Morelli pour intervenir. Probablement que tout le service de police et l'ensemble de la garde nationale étaient à la cour de récupération en ce moment.

Rudy couru dans le magasin *Lowe* et quinze minutes plus tard en est ressorti... Pas de cutters.

— Je perds patience, siffla Petiak. Retourne à la cour de récupération.

Nous étions maintenant à quarante minutes de la cour de récupération, et je pensais que ce serait bien si nous pouvions résoudre cette connerie d'otages bientôt, parce qu'avant longtemps, j'allais avoir besoin d'une salle de bains. J'avais bu beaucoup de café avec les beignets.

Je me concentrai à envoyer des messages mentaux à Rudy. *Roule plus vite. Roule plus vite.* Malheureusement, Rudy n'entendait rien. Rudy ne prenait aucun risque de se faire coller par les flics. Rudy obéissait à toutes les règles. Après ce qui me sembla être des heures, nous sommes arrivés jusqu'à la porte de la cour de récupération. Encore verrouillée. Toujours personne en vue.

— Défonce! ordonna sèchement Petiak.

— Excusez-moi? demanda Rudy.

— Défonce-moi cette merde! Recule, enfonce l'accélérateur et ouvre cette putain de porte.

— Elle me semble très solide, s'inquiéta Rudy.

Dave semblait stoïque à côté de moi, mais je pouvais le sentir transpirer. Dave était nerveux.

— Peut-être que nous devrions tous sortir et laisser Rudy défoncer la porte tout seuls? suggérais-je. Ensuite, nous vous suivrons si ça fonctionne.

— Nous sommes dans le même bateau, dit Petiak. Rudy, défonce la porte.

Rudy recula et s'immobilisa un moment. Nous avons tous pris une grande bouffée d'air et avons retenu notre souffle. Et Rudy fonça à toute allure et percuta la porte.

*Bang!* La porte sortit de ses gonds, et les coussins d'air des sièges avant explosèrent. Dave n'avait pas bouclé sa ceinture et a été projeté en avant, frappant le siège devant lui avec un grand bruit sourd. Rudy et Petiak se débattaient avec les sacs gonflables. Je débouclai ma ceinture de sécurité, j'ouvris ma portière, et je me suis enfuie.

Je courrais comme une dératée dans la cour de récupération, où j'avais imaginé que les *Marines* attendaient pour me délivrer. Je ne vis aucun *Marines*, alors je courus aussi loin et aussi vite que je pus. Je dépassai le compacteur et je pris les escaliers qui menaient à un réseau de passerelles qui me conduisit à ce qui ressemblait à un wagon sur pilotis. J'ouvris la porte, j'entrai et je refermai la porte derrière moi. J'étais dans la salle de contrôle de la machine à broyer. Je regardai dehors, je vis Petiak, Dave et Rudy approcher. Petiak tenait le lance-flammes tandis que Rudy et Dave avaient les armes au poing.

Mon cœur battait si fort, il frappait contre ma cage thoracique. Personne n'était là. Il n'y avait pas même des sirènes au loin. De toute évidence, le système n'avait pas fonctionné. Le stylo n'a envoyé aucun signal. Quelqu'un dormait au centre de contrôle à RangeMan. Peu importe. J'étais laissée à moi-même. Je cherchai frénétiquement un téléphone, mais j'étais aveuglée par la terreur, je ne voyais pas grand-chose. J'étais coincée dans une boîte. Pas moyen d'y échapper. Ce n'était qu'une question de temps.

Ils étaient dans les escaliers, Petiak d'abord, puis Rudy, et Dave fermant la marche. Je poussais des boutons et les foutus

commutateurs, à la recherche de quelque chose qui pourrait faire du bruit, qui avertirait le service d'incendie, pour qu'ils me sortent de cette impasse.

J'avais tellement peur, mon nez coulait et mes yeux étaient remplis de larmes. C'était le lance-flammes. J'avais vu les résultats. Je pouvais encore sentir l'odeur de chair brûlée. Je revoyais les cadavres horriblement carbonisés.

Petiak était sur la passerelle, peut-être à neuf mètres du sol et tout près de ma salle de contrôle. Je frappai sur un bouton rouge et le système hydraulique commença à déplacer les murs du compacteur sous moi. Rudy et Dave étaient sur les marches qui menaient à la passerelle, ils se sont arrêtés net dans leur élan, mais Petiak était implacable dans sa mission. Je le voyais approcher. Il a atteint la porte de la salle de contrôle et essaya la poignée de porte. Le verrou tenait. Il recula et lui envoya un jet de lance-flammes. Rien. C'était une porte coupe-feu en acier. D'ailleurs, toute la salle de contrôle était en acier. Je regardai Petiak par une petite fenêtre dans la porte, et je pouvais voir la rage sur son visage. Il pointa le lance-flammes vers la porte et lança. Les flammes léchaient la porte d'acier. Une fumée noire assombrit la fenêtre. La porte n'était pas complètement étanche, donc, la chaleur et la fumée s'infiltraient dans la pièce.

Je reculai et regardai par la grande fenêtre donnant sur le compacteur. Dave et Rudy redescendaient l'escalier, et coururent en direction de l'entrée de la cour de récupération. Je ne voyais pas Petiak. Il n'était pas dans l'escalier. Je retournai vers la porte. La fumée ne s'infiltrait plus. Il n'y avait plus de flamme. Je regardai à travers la vitre couverte de suie. Je ne voyais plus Petiak. Je regardai par la grande fenêtre en direction du compacteur et l'ai vu.

Il s'était lui-même enflammé par inadvertance, et dans sa confusion et l'horreur, il est tombé par-dessus la passerelle dans le compacteur. Je frappai sur le gros bouton rouge et le compacteur s'immobilisa. Non pas que ça aurait changé quoi que ce soit. Petiak était manifestement mort. Et je soupçonnais que le compacteur se serait arrêté avant qu'il soit écrabouillé. Il était conçu pour des voitures... pas pour des psychopathes!

Je pris un moment pour me ressaisir, ensuite je regardai de plus belle pour trouver un téléphone. Je le vis et j'appelai Morelli.

— Je suis dans la cour de récupération, dis-je.

— Je pensais que tu faisais la lessive, me dit-il étonner.

— Est-ce que tu pe-peux v-venir me chercher, s-s-s'il te plaît?

— Où est la voiture?

— Ou-oublie la voiture. Tr-trouve un autre moyen pour venir ici.

Ensuite, j'appelai Ranger.

— Où es-es-tu bordel? lui demandais-je.

— Je suis à RangeMan. Que fais-tu chez ta mère?

— Je n-ne suis pas chez ma mère. Je suis à la cour de récupération.

Je baissai les yeux. Je portais les pantalons de Morelli. Le stylo était dans ma poche de jean et mon jean était au lavage. C'était une bonne chose que je sois aussi stupide. Si j'avais pensé que j'avais été kidnappée sans le stylo, je serais morte de peur, il y a une heure.

— Baby!

— Tu devrais venir voir, dis-je.

J'appelai Connie.

— Je suis à la cour de récupération de ton cousin Manny. Où est tout le monde? La porte était verrouillée et personne n'est ici.

— La belle-mère de Manny est morte. Ils allaient à l'enterrement aujourd'hui. Je n'y suis pas allée. Je la connaissais très peu.

— La version courte est que Roland Petiak s'est immolé par le feu et il est tombé dans le compacteur de ton cousin. Je pense que ton cousin aimerait le savoir. Et aussi, je suis à la recherche de ma Crown Vic. Elle est quelque part dans la cour de récupération.

Il y avait un tabouret dans la salle de contrôle où l'opérateur devait s'asseoir quand il manipulait le compacteur. Je me suis assise dessus et je regardai par la fenêtre, impatiente que quelqu'un vienne me secourir. Je ne voulais absolument pas quitter la sécurité de la petite pièce, jusqu'à ce que Morelli ou Ranger soit à ma porte. J'évitai de regarder vers le compacteur. Je ne voulais pas voir Roland Petiak.

Je restai là pendant dix minutes et tout le monde arriva en même temps. Morelli et Dickie, Ranger, Connie et Lula et le cousin de Connie, Manny. Ensuite Joyce et la petite amie de Smullen. Je n'arrivais pas à me souvenir de son nom. J'appelai le portable de Morelli

— Je suis dans la salle de contrôle du compacteur, l'informais-je.

Je ne sors pas d'ici jusqu'à ce que quelqu'un vienne me chercher.

Tout le monde leva les yeux dans ma direction, alors je leur fis un signe de la main en essayant mon nez sur ma manche.

Morelli monta les escaliers, deux marches à la fois et traversa la passerelle pour venir vers moi. J'ouvris la porte et je me suis presque effondrée. Mes dents claquaient, et mes jambes étaient en caoutchouc.

— J'avais peur de tomber de la passerelle si je n'avais personne à qui m'accrocher, dis-je à Morelli.

Morelli passa un bras autour de moi et regarda dans le compacteur ce qui restait de Petiak.

— Ce n'est pas beau.

— C'est Petiak.

— Es-tu correcte?

— Pour autant que je puisse le dire.

Et je tombai sur un genou.

— Oups... Je suppose que je suis un peu bancale.

Ranger nous rejoignit sur la passerelle, serrée entre Ranger et Morelli, ils ont réussi à me descendre par les escaliers.

— Qu'est-ce qui se passe ici? Voulut savoir Lula quand je mis les pieds sur le sol. Personne ne me dit rien à moi!

— Ouais... renchérit Joyce. C'est quoi ce bordel?

Dickie portait encore le sweat à capuche, debout un peu en retrait, reluquant Joyce et la petite amie de Smullen.

— Hé mon petit singe sexy! dit Dickie à Joyce.

— L'as-tu? demanda aussi tôt Joyce.

— Quoi?

— Tu sais... ça?

— Tu veux parler des quarante millions? Nan. Le gouvernement va les confisquer.

— Tu es vraiment une merde, répondit Joyce. Je ne peux pas croire que j'ai perdu mon temps avec toi! Comment as-tu pu perdre cet

argent?

— Tout est la faute de Stéphanie, se défendit Dickie.

— Enculé! dit Joyce.

Ensuite, elle tourna les talons comme une tornade, avec la petite amie de Smullen sur les talons.

Morelli appela le répartiteur et rapporta le décès de Petiak et donna la description de Dave et Rudy.

— J'ai oublié de prendre le stylo, dis-je à Ranger.

— Parfois, il vaut mieux être chanceux que bon! dit Ranger.

— Tu avais raison sur les drogues, les armes et le blanchiment d'argent. Les trois associés du cabinet volaient des armes à feu, les échangeaient pour de la drogue, et revendaient les drogues. Ensuite, ils facturaient les trafiquants de drogue pour des services juridiques et donc, ils lavaient l'argent par le biais d'une entreprise légitime... Le cabinet d'avocats de Dickie. Dickie a tout découvert, il a vidé le compte bancaire de l'entreprise, et transféré l'argent dans son propre compte. La clé pour le compte de Dickie est dans l'horloge.

— L'horloge de tante Tootsie? demanda Lula. Quelles chances!

— J'ai oublié l'horloge et l'ai laissé dans le coffre de la Crown Vic. La Vic est tombée en panne, et elle a été remorquée jusqu'ici.

— Quand? demanda le cousin de Connie, Manny.

— La semaine dernière. C'était une vieille voiture de flic, il y avait « *PIG CAR* » écrit sur le côté, et il y avait quelques trous de balle, et de la fourrure de rongeur collé à l'intérieur.

— Je sais où elle est, confirma Manny. Je me souviens qu'elle a été amenée ici. Deux gars habillés en SWAT, c'est ça?

— Oui.

Le portable de Ranger sonna, et il s'éloigna.

— Je dois partir, dit-il à Morelli. Elle est sous ta surveillance. La semaine prochaine, elle sera sous la mienne.

J'étais à peu près sûre qu'il plaisantait, mais... peut-être que non, non plus!

— Venez, dit Manny. Je vais vous conduire à la Vic.

Il y avait des montagnes d'enjoliveurs et des acres de ferraille empilés comme des lasagnes dans la cour de récupération. Nous avons parcouru le chemin à travers un labyrinthe de voitures à différents stades de mutilation et enfin, Manny s'arrêta devant un bloc de deux mètres de haut en métal multicolore et pointa environ le tiers de la hauteur.

— Tu vois cette couche couleur bordeaux? C'est la Vic.

Elle avait trente centimètres d'épaisseur.

— Ta tante Tootsie ne sera pas très heureuse, dit Lula.

Nous sommes revenus sur nos pas, et regardions les véhicules d'urgence se positionner dans la cour de récupération. Les ambulances, camions de pompiers, des voitures de police. Quelques flics en uniformes sécurisaient la zone autour du compacteur avec du ruban jaune, tandis que le médecin légiste et un photographe de scène de crime grimpaient les escaliers de la passerelle. Marty Gobel suivant derrière eux.

— Ça va prendre un certain temps, me dit Morelli. Que veux-tu faire? Je peux demander à quelqu'un de te ramener chez ta mère ou chez moi.

Je ne voulais aucune de ses options. J'étais encore ébranlée, et je voulais être près de Morelli.

— Je préfère rester ici, dis-je. Je vais trouver un endroit pour me détendre jusqu'à ce que tu finisses ton boulot, et nous pourrons rentrer à la maison ensemble.

Il faisait nuit quand nous sommes arrivés à la maison de Morelli. Nous nous sommes arrêtés pour prendre une pizza à emporter, et nous avons récupéré les vêtements propres. Je portais encore dans les pantalons de survêtement de Morelli et il était encore nu dans son jean. J'attachai Bob à la longue laisse dans la cour, puis nous nous sommes installés au comptoir de la cuisine et avons mangé la pizza.

— Ç'a été une très étrange journée, dis-je

— Ouais... mais c'est fini, et Dickie est parti de ma maison.

Morelli se servit un autre morceau de pizza.

— Pourquoi diable l'as-tu épousé?

— Au début, avant de nous marier, il était charmant. Il couchait



probablement ailleurs, mais je n'en ai jamais eu connaissance. J'étais impressionnée par le titre d'avocat. Je pensais que ça démontrait de l'intelligence et de l'ambition. Mes parents l'aimaient. Ils étaient heureux que je ne t'aie pas épousé.

— C'était ma période d'ensemencement sauvage!

— Dickie ressemblait à un saint comparé à toi!

Bob gratta à la porte, alors nous le fîmes entrer et lui avons donné un peu de croquettes pour chien et quelques morceaux de pizza.

— Qu'est-ce qu'il adviendra de Dickie? demandais-je à Morelli.

— C'est l'ironie. Dickie pourrait finir par être un homme très riche. Pour autant que je puisse dire, il est coupable d'être stupide et sournois, mais je ne suis pas sûr qu'il ait commis un crime.

— Qu'en est-il du trafic de drogue?

— De ce que j'ai pu apprendre au commissariat, les livres étaient en ordres. Tout le monde sait que la firme est sale, mais personne n'est en mesure de prouver quoi que ce soit. Maintenant que Petiak, Smullen, et Gorvich sont morts, Dickie pourrait finir par être le seul propriétaire de l'immobilier et les quarante millions. À tout le moins, il gardera les quarante millions. Je suppose que ce sont les mauvaises nouvelles. Mais la bonne nouvelle est que Joyce a viré Dickie à la cour de récupération. Au moins, Joyce ne verra pas la couleur de l'argent.

— Je déteste voir Dickie récupérer cet argent. C'est trop moche.

— Parfois, la justice l'emporte, déclara Morelli. Dickie n'a pas encore récupéré l'argent.

Je donnai à Bob le dernier morceau de ma pizza.

— Je suis gavée. Je veux prendre une douche chaude et mettre des vêtements propres.

Morelli verrouilla la porte de derrière et coinça le panier à linge sous son bras.

— J'ai une meilleure idée. Prenons une douche chaude et ne mettons *aucun* vêtement. « Il regarda les vêtements soigneusement pliés dans le panier. » Bien que je sois impatient de porter mes sous-vêtements. Ta mère a tout repassé. Mes boxeurs ont un pli.

Et quelque part sous la pile de boxeurs, j'avais une seule paire de petites culottes noires brodées avec le nom de Ranger qui avait

tout le potentiel d'une bombe-grille-pain.

— Tu pourras tester tes sous-vêtements demain, dis-je à Morelli. J'aime assez l'idée de ne pas porter de vêtements ce soir.

\*

\* \*

---

[i] FDA=Agence Fédéral des Drogues.

[ii] *Grateful Dead*= est un groupe de rock américain fondé en 1965 et dissous en 1995. Il est considéré comme l'un des principaux représentants du mouvement psychédélique. (Wikipédia)

[iii] Les SEAL (acronyme de *SEa, Air, Land* : « mer, air et terre ») sont la principale force spéciale de la marine de guerre des États-Unis (*US Navy*). (Wikipédia)

[iv] Howdy Doody est une vieille salutation du Far-West qui veut dire How are you doing? (Wordreference).

[v] *Leave It to Beaver*; *Eddie Haskell* était le meilleur ami futé de Wally Cleaver dans *Leave It to Beaver* une sitcom américaine de 1957. Il était connu pour cacher son caractère superficiel et sournois. Typiquement, Eddie saluait les parents de ses amis avec de bonnes manières exagérées (NdT).

[vi] La *gynécomastie* est le développement excessif des glandes mammaires chez l'homme.

[vii] Grunt= Jeux de mot qui veut dire sous-fifre, larbin, fantassin ou troufion. (NdT)

[viii] Kielbasa= Un kielbasa est une sorte de saucisse originaire de la Pologne. Le mot signifie « saucisse » en polonais. Le

kabanos, signifiant « saucisson », est une kielbasa fumée. Des versions hongroise et ukrainienne existent également. (Portail de la Pologne Wikipédia)